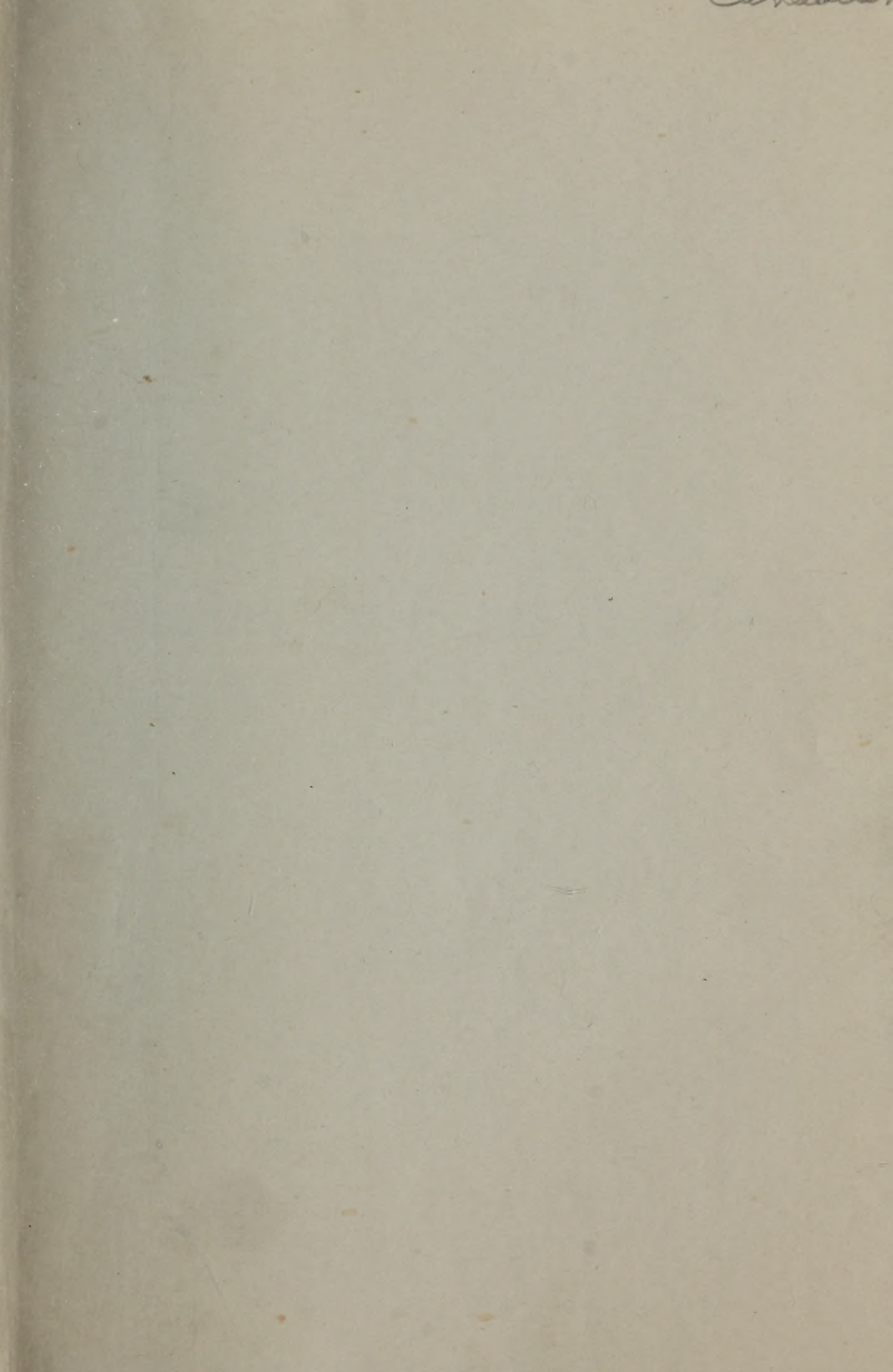

U d'/of OTTAWA
39003011240214

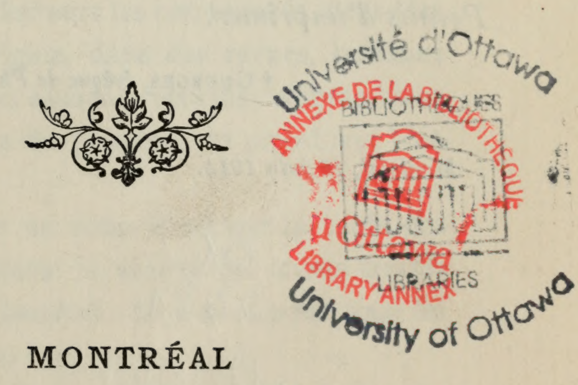


Autour du Foyer canadien

La rédaction du "Bulletin Paroissial"
de l'Immaculée-Conception, Montréal

Autour du Foyer Canadien

Illustrations de Edm.-J. Massicotte



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1300, rue Bordeaux, 1300

1914



Superiorum permissu

Nihil obstat:

Marianopoli, die 12ª junii, 1914

E. HÉBERT, *censor librorum.*

Permis d'imprimer:

† GEORGES, *évêque de Philippopolis, adm.*

Montréal, 12 juin 1914.

AMI LECTEUR

VOICI un livre qui n'a besoin, pour se présenter au public, ni de préface, ni d'introduction, ni d'avis au lecteur. C'est déjà une vieille connaissance.

Les cinquante mille abonnés du *Bulletin Paroissial* ont lu les articles qui le composent, et c'est à leur demande que nous les avons réunis en volume. Beaucoup d'autres lecteurs les ont trouvés, peut-être sans en savoir l'origine, dans des revues, bulletins ou journaux, qui les avaient recueillis comme biens perdus, ou en vertu du principe: on prend son bien où on le trouve.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la table des matières pour constater la variété des sujets traités *Autour du Foyer Canadien*. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges.

Les uns sont des réponses d'actualité à des objections vieilles ou rajeunies, d'autres la mise au point d'enseignements oubliés, le redressement de

quelque travers, la peinture des extravagances folles de la mondanité; parfois, une simple anecdote fixant l'argument dans la mémoire.

Le livre, avec ses chapitres brefs, limpides, substantiels, est de lecture charmante. Et il est absolument populaire. Un de ces livres rares où le peuple s'amuse en s'instruisant.

Les honnêtes gens, les ouvriers catholiques des faubourgs et les bonnes familles de cultivateurs de la campagne, — à qui s'adresse tout d'abord *Autour du Foyer*, — y trouveront des leçons et des encouragements bien faits pour leur plaire. Ils y trouveront de plus, et ceci ne leur déplaira pas davantage, des coups de boutoir et des soufflets bien appliqués à leurs pires ennemis: les ennemis de l'école catholique, de la tempérance, des pratiques religieuses, de leurs prêtres et de leur foi.

Tant de mensonges, sur tous ces sujets, sont mis en circulation par l'ignorance et l'intérêt, par de petites feuilles impies, en quête de pain et de notoriété, par les exploiteurs malfaisants de la politique et de la libre-pensée, qu'il faut au peuple des villes et des campagnes se tenir bien en garde et s'éclairer toujours mieux pour n'en être pas la victime.

Le groupe des dénigreurs est encore, chez nous, le petit nombre. Il ne pourra rien sur le peuple, pourvu que celui-ci, qui est le grand nombre, veuille chercher, aimer la vérité, et rester dans sa lumière.

Le soir, après les fatigues de la journée, la famille groupée autour de la lampe, lira quelques chapitres de ce volume. L'enfant fera la lecture pour ses parents; et ce sera pour lui, en même temps qu'un exercice utile et qui l'empêchera d'oublier à la maison ce qu'il apprend à l'école, une belle leçon morale et religieuse.

La critique reprochera peut-être aux enseignements contenus dans *Autour du Foyer Canadien* d'être vieux et de n'apprendre rien de nouveau. Je prie leur auteur de ne s'en défendre en aucune façon. Nous savons assez que les objections qu'il réfute ne sont pas jeunes non plus. Ses enseignements sont vieux comme la vérité. Ils sont de ceux qu'il faut ne jamais cesser de redire. Il y a des choses qu'on doit toujours rapprendre. Il y a longtemps qu'on sème, le printemps, le même blé de la même façon; c'est, apparemment, qu'on a toujours besoin du même pain.

Autour du Foyer canadien

Registre de famille

L'autre jour, je passais près du bureau du presbytère: une jeune fille était là, les yeux bien gros, le cœur gonflé.

— Puis-je vous rendre quelque service, mademoiselle ?

— Je devais me marier lundi et voilà que le curé exige un certificat de baptême!

— C'est son devoir. Vous n'avez qu'à vous le procurer.

— Si vous croyez que c'est facile! Tenez, voici une lettre; j'ai écrit à Ottawa pour obtenir les papiers en question (car je suis née là-bas), et on ne les trouve pas! Et moi qui voulais me marier lundi!

— Dans quelle paroisse avez-vous été baptisée ?

— Mon père prétend que c'est à Saint-Patrice;

mais il n'est pas sûr...Et moi, je ne m'en souviens pas beaucoup.

— Je comprends!

— Ah! si c'est enrageant! Et penser que je devais me marier lundi!...Je saurai, moi, où mes enfants auront été baptisés; je vous le garantis!

— Tant mieux! mademoiselle: ça rendra un gros service à vos filles.

Et après avois consolé la pauvre désolée qui se voyait déjà peut-être, faute d'un certificat de baptême, obligée de rester vieille fille, je revins dans ma chambre en me promettant de mettre sous les yeux de mes lecteurs, le conseil que j'avais lu dans le *Bulletin paroissial de St-Pierre.*

«Il faut un certificat de baptême pour se marier. Où le prendre ? Plusieurs l'ignorent. Bien rares, en effet, sont ceux qui se rappellent le jour et l'heure de leur baptême! Souvent les parents ne s'en souviennent plus et il faut courir nombre d'églises pour trouver ce que l'on cherche. Ce serait facile, pourtant, si l'on voulait. Pourquoi ne pas noter dans un cahier de famille les principaux événements de l'année, par exemple: l'arrivée ou la disparition des membres de la famille avec le jour et le lieu de la naissance ou de la sépulture ? Ce serait le moyen de ne pas oublier; ce serait le moyen de faire l'histoire de la famille dispersée et de perpétuer le souvenir des disparus.

On pourrait en outre éviter de nombreux désagréments quand il s'agit du mariage.»

Quels noms leur donner ?

—Me permettriez-vous, aimable lectrice, de vous demander votre prénom ?

— Mon prénom ?

— Je le vois, ma question vous étonne; pardon. je suis peut-être indiscret; mais je n'y puis tenir. Voici pourquoi: j'ai sous les yeux une liste d'Enfants de Marie — j'ajoute de suite, car je ne veux pas me faire lapider, qu'il ne s'agit pas des Enfants de Marie de notre paroisse. — En bon fils d'Ève, ces noms je les ai regardés, et laissez-moi vous l'avouer sans détour, je les ai trouvés ridicules, si ridicules même, que j'ai mal au cœur, à la pensée qu'une seule de mes lectrices puisse être affligée d'un prénom pareil. Rassurez-moi donc; c'est une consolation bien légitime que je cherche et où se manifeste l'intérêt que je vous porte.

Dites-moi, que vous ne vous appelez pas *Gaudelie, Arthémise, Célanire, ou Démérise!*...pas même *Egléphire, Mazélie, Exhérine, ou Odeflède!* Porter pareils prénoms et pour la vie, mon Dieu! quel fardeau! Et cependant il y a des pauvres femmes qui les portent: quelle compassion elles m'inspirent, les malheureuses! Mais où donc leurs mères sont-elles allées dénicher ces noms-là ? quelle migraine elles ont dû contracter à déterrer de pareilles excentricités ?

Comme si les noms de *Marie*, *Jeanne*, *Geneviève*, *Béatrice*, *Bernadette*, *Mélanie* n'étaient pas assez beaux!

— Ah! mon Père, je ne veux pas que ma fille s'appelle comme tout le monde.

— Appelez-la alors tout simplement *Angèle*, *Claire*, *Thérèse*, *Marguerite*, *Hélène*, *Brigite*, *Bernadette*, *Madeleine*, *Philomène*, *Élisabeth*...donnez-lui, en un mot, un nom de sainte et vous ne ferez pas comme tout le monde, car le bon sens, sur ce point comme sur bien d'autres, est si rare, qu'en le suivant vous ne ferez pas comme tout le monde et votre fille ne s'appellera pas comme tout le monde.

— Mais ces noms-là, c'est trop commun; je veux pour ma fille quelque chose de plus distingué, par exemple, tenez, un nom en *a*, ça sonne si bien, c'est frais, délicat.

— Pardon, madame, mais je trouve pour ma part que *Marie*, *Rose*, *Cécile*, *Agnès*, *Mathilde*, c'est autrement délicat que *Dorcina*, *Médora*, *Palméda*, *Mérilda*, *Malvina*, ou *Andouila*. Je comprends aussi que, voilà de cela deux mille ans, alors que les MESSIEURS s'appelaient *Brutus*, *Pomponius*, *Rufus* ou *Lucullus*, *les* DAMES aient eu la fantaisie de s'appeler *Cordélia*, *Albina*, *Amanda* ou *Léda;* mais puisque, de nos jours, les hommes sont assez raisonnables pour se contenter du prénom de *Pierre*, *Paul*, *Jacques*, *Joseph*, ou *Jean*, ne soyez pas si difficile pour votre fille, ne l'habillez pas à la mode d'il y a deux mille ans, et remisez dans le panier tous ces masques antiques: *Amarilda*, *Rosilda*, *Isola*, *Clorilda*, *Cora*, *Élida*, *Etta*, *Graziella*, et *Cetera*. Souvenez-vous,

que depuis ces deux mille ans, Notre-Seigneur a paru sur la terre, qu'il a adopté votre fille pour son enfant et, qu'au jour de son baptême, il vous a demandé de donner à ce petit être une PATRONNE à invoquer, un MODÈLE à imiter. Et vous l'affublez d'un prénom, qui, si gracieux qu'il paraisse à vos oreilles maternelles, n'a été porté que par quelque héroïne de roman, que vous fouetteriez si elle était votre fille; et c'est ce nom que portera votre enfant ? Mais quel modèle lui mettez-vous sous les yeux ? A quelle patronne la confiez-vous ?

Allons, mesdames, du bon sens et un peu d'esprit chrétien. Le catalogue des saintes est assez long, assez beau pour que vous puissiez y trouver des modèles pour vos filles, si nombreuse que soit d'ailleurs votre lignée. Étudiez la vie de ces saintes que vous leur donnerez pour patronnes, faites-la lire à vos enfants et demandez-leur de marcher sur les traces de ces modèles. Vos filles porteront alors des noms qui disent quelque chose à leur esprit et à leur cœur; elles y trouveront une force et un appui, au milieu des tentations qui les guettent.

Voyons, mesdames, quel est votre prénom ? Est-il chrétien ? S'il ne l'est pas, emportez-le dans le tombeau, mais de grâce n'en affublez pas vos filles.

La faites-vous ?

Faites-vous votre prière du matin et du soir ?

La prière du matin, c'est le travail sanctifié. Ce travail sera peut-être pénible, obscur, mais offert à Dieu le matin, il aura une efficacité merveilleuse de pénitence et de mérites éternels.

Ouvriers chrétiens, ne commencez aucune journée, sans donner, en les faisant passer par le Cœur de Marie, toutes vos actions à Dieu.

Si vous n'avez pas le temps de faire une longue prière, faites-la courte.

Si vous ne pouvez pas prier à genoux, priez debout.

Si vous avez oublié la prière avant de partir, faites-la le long du chemin, à votre travail, d'une manière ou de l'autre; mais faites-la.

Comme le dit si bien Mgr de Ségur à un enfant, la prière du matin, c'est comme le baptême de la journée; la prière du soir, c'est comme l'extrême-onction de la journée.

«Quand tu es né, on a commencé par te baptiser, par faire de toi un petit chrétien, un enfant de Dieu, un membre vivant de Jésus, un beau petit temple de l'Esprit-Saint et de Jésus et de Dieu.

«Par ton baptême tu as reçu le trésor de la grâce qui sanctifie et sanctifiera toute ta vie, si tu n'y mets pas obstacle.

«Ainsi en est-il de chacune de tes journées: chaque journée est une sorte de petite vie, qui commence quand tu t'éveilles, qui finit quand tu t'endors.

«Il faut baptiser ta journée, la sanctifier, la donner au bon Dieu, la lui consacrer toute entière: et c'est la prière du matin qui fait cela. Vois comme c'est important! Une journée qui ne commence pas par la prière est une journée païenne; c'est un pauvre enfant qui n'a pas été baptisé.

«Il en est de même de la prière du soir: quand tu mourras, on te donnera le sacrement de la bonne mort, l'Extrême-Onction, qui effacera toutes les souillures de ta pauvre vie, et qui te préparera, si tu reçois saintement cette dernière grâce du bon Jésus, d'entrer tout droit en Paradis.

«Avant de terminer cette petite vie qu'on appelle une journée, avant de t'endormir, fais donc ta prière du soir pour demander pardon de toutes les fautes qui auraient pu souiller ton âme, pour redevenir très bon et très pur, et pour rendre au bon Dieu, à Jésus et à Marie tous les petits devoirs de piété filiale.

«Tu t'endormiras ensuite paisiblement en la douce compagnie de ton ange gardien qui, au moment de ta mort, accompagnera ta chère âme et la présentera au Seigneur. Une bonne petite fille que je connais, disait gracieusement tous les soirs à son ange gardien: «Bonsoir, mon bon petit ange». Je suis bien sûr que le bon ange lui répondait, de la part de Dieu: «Ma petite sœur, bonne nuit!»

L'Aiguillage

— Bonjour, père Jérôme. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Pas trop mal, monsieur le curé, pas trop mal, ça va...ça va toujours...je mène, comme on dit, mon p'tit train de vie...

— Toujours employé de chemin de fer ? Dites-donc, est-ce que vous aiguillez comme il faut ?

— Comment aiguiller!...Que voulez-vous dire par là, monsieur le curé ?...

— Aiguiller... ? C'est ce que vous appelez *switcher*...quand vous voulez parler anglais sans doute.

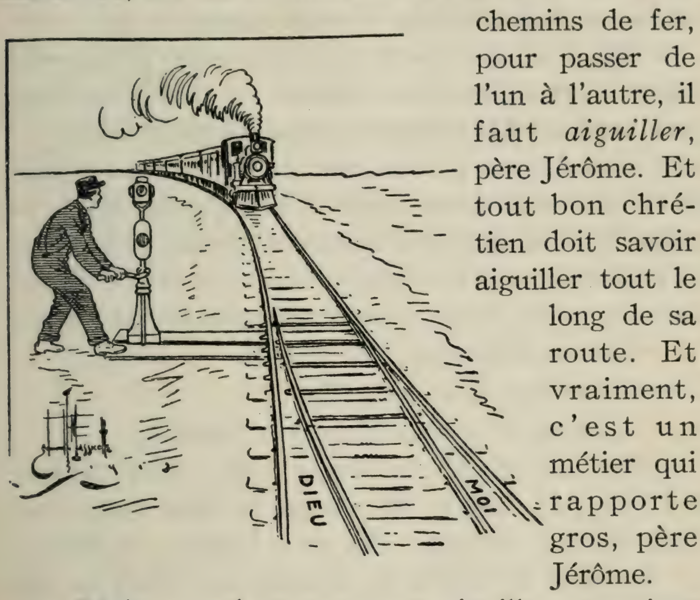
— *Switcher!*... ah! je comprends maintenant... oui... oui... changer de ligne... changer de chemin... comme qui dirait: donner un bon coup de barre...

— C'est ça, père Jérôme. Voyez-vous, tous tant que nous sommes, nous avons notre petit train de vie à mener. Par conséquent, nous devons, de temps en temps *aiguiller*. La vie est ainsi faite. Nous filons toujours notre train, tantôt à gauche, tantôt à droite.

— Mais il y a donc deux chemins ?

— Certainement, mon ami; et libre à nous d'aller à gauche ou à droite. Il va sans dire: les deux n'ont pas les mêmes avantages. Celui de gauche est dangereux. Celui de droite est vraiment sûr, jamais d'accidents.

Eh bien! baptisons ces chemins. Celui de gauche, appelons-le: MOI...Et celui de droite: DIEU. Nous filons donc ou sur le chemin MOI, ou sur le chemin DIEU. Or, sur les chemins de la vie, comme sur les chemins de fer, pour passer de l'un à l'autre, il faut *aiguiller*, père Jérôme. Et tout bon chrétien doit savoir aiguiller tout le long de sa route. Et vraiment, c'est un métier qui rapporte gros, père Jérôme.



— Mais quand et comment aiguiller, monsieur le curé ?. . . .

— Voici. Supposons que demain vous allez travailler. Dès le matin, il vous faudra *aiguiller*...oui... et ce n'est pas difficile. Une question, mon ami: Pourquoi travaillez-vous ?

— Pour gagner de l'argent! monsieur le curé. Faut bien vivre!

— Mais alors vous êtes sur le chemin de gauche, pas mauvais sans doute. Mais si vous dites: Je veux travailler aussi pour plaire à Dieu, v'lan, vous lancez votre train à droite, vous filez à toute vitesse,

et vous gagnez quantité de mérites que le bon Dieu réserve là-haut pour vous, lorsqu'il vous appellera... Ce n'est pas malin, n'est-ce pas ?

— Oh! non, monsieur le curé... S'il n'y a que ça à faire, je veux aiguiller de mon mieux...

— Ce n'est pas tout. Soir et matin, je suppose encore, vous faites votre prière. Au lieu de la faire pour vous en débarrasser comme ça peut arriver,... vite, vous donnez un bon coup de barre, vous *aiguillez* et vous vous dites: aujourd'hui, j'ai besoin de la grâce de Dieu; j'ai à le remercier de ses bienfaits... Et voilà que vous filez sur le chemin de droite. Vous allez à la messe, père Jérôme; au moins le dimanche ?

— Ah! certainement, M. le curé.

— Là encore, il faut aiguiller.

— Comment!...même durant la messe!...

— Et oui. Mais, c'est bien simple. Ainsi, au lieu de bâiller, de dormir, de tourner la tête, vous vous dites: écoute, Jérôme. Tu es à l'église; tu sais ce qui se passe à l'autel; tu es ici pour prier; tu vas donc prier...et v'lan encore, vous venez d'*aiguiller*, et vous filez encore à droite. Ce n'est pas malin, n'est-ce pas ? Eh! bien, au commencement de la nouvelle année, père Jérôme, il faudra aiguiller, il faudra donner un bon coup de barre du côté droit, et ce, par une excellente confession et une fervente communion. Invitez vos amis.

Une fois que vous aurez aiguillé, au commencement de l'année, n'oubliez pas ceci, qui est très important: Notre train tend toujours à aller à gauche. Donc, de temps en temps, il faudra donner un petit coup de barre pour maintenir le train sur la ligne de

droite. Or, père Jérôme, le meilleur temps pour aiguiller, c'est le premier vendredi du mois; chaque dimanche aussi. Chaque matin, ce sera parfait. Un bon coup de barre, le matin, en disant: mon Dieu, tout pour vous aujourd'hui. Donc, père Jérôme, soyons fidèles à aiguiller. Nos coups de barre seront récompensés au centuple... Dites-le à vos amis.

Au revoir, père Jérôme...je saute sur mon train et je file à droite... pour le bon Dieu toujours... Suivez-moi.

Comment les former?

Les conseils que vous allez lire ne sont pas de nous et nous regrettons d'en ignorer l'auteur mais ils sont si pratiques, si sages, que nous croyons rendre un grand service aux mères de famille en les publiant.

Mères de famille, voulez-vous que nous causions un peu de vos enfants ?

Le bon Dieu vous les a confiés sur terre pour que vous les lui ameniez en paradis. Vers le paradis du bon Dieu, il n'y a qu'un chemin, c'est l'éducation chrétienne.

Quand commencer cette éducation et par quels procédés la conduire ? Les mamans avisées l'entreprennent dès le berceau, et voici comment elles assurent au bon Dieu sa part dans les premiers regards, les premières paroles, les premières visites de l'enfant.

Les premiers regards. — C'est délicieux ces petits yeux qui viennent de s'ouvrir. Jamais fleur plus mignonne ni source plus limpide. Vous les admirez et vous vous y mirez, mères heureuses. Mais ils sont autre chose, ces yeux d'enfant, que des fleurs dont on aspire le charme, que des sources vives où l'on boit le bonheur. Jusqu'ici c'étaient des fenêtres bien closes, ce seront desormais deux fenêtres grandes ouvertes.

Oui, des fenêtres grandes ouvertes donnant accès dans la chambre du cerveau ; et par les ouvertures voici que tout s'empresse de pénétrer. Il faut meubler la mémoire, meubler l'imagination ; quel mouvement ! C'est prodigieux. Mais, ô mamans, n'oubliez pas que c'est vous qui choisissez les meubles. Ce qui va garnir pour la vie le cerveau de votre cher petit, ce sont les images, les attitudes, les gestes, enfin le décor et le train-train journalier dont les yeux frais ouverts se font les avides témoins. A tout cela veillez donc avec un naturel souci.

Près du berceau et bien en vue, placez d'abord le crucifix. La croix domine le monde pour le sauver ; il faut qu'elle domine et, dès l'origine, attire à soi la vie entière de votre enfant. Avec l'image du Christ, celle de la Vierge et des saints préférés. Ils sont les parents célestes d'une famille chrétienne. Devant ces images, agenouillez-vous à l'heure de la prière, signez-vous avec de l'eau bénite puisée au bénitier, prenez un air de recueillement sincère sous les regards attentifs qui du berceau ne vous quittent pas. En présence de ces yeux si purs, ne permettez chez vous rien que de chaste, de digne, de vraiment honnête et chrétien. O mères, chacune de vos démarches est observée, vous ne faites pas un signe qui ne soit pas noté ; tout cela entre dans la vie de votre enfant qui le conservera, qui le reproduira. Oh ! qu'ils apprennent de choses, ces premiers regards, et pour l'éternité !

Les premières paroles. — D'où nous viennent nos expressions, de quoi sont faites nos conversations ?

Mon Dieu, tout homme ne fait guère que répéter ce qu'il a appris. Ceux qui ont des idées neuves sont plus que rares. Ce sont les inventeurs, les génies. L'immense multitude se contente d'écouter et de redire. Et voilà pourquoi, bonnes mamans, dès que la petite langue ayant rompu ses liens, se met à articuler, vous avez le devoir de choisir soigneusement et de dicter les premières paroles. Elles seront l'explication et le complément des premiers regards. Votre petit dans les bras, vous le conduisez devant le crucifix et les images pieuses. Les noms de Jésus, Marie, Joseph, de sainte Anne lui deviennent ainsi familiers. Il apprend le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie.* N'est-ce pas notre façon de dire bonjour au bon Dieu et à la sainte Vierge ? Il y a donc en plus du papa, de la maman, des frères et sœurs qu'on voit, un père, une mère, toute une famille que l'on ne voit pas. Et comme cette famille nous aime! et comme nous serons heureux un jour dans le paradis où l'on verra enfin le bon Dieu chez lui! Allons, mon petit, dis: «Mon bon Jésus, ma bonne Vierge, je vous aime de tout mon cœur!» Et c'est grâce à cette intelligente sollicitude de la mère que la vérité divine s'implante déjà au plus profond de l'enfant; ainsi les noms adorés de *Jésus, Marie, Joseph* prononcés par les lèvres à peine écloses, répétés à longueur d'existence, se rediront, paroles de salut éternel, au moment du dernier soupir.

Les premières visites. — Bébé cause et cause beaucoup, bébé marche avec assurance. Il en est très fier, sa maman encore plus. Si l'on sortait ?

«Mon chéri, le grand bon Dieu du paradis a

aussi une maison sur la terre, le bon Jésus de chez nous a son chez lui. Allons le voir chez lui, dans sa maison.» Et l'on se dirige vers l'église. Maman y a déjà souvent mené son petit, mais sans lui donner l'explication de ce que l'on y trouve. Bébé n'était pas en état de comprendre. Maintenant c'est autre chose.

Les voici qui entrent à l'église. C'est dans le mystère que l'on pénètre. Tout de suite l'attitude maternelle et, par imitation, celle du petit, s'est faite respectueuse. Ils se sont signés, ont dit ensemble, les mains jointes les unes sur les autres, *Notre Père* et *Je vous salue, Marie*, et maintenant à voix basse, avec religion, à petits mots, maman entreprend sa leçon de catéchisme.

«C'est ici la maison du bon Dieu. Mais le bon Dieu est le Père de tout le monde, et c'est aussi la maison de tout le monde. Tous ceux qui y viennent sont frères, et nous devons tous nous aimer et nous aider entre nous. On ne peut pas voir le bon Dieu sur la terre: aussi lui-même a choisi des hommes exprès pour qu'on les voie à sa place. Ce sont les prêtres. Dans la maison du bon Dieu, il faut les écouter, leur obéir, comme chez nous on écoute papa et maman et on leur obéit.

«Regardons ce qu'il y a dans la maison du bon Dieu. Ici, tu as reçu le baptême, mon chéri. Ceux qui ne reçoivent pas le baptême sont bien à plaindre. Ils ont un papa et une maman sur terre, mais ils n'en ont pas dans le paradis. Ils ne pourront pas vivre avec le bon Dieu. Quel malheur!

«Regarde ceci dans le coin: c'est un confession-

nal. Quand on a fait le méchant, quand on a désobéi à son Père du paradis, au bon Dieu, c'est là qu'on va lui dire ses péchés et qu'on en a bien du chagrin et qu'on ne les fera plus. Et le bon Dieu, sous la forme d'un prêtre, pardonne toujours.

«Et là-bas, au milieu, plus haut que les chaises, c'est la chaire, c'est l'école du bon Dieu. Il n'y a que les prêtres à pouvoir y parler, au nom du bon Jésus; et quand c'est dimanche, tous les chrétiens viennent à l'église, et le prêtre leur explique comment on obéit au Père du ciel, et par quels moyens on ira le voir en paradis.»

Lentement, maman et bébé sont montés vers le haut de l'église, ils approchent du chœur. Devant eux la lampe du Saint-Sacrement scintille, et la porte du tabernacle montre en relief une croix dorée. Les petits yeux sont attirés par les reflets, ils contemplent fixement, et la voix de la mère se fait encore plus douce et plus grave.

«Derrière cette petite porte, c'est la chambre du bon Jésus. Il est là, nuit et jour, il y demeure. Chez nous, tu as vu son image en bois, le crucifix. Là, il se trouve pour de vrai: c'est un crucifix en chair vivante. Ça ne l'empêche pas d'être en même temps au paradis. Mais au paradis on le voit à découvert; ici il se cache sous l'hostie, on dirait du pain. C'est pendant la messe qu'il descend dans l'hostie, et s'il se cache sous la forme du pain, c'est pour venir dans notre cœur nous nourrir et nous sauver. Il nous donne alors le courage et la force de marcher tout le long du chemin jusqu'au paradis.

«Tu le mangeras un jour: il faut avoir hâte. Ton

âme sera alors comme sa chambre, et il y demeurera toujours, si tu ne le fais jamais sortir par un gros péché. Allons, envoie un baiser au bon Jésus, et dis-lui : *au revoir*.»

Oui, *au revoir*, car à mesure que grandira votre petit, il faudra, bonnes mamans, multiplier les visites à Jésus-Hostie, et surtout ne jamais oublier de le conduire à la messe le dimanche. De votre bouche et de vos exemples maternels, il recueillera les leçons les plus autorisées, les plus pénétrantes, les plus efficaces. Vous façonnerez ainsi son âme, et, à cette école, qui peut douter qu'elle devienne l'âme d'un parfait honnête homme et d'un vrai chrétien. C'est le plus bel ouvrage, n'est-ce pas, que puisse rêver d'accomplir une mère.

Ça r'foule toujours

J'arrivai inopinément chez M. Jérôme—«Père Jérôme» pour les amis. Bon chrétien, bon père de famille, bon ouvrier, jovial, grand et fort; il vous ferait pirouetter d'un tour de bras le premier morveux qui se moquerait des choses saintes.

— Assis près de la fenêtre, il tenait sur ses genoux son fils Auguste, âgé de quatre ans (neuvième de la lignée).

— Bonjour, père Jérôme, comment allez-vous ?

— Bonjour, M'sieu le curé, pas mal et vous ?

— Vous paraissiez bien occupé, là, avec votre fiston.

— J'étais justement à lui apprendre le signe de la croix. Voyons, Gugusse, montre-nous ça, devant M'sieu le curé. Fais ça comme il faut, tu sais, comme j'tai dit.

Gugusse debout, un peu ému, les yeux clignotants, se mit à faire lentement un immense signe de croix: sa main monta à la pointe du toupet, descendit jusqu'au deuxième bouton de la culotte, remonta et passa d'une épaule à l'autre, en décrivant à bout de bras une longue courbe devant la poitrine.

— Très bien, très bien, Gugusse. Tout de même,

père Jérôme, ne trouvez-vous pas qu'il est un peu grand, son signe de croix ?

— J'vas vous dire, M'sieu le curé, p'tet'ben que pour commencer, il est un peu grand. Mais avec le temps, vous savez, *ça r'foule toujours.*

Morale: Faisons toujours de bons signes de croix: pas trop grands, pas trop petits, et qui *ne r'foulent pas!*

Moyens pratiques de mal élever les enfants

Voici les principaux. A vous de choisir, si vous ne l'avez pas déjà fait.

LES PROMESSES VAINES

«Si tu manges ta soupe, dit la maman, je t'achèterai une jolie poupée qui ferme les yeux...»

«Si tu viens vite, mon chou, papa te donnera un beau bicycle à trois roues...»

«Si tu fais la commission de maman, chéri, elle te fera cadeau d'un beau petit revolver, à Pâques...»

Et la petite fille atteint la majorité avant d'avoir vu le bout du nez de la belle poupée aux yeux fermés.

Et le petit garçon est à son vingtième printemps et n'a pas encore monté le bicycle à trois roues ni tiré du fameux revolver.

Et tous les deux sont de beaux grands mal élevés auxquels les parents ont appris à blaguer dès la plus tendre enfance: Avertissements paternels, conseils affectueux, tout cela, de la farce!...comme les promesses.

LES TROMPERIES CONTINUELLES

«Passe-moi ta plume, mon mignon, je vais te faire de beaux dessins...»

L'enfant s'empresse d'obéir.

«Maintenant, tu ne l'auras plus, petit malcommode!»

«Oh! tu as été gentil, ce matin, mon petit Charlot; viens au *scope.*»

Sauts de joie, grande toilette, départ précipité; on passe deux *scopes* et l'on s'arrête...chez le dentiste.

«Hem! Que c'est bon! dit-on avec délices en approchant les lèvres d'une potion amère.»

L'enfant, séduit, saisit avec joie la tasse perfide; mais rejette aussitôt avec rage la boisson rebutante.

Allons, parents, continuez quelque temps ce joli jeu et vous aurez bientôt toute une génération de petits êtres aigris et défiants qui ne croiront plus à la moindre de vos paroles.

ADMONITIONS INTERMINABLES

«Tiens-toi donc tranquille!... Cesse donc de te gratter la tête!... ôte-toi donc les doigts du nez!... Ne parle donc pas comme cela!...Prends garde de tomber!...Attention où tu marches!...Ne marche donc pas si vite!...Marche donc plus doucement!... Marche donc mieux que cela!...

Enfin l'enfant ne remue pas d'un pouce, d'une ligne sans qu'à droite, à gauche—comme par déclanchement automatique—la sollicitude maternelle, lui lâche un cri et lui donne sur les nerfs.

C'est la meilleurs recette pour rendre un enfant fou...à moins qu'il ne continue de faire à sa tête sans prêter plus d'attention aux clameurs maternelles qu'au vacarme d'un petit char électrique.

MENACES SANS EXÉCUTION

«Allons, mon chou, ne joue pas avec les allumettes c'est dangereux.»

Cinq minutes après:

«Je t'ai déjà dit de ne pas jouer avec les allumettes...si tu continues, tu iras dans le coin...»

Dix minutes après:

«Est-ce que tu n'as pas compris ? Ça fait deux fois que je te défends de jouer avec les allumettes... C'est bien simple, je m'en vais te tirer les oreilles.

Au bout d'un quart d'heure, on s'impatiente:

«Écoute! si tu ne finis pas tout de suite, tu n'auras pas de confitures au dîner!»

Au bout d'une demi-heure, c'est intolérable:

«Mon Dieu! quel être exécrable! Cesseras-tu enfin ? Voilà cent fois que je te dis la même chose. C'est comme si je parlais à un mur...si tu as le malheur de toucher seulement du bout du doigt au porte-allumettes, tu ne sortiras pas ce soir. C'est assommant à la fin!»

Vers la fin de l'heure, on bondit, la main levée:

«Tu vas avoir une bonne tape!!!»...et l'on prend bien garde de frapper.

Total: une heure de menaces.

Résultat: rien...L'enfant est encore à pieds joints dans les allumettes. Il n'a pas été dans le coin. On ne lui a pas tiré les oreilles. Il aura ses confitures comme d'habitude et courra les rues jusque vers les neuf ou dix heures du soir, absolument comme à l'ordinaire.

On a découvert la meilleure recette pour développer les instincts d'un têtu.

CONCESSIONS INCESSANTES

«Tu ne sortiras pas ce soir.»

L'enfant met sa casquette.

«Tu peux serrer ta casquette: je t'ai dit que tu ne sortiras pas.»

L'enfant se dirige vers la porte.

«Viens ici, tout de suite, ou bien je vais aller chercher ton père.»

L'enfant ouvre la porte.

—«As-tu compris ?...Arrête un peu, tu vas manger une bonne volée.»

—«Oh! maman, rien qu'un petit bout de temps...»

—«Non, non, non, je l'ai dit et tu ne gagneras pas.»

—«Oh! maman, rien qu'ici tout près, tout près sur le trottoir.»

Et l'enfant glisse, glisse doucement par l'entrebâillement de la porte.

La maman derrière la porte: «C'est bon, mon chou, mais ne t'éloigne pas...»

Superbe pour apprendre aux enfants que les parents sont les maîtres!...

TROP TARD

— Pourtant, c'est si simple d'élever des enfants.

— Oui, oui, c'est bien simple pour un curé, au fond de son presbytère...On voit bien que vous n'avez pas de famille sur les bras, avec quatre ou cinq grands gamins, cinq ou six grandes pimbêches têtues comme des ânes et prétentieuses comme des paons.

— A la bonne heure, la mère! Vous êtes peut-être la seule femme au monde qui n'avez pas, en fait d'enfants, ce qu'il y a de *plus joli...de plus intelligent... de plus fin*...etc., etc.

— Oh! quand ils étaient tout petits, monsieur, c'était à croquer...

— Et maintenant on n'a pas d'autre envie que de les mordre!...Savez-vous votre grand tort, madame? Savez-vous pourquoi vous n'avez donné à notre société—déjà si pauvre—que de grands polissons et de grandes polissonnes...pardonnez! Je me sers de vos expressions. C'est que vous trouviez vos enfants trop fins, quand ils étaient tout petits. Vous avez attendu trop tard pour les dompter. A trois ans...

— A trois ans?!!! Allons donc, l'enfant n'a pas de raison.

— Il a des instincts. Et parmi ces instincts, il y en a de bons qu'il faut développer et de mauvais qu'il faut impitoyablement étouffer.

— Mais, c'étaient des futilités, des niaiseries, des riens!

— Ce sont ces *riens* qui sont devenus de terribles *quelques choses;* ce sont ces niaiseries d'autrefois qui ont aujourd'hui les proportions d'effroyables vices; ce sont ces futilités de trois ans qui à vingt ans font le désespoir des mères.

TROIS PETITS CONSEILS, MADAME

1. Élevez vos enfants *avant l'âge de raison*...et après.

2. N'essayez pas de tout corriger d'un seul cri, avec une seule tape: *Peu à la fois, mais tenez bon!*

3. Parlez peu; mais, *quand vous parlez, que ça compte.*

Oh! les v'limeux!

L'autre jour je revenais des malades, quand un petit marmot sort comme un coup de vent d'une maison d'en face, et vient s'atteler à un traîneau qui attendait, près du trottoir. Malgré la rapidité de ses mouvements, le petit bout d'homme n'avait pas encore fini de se passer les guides autour des reins, qu'un cri s'échappe de l'intérieur de la maison et je vois poindre presque aussitôt un petit nez rose: c'est le grand frère qui fait irruption. Il a bien dix ans et il est presque aussi haut que la botte à papa.

— Lâche-ça, crie-t-il à plein gosier à son petit frère; lâche-ça, te dis-je!

Pas de réponse.

— Lâche-ça!... Tu as déjà fait le cheval, toi; c'est mon tour à présent.

— Pas vrai, réplique l'autre. Et puis, je suis arrivé le premier.

— Vas-tu t'ôter de là, te dis-je ?

— Je ne m'ôterai pas! Et si tu n'est pas content...

Ici j'entendis une expression qui ne surprend pas sur les lèvres d'un cheval, parce qu'elle sent l'écurie, mais qu'un enfant ne devrait jamais prononcer.

Le mot était à peine lâché que...v'lan, v'lan, v'lan! les taloches pleuvent sur la tête du jeune cheval.

Mais on a beau faire la bête, on a son orgueil. Le petit bonhomme lâche les guides, et, le poing levé, se jette sur l'assaillant qui, lui, riposte à coups de pieds. Puis je n'aperçois que deux corps qui s'enlacent, roulent dans la neige, et je n'entends que des cris de rage, mêlés de *sacré*, de *maudit* et d'autres expressions qui saliraient le papier du *Bulletin*, si je les écrivais.

— Qui a pu apprendre à ces deux enfants ce langage d'écurie, vous demandez-vous peut-être ? C'est aussi la question que je me posais, quand, par la porte laissée ouverte, je vois poindre un balai, puis une femme, et j'entends ces avis maternels:

— Ah! les petits v'limeux! Jean, Joseph!

Jean et Joseph n'entendent rien, ils s'arrachent consciencieusement les cheveux et se tapochent comme de vulgaires gamins.

Jean, Joseph! Allez-vous finir ? Ah! les petits crapauds! Mes petits *sarpents*, allez-vous finir!

En deux enjambées, la femme a rejoint les duellistes; son balai s'élève et s'abaisse quelque part, sur les reins des combattants, et j'entends cette leçon maternelle: Ah! mes petits maud..., je vais vous apprendre à vous battre comme deux chiens!

Et les coups de balai pleuvent régulièrement sur le paquet vivant; les lutteurs lâchent prise. Alors la maman, d'un revers de main, distribue, à parts égales, une douzaine de gifles à ses petits crapauds, qui rentrent au logis, escortés des sacres maternels et de coups de balai.

Et moi, continuant ma route, je me rappelais

cette parole que j'avais entendue bien des fois: «Telle mère, tels fils». C'est bien ça!

Et cependant, que de mères s'étonnent et se désolent: «Mes enfants parlent mal! C'est affreux!» Mesdames, faites un petit examen de conscience: Comment parlez-vous ?

Papa le dit bien, lui!

Pierrot a cinq ans. Il porte la culotte depuis quelques mois à peine. Il fait le grand, Pierrot. Il regarde papa et dit qu'il veut faire un homme comme lui.

Maman est fière de son petit gas. Elle espère bien en faire un jour quelque chose de solide et de bon.

***

C'est un jour de congé. Pierrot est à la maison et joue au cheval avec une chaise. Armé d'un bout de fouet, il trône sur sa voiture improvisée, l'air épanoui, comme un charretier conduisant de nouveaux mariés. Sa maman sourit de le voir faire. «Comme il ressemble à son père, se dit-elle en elle-même. C'est vraiment son portrait. Pour sûr, mon Pierrot, ça ne sera pas un petit sensitif comme le gas de la mère Baptiste. Le mien, il va faire un homme.» A ces pensées, la maman de Pierrot sent une bouffée de fierté et de courage lui passer sur le cœur.

***

Dans son coin, Pierrot joue de plus belle, fait claquer son fouet, crie à tue-tête; c'est à en étourdir maman. «Pas si fort, Pierrot.»

Pierrot n'entend rien et cingle de plus belle le ventre de bois de son cheval. Pan!...La chaise, improvisée cheval, culbute; Pierrot avec elle. Notre charretier alors de se fâcher, de crier encore plus



Armé d'un bout de fouet, il trône sur sa voiture improvisée...

fort, et dans sa colère d'enfant, il laisse échapper un juron.

—«Que dis-tu, Pierrot, s'écrie la maman toute surprise? Mon enfant, que je ne t'entende pas prononcer de telles paroles!...» Et la maman continue son ouvrage.

Pierrot relève son cheval et monte en voiture. Il s'anime, frappe plus fort, mais la bête de bois reste immobile comme une souche. Pierrot laisse échapper un juron pire que le premier.

La maman n'y tient plus: «Ah! tu prononces encore de vilaines paroles! attends!» Et elle s'élance vers Pierrot, le saisit par le bras, le descend de voiture et se prépare à lui faire entrer dans la tête, par quelques tapes, appliquées ailleurs, que maman entend être écoutée.

Pierrot a compris que la situation est critique. Il cherche au fond de son gosier les cris les plus lamentables, dans ses yeux les plus grosses larmes, dans son petit cerveau les meilleures raisons, et il s'écrie: «Mais, maman, papa les prononce bien, lui!»

A ces mots, la maman s'arrête; le bras levé ne descend plus. Que dire ? Que faire ? «Hélas! il a raison, le petit. Que pensera l'enfant, si je dis que le père fait mal, en proférant de telles paroles ?»

Que peut-elle dire en effet ?...

* * *

Pères de famille, comprenez bien ces mots: «Papa le dit bien, lui! Papa le fait bien, lui!»

Vos enfants vous aiment, vous admirent; leur ambition est de vous imiter. Ils croient que tout ce que papa fait est bien fait. Donc veillez sur vos paroles et sur vos actes.

Montrez-leur qu'être un homme, ce n'est pas entrecouper chaque phrase de «baptême...sacré... maudit...»

Être un homme, ce n'est pas être un mal élevé ou un voyou. Être un homme, c'est être distingué, c'est se respecter, respecter les autres et avant tout le bon Dieu et ce que Dieu a fait.

Faire son homme!

«Viens prendre un coup, Arthur. Le samedi, il faut se traiter.

— Mais je n'ai pas le temps. Et puis... maman va s'inquiéter.

— Tu n'as pas le temps! Ha! Ha! on connaît ça. Dis donc que tu ne t'es jamais *mouillé-ça*. Enfant d'école, va! Ne fais donc pas rire de toi. On est des hommes, à dix-sept ans; et quand on gagne de l'argent, on peut bien en *vider une*. Quant à la femme, qu'elle s'arrange: tu n'es pas au maillot!»

Arthur hésitait. Il allait balbutier une nouvelle excuse, quand son copain le pousse dans le *bar*, au milieu des *vive-la-joie* qui les attendaient et exhalaient des odeurs de whisky et des propos sales.

***

Ce soir-là, un jeune homme rentra chez lui, chapeau de travers, face écarlate, œil vitreux; et la vieille maman s'en consola en disant: «Après tout, ce n'est que la première fois. Il n'y retournera plus: c'est un si bon enfant!»

Mais, Arthur avait dix-sept ans: ce n'était plus un *enfant d'école;* c'était *un homme;* il devait *faire comme les autres*. Ces raisons-là enfonçaient tous les arguments contraires.

Arthur était pris: ses faux amis lui avaient mis le grappin dessus. Il fêta de plus en plus les samedis et la maman pleura son bon enfant devenu *viveur*. Ce n'est plus le petit garçon franc, candide, poli qui lui rapportait tout son argent; Arthur parle grossièrement à sa mère et ne lui paie même plus sa pension. Souvent, avec ses pareils, il traverse la rue, cigare au bec, chapeau sur le coin de la tête, hurlant des polissonneries, parfois des obscénités. Il trouve ça bien beau et il s'amuse beaucoup; il *fait son homme*.

Faire son homme! ridicule prétention des jeunes! Pour *faire son homme* on rougira de paraître honorable et l'on feindra d'être dépourvu de tout bon sentiment.

Pour *faire son homme*, on ruinera sa santé et l'on déshonorera ses parents.

Pour *faire son homme*, on traînera dans les rues et l'on voudra paraître hébété, capable de toutes les sottises.

Pour *faire son homme*, on boira jusqu'à son dernier sou et l'on tâchera de ressembler aux voyous.

Pour *faire son homme*, il faudra être un *mal-engueulé* et renchérir sur les autres en paroles crapuleuses et se vanter du mal qu'on n'a pas fait.

Pour *faire son homme*, enfin, il faudra faire tout son possible pour ne point aller au Ciel.

***

Chers jeunes gens, n'ambitionnez pas de paraître mal élevés—c'est trop facile, et ce n'est pas cela *être un homme*. *Être un homme*, c'est avoir de la distinc-

tion et de l'honneur. Soyez respectables; ça consolera votre mère et les honnêtes gens vous montreront du doigt en disant: «Ce jeune-là ne boit pas, ne blasphème pas, ne dit pas de saletés. Ce sera un citoyen distingué, honorable et utile à son pays: *Ce sera un homme.*»

A part ça, c'est un bon garçon fini !

— Ainsi, madame, Joseph n'est pas encore dans la congrégation des jeunes gens!

— Non, monsieur le curé, et ça me fait assez de peine.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander les raisons qui l'empêchent d'entrer ?

— Pour vous dire vrai, je ne les connais pas.

— En bonne chrétienne que vous êtes, vous l'avez sans doute poussé à entrer ?

— Oh! oui, monsieur le curé, je lui en ai parlé quelques fois; mais vous savez, ces jeunes gens ça ne se mène pas comme on veut.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Il m'a dit qu'il verrait.

— Et vous êtes revenue à la charge sans doute ? Vous avez insisté ?

— Oui, mais délicatement; il ne faut pas le froisser, ce cher enfant, il est si sensible!

— Avez-vous obtenu quelque chose ?

— Il m'a dit qu'il n'avait pas besoin de tout ça, et que d'ailleurs il était assez vieux pour se conduire tout seul.

— Votre mari vous a-t-il appuyée ? est-il intervenu ?

— Mon mari ne s'occupe pas de ces choses-là; il trouve que Jos. est assez grand pour savoir ce qu'il a à faire.

— Au moins votre Jos. va-t-il à la messe ?

— Oh, oui, monsieur le curé, pour le sûr.

— En êtes-vous certaine ?

— Puisqu'il me le dit!

— Ce n'est pas une raison. A quelle heure sort-il le dimanche pour aller à la messe ?

— Vers les neuf ou dix heures. Il est si fatigué, il se lève très tard.

— Et quand revient-il ?

— A midi ordinairement, parfois seulement pour le souper.

— Savez-vous, madame, que votre enfant m'inquiète. Fait-il au moins sa prière en famille ?

— Il dit qu'il n'a pas le temps; après le souper il sort de suite.

— Et à quelle heure revient-il au logis ?

— Pas très tard.

— Mais encore ?

— Vers minuit, une heure, parfois deux heures, mais rarement.

— Et vous le laissez faire ?

— Que voulez-vous, un jeune homme ce n'est pas une fillette, il faut bien que ça s'amuse, que ça sorte.

— Et cela ne vous trouble pas ?

— Au commencement je lui ai fait quelques observations, mais le père ne m'a pas soutenu, alors pour avoir la paix, j'ai laissé faire. D'ailleurs, monsieur le curé, vous savez, je lui donne bien des conseils et puis ce n'est pas un garçon comme tant d'autres, je

ne dis pas cela parce que c'est mon fils, mais c'est un bon garçon, un bon garçon fini, pas de danger qu'il se dérange.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— Et où va-t-il courir ainsi le soir ?

— Vous comprenez qu'il ne me le dit pas. Il va aux vues sans doute ou bien jouer une partie de cartes avec ses amis...

— Gagne-t-il un bon salaire ?

— Il a huit piastres, je crois, par semaine.

— Et il vous remet fidèlement son enveloppe ?

— Pardon, monsieur le curé: ce qu'il gagne c'est pour lui.

— Il paie au moins sa pension ?

— Quand il peut, le cher enfant. Car entre nous, c'est son seul défaut, il est un peu fier, il trouve qu'il n'est jamais assez bien mis. Et ça coûte cher de s'habiller à présent.

— Oui, madame, ça coûte cher. Mais enfin vous ne me ferez pas croire que tout son salaire passe en cravates, en chapeaux, ou en chemises. Il doit avoir un gros montant à la caisse populaire ?

— Lui ? pas un sou. Même parfois je suis obligée de lui avancer un peu d'argent.

— Madame, à votre place, je ne dormirais pas tranquille.

— Mais, monsieur le curé, au temps d'aujourd'hui on ne fait pas ce qu'on veut avec la jeunesse; de mon temps, à la campagne, nous ne pensions pas à courir, mais le monde à présent est si mauvais!

— Vous trouvez, madame, que le monde est mau-

vais ? Raison de plus alors de protéger votre fils, de lui interdire ces sorties où il va se salir; raison de plus de contrôler ses dépenses, raison de plus de le faire prier, de le mettre sous la protection de la sainte Vierge. Votre enfant s'en va à la dérive, il s'en va au diable.

— Oh! monsieur le curé, si vous voyiez comme il est gentil, tranquille à la maison, vous changeriez d'idée; car c'est au fond un bon garçon, un bon garçon fini.

— Madame, je ne voudrais pas vous faire de peine mais je l'avoue, je ne vois pas trop ce qu'il faudrait lui enlever à votre enfant pour en faire une canaille finie.

Ce que je vois bien par exemple, c'est le compte terrible, que vous et votre indolent mari, vous aurez à rendre à Dieu pour avoir ainsi compromis l'avenir éternel de votre enfant.

A l'œuvre, madame, et sans retard. Vous pourrez peut-être relever les ruines que vous avez faites par votre faiblesse, votre lâcheté, mais dépêchez-vous, il est grand temps!

Mademoiselle Émérance

Vous ne connaissez pas vous, mademoiselle Émérance ? Je le regrette pour vous: c'est une si charmante personne! Elle n'a qu'un défaut, elle est un peu...mondaine. Imaginez-vous une jeune fille brune, frêle, nerveuse, aimable, sortie du couvent depuis trois ans et *recherchée* depuis plus longtemps. Or une jeune fille dans ce cas et qui est mêlée au grand monde reçoit inévitablement beaucoup. Recevant beaucoup, elle aussi est beaucoup reçue. D'où vie de salon renaissant sans cesse. Mais la vie du corps ne résiste pas toujours très bien à la vie de salon. Et la vie du corps affaiblie il est dur de se faire à la vie matinale de la Sainte-Table. C'est pourquoi Mademoiselle Émérance a rompu avec la *communion fréquente* qui n'est plus qu'un souvenir remontant à la vie de couvent ou dans les parages. Somme toute il est triste de voir une bonne jeune fille qui n'a qu'un défaut: d'être un peu mondaine, se priver ainsi de santé spirituelle et même corporelle. Voilà un côté encore pratique de la communion fréquente c'est de réaliser le proverbe: *Couche-toi de bonne heure, lève-toi de bonne heure et tu auras bonne santé.*

Je vous le demande, mademoiselle Émérance, comment voulez-vous qu'une jeune fille qui se couche à minuit, une heure, deux heures puisse ne pas s'éner-

ver, puisse se lever matin, puisse aller communier ? Or le remède il est bien simple: *démondanisez votre vie, raccourcissez vos soirées.* Et vous pourrez ainsi faire une visite de plus: celle à votre Dieu, le meilleur de vos amants; vous pourrez ainsi recevoir une visite de plus: celle de votre Dieu qui fera de vous une femme forte et selon son cœur. La communion fréquente ne se concilie pas avec la vie anormale des salons, tout comme la vie anormale des salons ne se concilie pas avec la santé.

Donc, mademoiselle Émérance, plus de lever à dix heures, plus de toilettes à faire, défaire, refaire, redéfaire encore jusqu'à la nuit inclusivement.

De la sorte vous pourrez revivre de la bonne vie d'autrefois et communier souvent.

Pouah ! c'est trop commun, ce monde-là !

— Comme ça, vous n'êtes pas encore *dame de Sainte-Anne*, ni votre fille, *enfant de Marie?*

— Pouah! c'est bien trop commun ce monde-là! fit madame X... en plissant les lèvres, avec cette moue dédaigneuse qu'elle seule sait esquisser.

C'était durant ma visite de paroisse que cette aimable conversation avait lieu. Je ne vous dis ni le quartier, ni la rue: vous mettriez de suite le doigt sur la dame en question; car elles sont bien rares chez nous les femmes distinguées qui ne font point partie de nos associations pieuses.

La petite moue prétentieuse de madame X... m'avait fait monter la moutarde au nez; et quand j'ai la moutarde au nez, ma foi, tant pis pour ceux qui m'écoutent: je dis tout ce que j'ai sur le cœur.

Madame X..., je ne l'ignorais pas, car elle avait eu bien soin de me le dire, avait étudié dans un de nos GRANDS couvents et faisait sonner ce grelot bien fort, sans ajouter toutefois que son cours n'était pas encore payé; mais ce sont là des détails auxquels ne daignent pas descendre certaines personnes distinguées.

— Ainsi, vous trouvez que la congrégation des

Dames de Sainte-Anne et celle *des Enfants de Marie* ne sont pas assez comme il faut pour vous et votre fille; qu'il est trop commun pour vous ce monde-là! Mais alors, madame, de quel monde êtes-vous? Ne descendriez-vous pas de la côte d'Adam? Laissez-moi vous parler net, vous avez probablement sur le dos de plus belles robes, autour de vous des meubles plus élégants et dans la tête plus de connaissances que plusieurs dames de la paroisse, mais aussi vous avez, à coup sûr, moins d'humilité et de piété, vertus qui constituent aux yeux de Dieu le seul vrai mérite.

Sous cette douche froide, la tête de madame X... s'inclina et les lèvres se replissèrent; la moue de tout à l'heure se tinta d'une expression de mécontentement facile après tout à expliquer.

La moue de madame X... me remit en verve.

— Savez-vous qu'à votre mort vous allez jeter le bon Dieu dans un terrible embarras! Car, si vous êtes trop grande dame pour frayer avec les membres de nos congrégations, où voulez-vous que Dieu vous installe au paradis? En avant, tout près de lui? Mais la sainte Vierge, saint Joseph, sainte Anne sont là... or ils sont si simples que vous les trouveriez probablement trop communs pour vous, madame. Et puis, songez-y donc, vous frôleriez saint Pierre, un pêcheur sans cérémonie; peu au courant des raffinements de la mode et de l'étiquette, un homme certainement moins distingué que vous! Et non loin, saint François d'Assise, le mendiant et saint Benoît Labre, le pouilleux... «Pouah! feriez-vous, c'est trop

commun pour moi ce monde-là! Cherchons une place ailleurs, au milieu de gens plus comme il faut.»

Alors Dieu vous montrera une place en arrière. Mais pour voisines qui aurez-vous? A droite une petite ouvrière, pauvre, ignorante mais humble; à gauche, votre servante, en avant, votre cuisinière. — Mon Dieu, ferez-vous, avec une moue dédaigneuse, quel monde commun dans ce paradis!

J'ai bien peur que Dieu alors ne se fâche et ne vous envoie — oh! pas en enfer, madame: car vous êtes moins méchante que... sotte—mais en purgatoire, vous y dépouiller de votre orgueil, ouvrir les yeux, réfléchir sur la folie de votre conduite et comprendre que, devant Dieu, nous sommes tous petits et que ce qui fait notre grandeur c'est la simplicité et l'humilité. Pensez-y, madame, et répétez la leçon à votre fille. Sans rancune.»

— Madame replissa les lèvres, pendant que je regagnais la porte.

Puisse la leçon porter ses fruits.

La connaissez-vous ?

Est-elle ouvrière, employée de magasin, mère de famille ? Je ne sais. Mais elle passe modeste et gaie à travers la vie et, sans qu'elle s'en doute, les anges la contemplent et Dieu lui sourit. Que fait-elle ? Oh! ce qu'elle fait, tout le monde peut le faire; mais tout le monde ne le fait pas.

***

L'heure du lever matinal a sonné; alerte, elle est debout, et, pendant qu'à la hâte elle fait un brin de toilette, de son cœur jaillit cette prière: «Mon Dieu, par amour pour vous». Et cette prière, comme un ressort divin, la pousse à travers les ennuis, les fatigues et les dégoûts jusqu'à l'accomplissement parfait de son devoir quotidien.

***

La souffrance la visite, s'assied à ses côtés, déchire les chairs, meurtrit le cœur; et la vaillante chrétienne baise son crucifix et murmure avec amour: «Vous permettez cette maladie, ce manque d'égards, ces calomnies; par amour pour vous, mon Jésus, j'accepte ces croix».

***

On lui demande un service, car elle est obligeante et charitable; cela, il est vrai, la dérange, la contrarie; mais elle se recueille: «Par amour pour vous, mon Dieu!» murmure-t-elle dans le fond de son cœur et la voilà qui sourit, alerte, si aimable, si empressée, qu'à la voir on dirait qu'elle agit par goût.

***

La tentation, comme une mouche importune, vient fatiguer son esprit, troubler ses sens. Et la pieuse chrétienne redit son refrain: «Par amour pour vous, mon Dieu!» Et cette imagination sensuelle, elle la repouse, elle ferme ce livre, détourne cette conversation et d'un mot cloue cet impudent à sa place.

***

Et le soir, fatiguée, elle salue la Vierge sa mère, et Jésus en répétant une dernière fois: «Par amour pour vous!» Elle s'endort, sa journée est finie. Demain ressemblera à aujourd'jui, comme aujourd'hui a ressemblé à hier. Elle passe modeste et gaie à travers la vie, et, sans qu'elle s'en doute, les anges la contemplent et Dieu lui sourit.

***

Aimables lectrices, la connaissez-vous ? Pourquoi ne serait-ce pas vous ? Car ce qu'elle fait, tout le monde peut le faire, mais tout le monde ne le fait pas! — *Adapté de l'abbé Sylvain.*

Maris, aimez vos femmes

«*Vous, maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église, lui qui s'est livré pour elle afin de la sanctifier.*»

J'ai cru remarquer que bien peu de maris observaient convenablement cette règle divine.

Le Christ s'est donné tout entier, or il pose comme modèle, donc l'époux doit aussi se donner tout entier à son épouse.

Il doit donner son travail afin d'assurer l'avenir de la famille.

Il doit donner sa présence; et par suite sacrifier les réunions qui détruisent l'esprit de famille. Vous n'avez pas pris une femme pour en faire tout simplement une maîtresse de pension, chargée de voir à votre confort, à la tenue de la maison, à l'éducation de vos enfants. Vous l'avez prise pour être votre compagne, et vous lui avez promis appui. Or si elle vit seule à la maison, seule durant les longues heures de la soirée, seule en face des tracasseries quotidiennes de la famille, sans ces confidences intimes qui la soulageraient, n'imposez-vous pas à votre femme un martyre ? Que de tristesses et de larmes à la maison pendant que le mari s'amuse.

Il doit surtout donner son cœur, tout son cœur.

Vous l'avez juré à votre épouse et Dieu a été témoin de vos serments.

Entourez-vous votre femme de ces délicatesses, de ces attentions affectueuses dont son cœur a besoin et qui lui rendaient si doux le printemps de sa vie de ménage ?

Votre cœur s'est peut-être fermé, et aujourd'hui c'est l'automne dans le ménage, l'automne avec ses brouillards et sa mélancolie; parfois même l'hiver avec ses glaces.

Messieurs, pour que votre cœur soit tout entier à votre femme: il doit être d'abord tout entier à Dieu.

Que les femmes seraient heureuses si les maris étaient des saints!

La mode

Un mot sur la mode, voulez-vous, Mesdames ? Oui, n'est-ce pas, puisque ce sujet vous intéresse et alimente si souvent vos conversations.

Mais je vous entends en chœur vous écrier: «Ah! c'est encore pour nous sermoner... La vieille scie! Les curés ne se décourageront donc jamais!... Mais la mode est un *mal nécessaire*. A quoi bon vouloir l'enrayer ?...Et d'ailleurs, suivre la mode, n'est-ce pas légitime après tout ?»

Oh! oui, répond avec conviction la grande voix des intéressées.

Oui, clament aussi derrière leurs comptoirs, les marchands qui trouvent leur affaire dans l'extravagance et l'extrême variabilité des modes. Oui, clament surtout les faiseurs de modes. Eh! Mesdames, à quoi visent-ils donc ces faiseurs de modes! A l'économie des pauvres bourses ? au bon goût ? à l'honnêteté ?

Qui donc oserait l'affirmer, après avoir vu les hardiesses de ces dernières années ?

Une chose reste très certaine, Mesdames: c'est que les marchands veulent aussi avidement votre argent que vous désirez les belles nouveautés qui s'étalent dans les vitrines de leurs magasins.

Oh! les vitrines! les vitrines savamment décorées!

voilà l'écueil où succombe infailliblement la naïveté féminine. C'est ce que se disent béatement vos fournisseurs de modes, en empochant votre argent. Les premiers, ils rient de cet esclavage de la mode qui vous rend si ridicules.

Ridicules! Ridicules! s'écriera indignée, une fervente de la mode. Mais ce qui est ridicule, c'est bien plutôt de vouloir condamner en bloc, toutes les nouveautés, comme s'il nous fallait, pour être convenables, en rester à l'époque des vieilles crinolines!»...

Tout doux! Madame, nous trouverons de la lumière en faisant la philosophie du vêtement.

Pourquoi donc s'habille-t-on ?

On s'habille pour se protéger contre l'intempérie des saisons; c'est une première fin nécessaire: *la salubrité.*

On s'habille par *décence;* autre fin nécessaire du vêtement.

On s'habille, en dernier lieu pour *se parer;* troisième fin du vêtement, point nécessaire, celle-là.

Il n'est donc pas défendu de se parer, pourvu que l'esprit chrétien garantisse la décence des parures.

Mais hors des cas légitimés par les circonstances, vous assujettir à suivre la mode jusque dans ses derniers cris, sans considération pour vos petites économies, vous parer *vaniteusement*, et d'entre ces vanités, choisir celles qui alarment la délicatesse de la pudeur, ne serait-ce point, Mesdames, à la fois ridicule et indigne d'une chrétienne ? Qu'en pensez-vous ?

Éva Roucoucoule

Après avoir roucoulé dix-huit ans durant, Éva Roucoucoule se tut, quitta ce monde, et alla frapper à la porte du paradis.

— Qui va là ? cria S. Pierre, en prenant ses clefs.

— Éva Roucoucoule, s'il vous plaît.

— Éva ? Hum ! Ça rappelle...Roucoucoule ? Une douce colombe...

Le guichet s'ouvrit, la tête vénérable du céleste concierge passa. Rejetant ses lunettes sur le front et ajustant son regard, il aperçut une jeune fille aux yeux clairs, teint rose, sourire aux lèvres, poudrée, les cheveux relevés en frisettes, le cou, la gorge, et la première côte à l'air, les bras nus jusque par-dessus le coude, la taille et les jambes dans un étui collant, à la main son inséparable bourse. — S. Pierre effaré, contemplait cette vision.

— Bon S. Pierre, dit-elle, minaudant, les lèvres juteuses, seriez-vous assez bon de m'ouvrir la porte du paradis ?

Un silence. Revenu enfin de sa stupeur :

— Le paradis ? Entrer au paradis ? Y pensez-vous, ma fille ? On n'entre pas ainsi équipée. — D'abord, qu'est-ce que vous portez dans ce boursicaut ?

— Mes bonnes œuvres...

— Pas lourd!—Accrochez-moi ça au clou, là; vous le reprendrez, en revenant du purgatoire. — Et puis, tête nue...s'il est possible! Sachez fillettes, qu'il ne vous est pas plus permis d'entrer au ciel, nu-tête, que dans vos églises...

— Mais c'est permis, s'il vous plaît—au moins dans ma paroisse...

— Comment! On tolère pareil abus! Si mon frère Paul vous entendait!

Et mettant la main sur une grosse bible,

— Écoutez, vous, Mlle Roucoucoule, ce qu'il écrivait aux Corinthiens (regardant par-dessus ses lunettes qu'il avait rabattues: Je voudrais bien voir ici votre curé...) «Toute femme qui prie, la tête découverte (dans le temple, s'entend), déshonore sa tête. C'est pourquoi si une femme ne se voile pas, à cause des anges, qu'elle soit tondue...» Est-ce clair ?

— Permettez-moi alors, grand saint, d'aller chercher mon chapeau avec mes deux épingles.

—Ta, ta, ta... c'est trop tard. Et puis, parlez-en de vos chapeaux! Ah! on va vous coiffer de la belle façon au purgatoire, je vous le dis.

Et ces cheveux... Qu'est-ce que cette chevelure frisée, relevée en torsades ? — Écoutez encore mon frère Paul; il n'y en a pas comme lui pour dire les choses. Première épître à Timothée: «Que les femmes se parent avec pudeur et modestie et non avec des cheveux frisés, *et non in tortis crinibus;*» vous avez fait du latin ? — Moi-même, dans ma première épître, j'ai couché un mot qui n'est pas mal non plus: «*capillatura*».

A ce moment, son regard tombant plus bas, se

voila, ses yeux se fermèrent presque, sa voix devint grave:

— Eh quoi, ma fille, vous osez vous présenter aux célestes parvis, le cou, la gorge, et les bras nus—ne dites pas au moins que l'on vous tolère dans vos églises.—Après avoir attiré les regards, allumé la convoitise, jeté le trouble, la tentation dans les âmes par ces nudités et ces lignes trop accentuées de tout le corps, vous voulez pénétrer de la sorte dans le temple très auguste, où les anges, de leurs ailes palpitantes, se voilent la face devant l'Éternel!...

Éva atterrée, tremblante, la gorge étreinte par des sanglots, restait là, muette, éperdue.

S. Pierre lui dit, en fermant le guichet:

— Descendez au purgatoire. Prenez à droite.

Notre pauvre Mlle Roucoucoule, dans son trouble, prit à gauche.

***

Elle s'en allait, seulette, tête basse, le cœur gros, la taille serrée comme une guêpe, gênée par sa robe en fourreau de parapluie, trottinant sur la pointe de fines bottines à talons de quatre pouces, comme si elle eût marché sur des bouteilles.

Bientôt le macadam devint brûlant; ce qui la fit sautiller davantage. Relevant la tête, elle vit tout près un grand mur d'airain, dans le mur une énorme porte en fer, rouge comme celle d'une fournaise, dans la porte un guichet d'où pendait une chaîne incandescente.

Elle n'osa y toucher. Pour faire ouvrir, elle cria de toutes ses forces:

— Hé, là, ouvrez, s'il vous plaît!

Un hurlement de joie répondit à l'intérieur, le guichet s'ouvrit avec fracas, et dans l'embrasure, parmi des jets de flamme, se projeta la figure réjouie, bien encornée, d'un démon.

— Ah! ah! une de plus en enfer? Très bien, la fille, je vais...

— Non, non, interrompit vivement Éva épouvantée, c'est au purgatoire que S. Pierre m'envoie.

— Alors, file d'ici, toi, bécassine. Sinon,—il fit craquer ses dents, roula ses yeux comme deux tisons, secoua ses cornes, et avançant les deux fourchons embrasés de sa fourche,—je t'enfourche!

Mais Éva était déjà loin: malgré son fourreau, la terreur lui donnait des ailes. — Prenant, cette fois, la bonne direction, elle parut bientôt devant le purgatoire.

***

Il y avait dans la porte, là aussi, un guichet avec sa chaîne. Elle la saisit.

— Aïe, aïe, aïe! cria-t-elle, en bondissant,—et regardant sa main striée de brûlures—que sera-ce mon Dieu, quand je serai là-dedans!

Le guichet était ouvert. Il encadrait une belle tête d'ange.

— Éva Roucoucoule, je vous attendais. S. Pierre m'a téléphoné, il y a déjà plus d'un quart d'heure. Vous avez dû vous amuser en route...Enfin vous voilà. Entrez.

La porte glissa. Éva en franchit le seuil avec tremblement. La pièce où elle se trouvait formait

comme une vaste antichambre, la «chambre des horreurs,» pourrait-on dire. L'on y voyait maints et maints instruments de supplice, tous de feu, jetant mille étincelles avec de petits crépitements secs, comme des machines électriques. Ils étaient là contre les murs, pendus à des crochets de feu, et formant par leur savante disposition sur un fond de feu sombre, d'éblouissantes panoplies.

—Au purgatoire, explique l'ange à Éva, clouée au sol, les yeux agrandis par l'effroi, chacun expie ses péchés par l'instrument de ses péchés.

Qu'étaient-ils ? — Des peignes, des brosses, des fioles de parfum, des sachets à farder, chignons, pianos en miniature, romans, gazettes, pellicules de cinéma, jumelles, bonnets de nuit, pipes, cigares, tabatières, verres grands et petits, pièces d'or, lorgnons, hermines, bistouris, daviers, chapeaux-cuvettes, épingles de dix-huit pouces, tours de cou, boas, corsets ultra-bombés, robes-étuis, bottines à talons de quatre pouces, etc., etc.

—Certains de ces articles, fit l'ange négligemment, sont très en vogue depuis quelque temps.

Puis toisant de nouveau Éva qui suait à grosses gouttes:

—Le fait est que plusieurs vous sont destinés.

Il décrocha un chapeau, deux épingles, un tour de cou, des manches, une jupe-entrave, deux bottines pointues.

—Suivez-moi, dit-il.

Il pressa un bouton. La grande porte intérieure du purgatoire roula avec un bruit de tonnerre lointain. Éva put distinguer, parmi des tourbillons de

flamme, d'innombrables rangées de petites cellules flamboyantes, qui s'étendaient au loin à perte de vue; debout devant chaque loge, se tenait un ange; les unes étaient occupées, d'autres vides.

Elle eut une souleur. Sa poitrine se souleva et retomba dans un long soupir.

—Numéro 2350! cria l'ange.

D'un coup d'aile, l'ange gardien du numéro appelé franchit l'espace.

Veuillez appliquer à l'élégante que voici, ces divers appareils de sa vanité.

L'ange les prit en s'inclinant. Il demanda:

—Pour combien d'heures, de jours, de semaines, de...

—Trente jours.

Et la lourde porte se referma avec un roulement sourd sur notre pauvrette, en son vivant Mademoiselle Éva Roucoucoule.

À une liseuse de romans

MADEMOISELLE,

Vous aimez la lecture. Il faut vous féliciter de rechercher une distraction qui nourrit l'esprit et élève l'âme. Car, il est entendu, vous lisez des romans mais en triez-vous la fleur ? Ne lisez-vous que les bons ?

Ce n'est pas à vous, mademoiselle, qu'il faudrait prouver, que pour une jeune fille de dix-huit ans, le mauvais roman n'est pas seulement le roman franchement ordurier, ou encore le roman équivoque, polisson, croustillant; mais même le roman qui raconte trop complaisamment toutes les situations de la vie, qui, sans étaler le mal au grand jour, le laisse pourtant suinter partout.

Partout, que de brochures hautes en couleurs, les unes médiocres, les autres ignobles passent de mains en mains.

Vous les aurez vues souvent, Mademoiselle, aux mains de quelque jeune fille, en tramway, sur les bancs des parcs publics.

Dans ces productions, il y a tout ce qui suffit pour tourner la tête, et souvent pour pervertir le cœur.

Du roman médiocre au roman mauvais, le pas-

sage est bien facile. C'est la curiosité qui est ici notre plus grande ennemie, Mademoiselle.

Une amie vous rencontre, toute enthousiaste encore de son dernier roman: «Ma chère, l'as-tu lu ? Ah! que c'est donc fin!...Il faut que tu le lises...je vais te le passer». Un autre jour, elle vous en présentera un plus leste. Elle se flattera de n'y avoir rien trouvé de mal...Et d'ailleurs, on n'est pas toujours une *fillette*...Et vous aussi, Mademoiselle, vous avez grandi *en curiosité*. La tentation sera forte... Résisterez-vous ? Ou cèderez-vous, à cet appas qui promet des sensations et qui secouera délicieusement vos nerfs ? Ouvrirez-vous ce livre, malgré votre conscience qui sonne l'alarme au dedans de vous-même ?

Prenez garde! Mademoiselle, une liseuse de romans qui ne maîtrise pas l'élan qui l'entraîne à *tout lire* est voisine des abîmes. Elle perdra peu à peu sa délicatesse de sentiment, se familiarisera avec les situations les plus brutales de la vie, s'enhardira à tout juger, verra diminuer son estime des grands devoirs. Pour n'être plus comptée parmi les naïves, elle se vantera de ce qui l'eut fait rougir autrefois...

Écoutez, Mademoiselle, l'aveu désolé d'une liseuse de romans, d'abord excellents, puis moins bons: «Insensiblement les pratiques religieuses n'ont plus été pour moi qu'un souvenir; insensiblement mon cœur s'est détaché de mon mari, pas du tout *héros de roman*.

«Me voyant froide à son égard, il a cherché l'oubli dans l'alcool! Nous nous sommes séparés... Deux vies brisées!...»

Que de tristes exemples, encore! Tous vous aver-

tissent, Mademoiselle, que la pente est bien rapide, des romans médiocres aux romans mauvais, et des romans mauvais au naufrage total de la vertu et de la foi.

Quelle conclusion pratique vous conseillerai-je, Mademoiselle ? J'en dégagerai quelques-unes très sures.

1° Convainquez-vous qu'il vous est très difficile de *choisir vous-même*, toutes vos lectures.

2° Dans le doute si un livre est mauvais, *ne l'ouvrez point.*

3° Convainquez-vous que c'est une illusion de croire que vous cesseriez facilement de lire un roman, *dès que vous flaireriez l'odeur du mal.*

4° Demandez à votre confesseur *une liste* de bons livres. Il s'y entend.

Puisse-t-il introduire, deci delà, dans votre liste, quelque vie de saint ou de sainte. Malgré l'austérité du titre, une vie de saint bien écrite ne vous sera pas un assommoir. Et le fond de ce *roman* vécu sera le plus beau thème qui soit, puisqu'il s'agit toujours de *l'amour*, mais de l'amour de Jésus-Christ.

Autour de la marmite

AH! QUI NOUS DONNERA DE BONNES MÉNAGÈRES! C'est un refrain qu'il n'est pas rare d'entendre dans nos villes surtout. Oui, visitez nos demeures, vous trouverez des femmes courageuses, honnêtes, dévouées, mais toutes sont-elles des femmes entendues aux affaires du ménage ? Plusieurs maris — il faut avouer que les messieurs ont méchante langue — m'affirment catégoriquement que non.

Que les femmes soient peu versées dans les affaires de ménage, cela ne m'étonne pas.

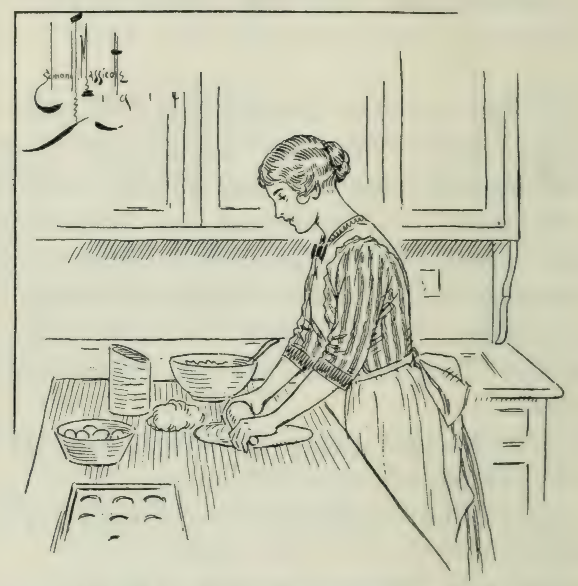
Quand et où ces dames ont-elles reçu des leçons utiles ?

A l'école? — Elles y ont appris à lire, à compter, et à treize ans elles sont parties avec leur léger vernis d'histoire et de géographie.

A la maison peut-être? — Mais elles n'y ont pas vécu: de l'école elles ont sauté à l'usine, ou au comptoir de magasin et elles n'ont reçu aucune éducation ménagère, excepté quelques notions bien vagues qui leur permettent maintenant de ruiner l'estomac de leur époux par un menu uniformément le même.

Avec un peu de bonne volonté on pourrait apprendre à nos demoiselles, car elles ne sont pas

bêtes, à préparer des repas sains et nourrissants, à faire des menus économiques et variés. Tout y gagnerait: la vertu des filles bien exposée dans les bureaux, les magasins et ailleurs; l'estomac des frères



Ah! qui nous donnera de bonnes ménagères!

et du papa, sans parler — écoutez bien, mes filles — qu'une demoiselle, *bonne ménagère*, fait prime sur le marché et ne court aucun risque de rester vieille fille.

Mais pour cela il faudrait faire comprendre aux parents qu'ils ne doivent pas retirer si tôt leurs enfants du couvent et c'est une rude besogne d'enfoncer cette idée-là entre les deux yeux d'un Canadien. Cependant peu à peu ça entre, l'enseignement ménager s'introduit chez nous, mais lentement.

J'ai visité un couvent de la province de Québec, organisé sur le même pied que les écoles ménagères d'Europe.

Les grandes élèves étudient le BLANCHISSAGE, le RACCOMMODAGE et tout ce qui concerne la couture. On apprend aux enfants à confectionner avec des déchets de magasin, ou les vieilles robes de la maman, des habits flambant neufs pour la jeunesse, car on a soin de faire apporter, des ménages ouvriers, du linge usé pour que les enfants acquièrent l'habitude du véritable raccomodage pratique.

On enseigne aussi le REPASSAGE et la CUISINE. On apprend à confectionner d'excellents plats à l'aide de bonnes recettes où la théorie est jointe à la pratique, le tout à des prix minimes. Aussi les services d'une telle ménagère vaudront de l'or à la famille, et le papa se lèchera les quatre doigts et le pouce après les repas préparés par sa fille. Et si, mademoiselle, en vivant au coin du feu avec sa mère, ne rapporte pas d'argent au logis, elle économise bien des piastres.

Voyons, est-il impossible dans nos villes de réserver chaque semaine quelques heures à cet enseignement pratique ? Ces cours devraient être comme le couronnement des études, ils stimuleraient peut-être la négligence des parents à envoyer leurs grandes filles aux écoles.

Il y a là une lacune à combler.

Ma femme est un panier percé

Dring, dring-dring, dring, dring-dring, dring.

La clochette de mon bureau sursaute, grince, gémit, s'effare.

A coup sûr c'est un homme qui arrive, ça se sent, à l'agitation fiévreuse de la sonnette.

— Entrez, mon ami, entrez.

Un beau gaillard dans la quarantaine ouvre la porte. Sa figure franche et loyale trahit l'émotion. Qu'est-il donc arrivé ? Un malheur peut-être!... une scène!... Un instant, et nous allons tout savoir.

— Pardon, Monsieur le curé, si je vous dérange.

— Non, mon ami, vous ne me dérangez pas. Votre visite au contraire me fait plaisir. Un père aime toujours à rencontrer ses enfants. Veuillez vous asseoir et parlez à cœur ouvert, car vous me semblez ému. Auriez-vous du chagrin ?

— Oui, Monsieur le curé, vous l'avez dit. Tenez, je vais vous vider mon sac d'un coup: je suis découragé.

— Comment ? Mais il me semblait que vos affaires allaient bien ?

— Oh! je n'ai pas à me plaindre de ce côté-là. Dieu m'a donné deux bons bras et du cœur à l'ouvrage; le travail ne manque pas et surtout ne me fait pas peur.

— Mais alors ce chagrin ?...

— Voici, Monsieur le curé, je travaille comme un mercenaire, je gagne de soixante à soixante-dix piastres par mois et je ne parviens pas à mettre un sou de côté.

— Prendriez-vous de la boisson par hasard ?

— Pas une goutte; je rapporte fidèlement à la femme tout mon salaire; et, à la fin du mois, tout est parti. Ma femme est un panier percé.

— Et cet argent où va-t-il ? Qu'en fait-elle ?

— Dieu le sait! pour moi, je n'y comprends rien. Ou plutôt, je ne le comprends que trop. Ma femme, quand je l'ai épousée, savait tapoter le piano, mais elle ne savait pas tenir une maison, et elle ne l'a pas encore appris. Aussi l'argent ne colle pas à ses doigts, je vous en réponds.

Quand j'étais petit, ma bonne mère utilisait ses vieilles robes pour confectionner des habits à mes sœurs; les pantalons du père se transformaient en culottes pour les garçons, elle reprisait les bas, raccommodait les habits avant que l'accroc devînt irréparable. Aujourd'hui les vêtements du plus grand ne se transmettent plus au cadet; c'est du neuf qu'il faut, du neuf pour le dernier, du neuf pour l'avant-dernier, du neuf pour le deuxième avant-dernier, du neuf pour toute la bande!

Et la femme achète sans compter, elle achète des habits tout faits; c'est peut-être plus chic, mais ça coûte les yeux de la tête et ça ne vaut rien; trois jours après c'est décousu.

Pour la table, Monsieur le curé, c'est la même chose. Il faut tout acheter: pâtisseries, confitures...

tout, jusqu'à la soupe en boîte. Les restes, que ma vieille mère savait si bien utiliser et rendre appétissants, ma femme ne sait qu'en faire.

C'est un gaspillage effrayant et sur toute la ligne. J'ai beau suer, peiner, je ne parviens pas à économiser, c'est à peine si à la fin de l'année, j'attache les deux bouts.

Tenez, Monsieur le curé, je comprends que parfois un homme se décourage, et qu'il se jette dans la boisson.

— Mon ami, votre femme est une excellente chrétienne; lui avez-vous fait quelques observations à ce sujet ?

— Oui; la première fois elle m'a boudé huit jours, la seconde, elle a pleuré, m'a traité de sans-cœur, la troisième il y a eu un orage avec pluie, éclairs, tonnerre. Mais aucune amélioration.

D'ailleurs, Monsieur le curé, pour tout vous dire, je crois bien qu'elle fait de son mieux, la pauvre petite, mais ses parents ne lui ont jamais appris à tenir un ménage, ils l'ont élevée comme le sont la plupart de nos filles, en dehors de toute formation à la vie pratique.

— C'est regrettable, mon ami, mais que puis-je faire dans les circonstances pour vous rendre service ?

— Je comprends bien qu'auprès de ma femme il n'y a rien à obtenir; mais je voudrais assurer à mes filles une meilleure formation; je voudrais que les jeunes gens qui les épouseront trouvent en elles des ménagères accomplies capables d'économiser. Il n'y a pas de dot comparable à celle-là. Je paierais

cher aujourd'hui pour que ma femme me l'eût apportée dans sa corbeille de noces.

— Vous avez bien raison, mon ami. Les bonnes ménagères sont rares, et nos filles ne trouvent pas toujours à la maison une mère capable de les former. Aussi serait-il grandement à souhaiter que l'enseignement ménager fût mis en honneur dans tous nos couvents. Pourquoi les pères de famille n'agiraient-ils pas auprès des commissaires d'écoles afin de substituer à des matières inutiles un programme plus en rapport avec les nécessités de la vie ? Il y a quelque chose à faire!

Mettez-vous à l'œuvre et vous rencontrerez dans le clergé l'appui que vous désirez. Déjà dans bien des paroisses il se fait un mouvement dans ce sens, on ne peut qu'y applaudir. Peut-être même pourrons-nous obtenir, comme cela se fait ailleurs, des subsides du gouvernement.

— Ainsi, Monsieur le curé, vous êtes en faveur des écoles ménagères ?

— Oui, mon ami. Si la mère voulait ou pouvait donner cet enseignement pratique, ce serait l'idéal; mais aujourd'hui bien des mères en sont incapables, ou laissent leurs filles pianoter, s'occuper de fanfreluches, lire des romans, ou regarder par la fenêtre au lieu de les installer autour du fourneau, pour surveiller la soupe et l'ordinaire, ou rapiécer les robes des petites, remettre des boutons aux pantalons du papa, et des pièces aux culottes des petits.

Puisque l'éducation ménagère manque dans la famille, il faut y suppléer à l'école durant au moins la dernière année du cours. Nos hommes seront plus

fiers de voir leurs filles faire mijoter un bon ragoût, qui ne coûte pas cher et vous embaume, que de les voir avec des prix de physique, de chimie et d'économie politique. Ils aimeront mieux les voir jouer de la machine à coudre ou du rouet, que du piano ou du violon.

— Monsieur le curé, je partage vos idées.

— Eh bien, alors, faisons-les pénétrer dans la tête de nos concitoyens, et bientôt elles passeront dans la pratique.

— Merci, Monsieur le curé, je vois que vous comprenez les besoins du peuple.

— Oui, mon ami, je les comprends et mon influence est acquise à tout ce qui peut rendre mes paroissiens plus heureux en même temps que plus chrétiens. La formation ménagère produira ces deux résultats.

Venez me voir, nous en reparlerons.

— Bien obligé, Monsieur le curé, je reviendrai.

Allons, encore les femmes !...

«Décidément mes paroissiens sont riches, très riches !»

Voilà ce que, l'autre jour, je me disais, après une visite à quelques familles de ma paroisse et pas cependant des plus huppées.

— Savez-vous, chers paroissiens, ce qui m'avait donné de vous cette opinion flatteuse ?

— Dans votre tournée vous aviez sans doute recueilli plusieurs dîmes, pensera quelque malin.

— Eh bien ! non ; vous n'y êtes pas. Ce qui avait provoqué en moi cette impression de richesse, qui d'ailleurs, je l'ai compris plus tard, n'était qu'une illusion, c'est l'étalage de bibelots rencontrés dans vos foyers. C'est étonnant combien on peut accumuler d'inutilités, depuis le salon jusqu'à la cuisine ! c'est étonnant combien de chinoiseries, de fanfreluches garnissent les étagères ou pendent aux murs ! Cela ne vous a-t-il jamais frappé ? Ouvrez les yeux, vous m'en donnerez des nouvelles.

N'y aurait-il pas là un abus ? me demandais-je en laissant refroidir ma soupe.

Pour en avoir le cœur net, j'ai fait part de mes impressions à l'un de mes paroissiens, intelligent comme pas un, qui aime à venir de temps en temps

au presbytère, histoire de fumer une pipe de mon tabac canadien en faisant un brin de causette.

— Monsieur le curé, m'a-t-il dit, vous avez mis le doigt sur l'une de nos petites manies, mais une manie qui coûte cher. Si vous parvenez à en guérir nos femmes, vous mériterez une statue.

— Je ne refuse pas la statue, mon ami; mais je ne vois pas ce que les femmes viennent faire là-dedans. Signale-t-on un abus ? Vous, les messieurs, vous vous disculpez aussitôt: c'est la femme! Cette excuse n'est pas neuve, elle remonte à Adam, et je la crois injuste, jusqu'à preuve du contraire.

— On voit bien, Monsieur le curé, que vous ne connaissez pas les femmes. Tenez, il n'y a pas de dame ici, je vais vous parler net.

Le travers que vous signalez, Monsieur le curé, n'est que trop réel, — je ne parle pas de la manie de faire peser sur le dos des femmes toutes les responsabilités, mais de l'autre manie que vous déplorez, la manie des bagatelles. Entrez dans n'importe quel logis et, dans presque tous les salons, salles à dîner, à coucher vous verrez, au fond des tiroirs ou sur des étagères, des collections d'inutilités dont le prix fournirait chemises et pantalons à la famille entière pour la moitié de l'année. Et ce travers sévit, il se répand plus vite que la picotte; nos femmes en sont atteintes.

— Allons, encore les femmes!

— Que voulez-vous, Monsieur le curé, si c'est la vérité!

— Voilà précisément ce qu'il s'agit de prouver;

car je crois nos Canadiennes par trop intelligentes pour s'emcombrer de la sorte sans raison sérieuse.

— Eh bien, la raison, Monsieur le curé, la voici. A la campagne les marchands ambulants, juifs pour la plupart, passent de porte en porte, présentent leurs pacotilles, images, épinglettes, statues, mouchoirs, flanelles et le reste. Ça brille et ça ne vaut rien; mais madame se laisse tenter, et un peu par charité, un peu par le bon marché et la vanité, elle succombe et achète une inutilité.

En ville, madame flâne aux devantures des magasins; devant un bel étalage, c'est entendu, elle s'arrête. Deux passions qui dormaient silencieuses se réveillent: la curiosité et la fantaisie. Madame regarde, madame mord à l'appas, elle marchande et rentre radieuse à la maison avec des choses qui l'embarrasseront le lendemain. L'étalage des vitrines est un miroir aux alouettes, les femmes s'y laissent prendre.

— Hum! il y a peut-être du vrai là-dedans. Mais avant de les tenir seules responsables, j'aime mieux attendre. Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son. Et je soupçonne que les dames auront un mot à dire.

— Plusieurs même, Monsieur le curé, et à coup sûr, le dernier, car c'est entendu, elles veulent toujours avoir raison.

Mon visiteur devenait malin; je crus plus sage de ne pas insister; je fis doucement dévier la conversation vers un sujet moins brûlant. Je me disais à part moi; j'en glisserai un mot dans le prochain numéro du *Bulletin*. Si, comme je le crois, les fem-

mes n'ont pas tous les torts, je le saurai. Mais en attendant je me permettrai de leur donner un petit conseil, qu'elles accepteront volontiers, ne serait-ce que par déférence pour moi qui ai pris leur parti.

Mesdames, méfiez-vous des premières impressions pour l'achat d'un objet. N'achetez que le lendemain l'article dont vous avez envie et qui n'est pas absolument nécessaire.

Presque toujours le lendemain vous aurez changé d'avis. La bourse s'en trouvera mieux et votre salon sera moins encombré.

Tu t'en mordras les pouces

MA CHÈRE MÉLANIE,

J'en ai assez! J'en ai même trop! Ah! si j'osais! je ne ferais ni une, ni deux...Je bouclerais mes malles, et sitôt mon engagement avec le patron expiré, vite, à bord de l'express qui me ramènerait au village. Ah! chère amie, que je suis malheureuse!

— Mais que signifient ces pleurs! me demandes-tu. Serais-tu malade!

— Si je n'étais que malade...mais je me meurs... de chagrin...de dépit. Tu n'y comprends rien! Je vais t'expliquer. Tu te rappelles la dernière soirée que j'ai passée à la campagne! Papa me disait de sa voix rude: Eh bien! fillette, tu veux à tout prix aller à la ville? Comme tu voudras. Seulement remarque bien ceci: tu t'en mordras les pouces. *Et maman, dans sa grande chaise* berceuse, *essuyait du bord de son tablier, les larmes qui lui coulaient le long des joues, en me suppliant doucement: «Reste, mon enfant, reste chez nous: ici est le bonheur, tandis que là-bas...» Mais non, ma résolution était prise. La vie des champs, je ne pouvais plus la supporter: sarcler le jardin, fouler les charges de foin, traire les vaches, tricoter des bas de laine, piquer des couvre-pieds, tout cela me tombait sur les nerfs. C'était la* vie chic *de Montréal qu'il*

me fallait. Les supplications de mes parents n'y firent rien: je voulus faire à ma tête et je partis. Durant le trajet, je me suis bâti de magnifiques châteaux en Espagne. «Enfin, je vais être heureuse. Je gagnerai mes neuf ou dix piastres par semaine. J'aurai des toilettes élégantes, de beaux chapeaux surmontés de plumes d'autruche. Je ferai des économies que j'enverrai à maman pour la consoler. Oh! c'était beau... en rêve, mais deux semaines plus tard, la réalité était laide... oh! affreusement laide! J'ai eu grand mal à me trouver un emploi, et le contre-maître, un gros monsieur mal élevé, ne veut me payer que cinq piastres. Sur cette somme, quatre vont s'engouffrer dans la bourse de ma maîtresse de pension; et pour solder mes menues dépenses, pour remplacer mes habits démodés par des robes de soie, pour m'acheter des plumes d'autruche, pour envoyer des épargnes à mes parents, il me reste... une piastre! Mais c'est là ma moindre peine. Le soir, le travail de la journée fini, je dois rester claquemurée dans ma chambre, triste et solitaire comme une taupe dans son trou. Je ne connais point de famille amie à laquelle je pourrais rendre visite; et me hasarder seule, sur la rue, je ne l'oserais pas, pour tout l'or du monde. Pense donc! On côtoie toutes sortes de gens. On voit des demoiselles vêtues de costumes à faire monter le rouge au front. Aux coins des rues sont postés des jeunes débauchés qui éclaboussent les passants de plaisanteries grossières. Oh! c'est dégoûtant! Et puis, j'en suis persuadée, l'air même que nous respirons est vicié, imprégné de corruption: on se sent abattu, sans énergie. Les rayons du soleil, vous n'en voyez jamais la brillante lumière, vous n'en sentez jamais la douce chaleur.

Le beau ciel étoilé: mais comment l'apercevoir dans ces rues étroites, bordées de maisons élevées et sombres? Tu devines le reste? Le bonheur! on n'en attrape pas même l'ombre!

Ah! chère Mélanie, si jamais il te vient à l'idée de quitter la campagne et de venir à la ville, vite, vite, chasse cette pensée comme une tentation dangereuse. Autrement, comme le disent les gens de chez nous, tu t'en mordrais les pouces, *et tu mangerais* de la vache enragée.

Prie bien fort pour que j'aie bientôt le bonheur de retourner au village et de t'embrasser.

Ton amie,

Angèle

Gare aux loups!

Je l'ai rencontrée dans une salle d'hôpital.

Elle a à peine vingt ans; sa santé est flétrie, son cœur à jamais souillé. Son histoire est triste et c'est l'histoire de milliers de pauvres filles de notre ville.

Elle avait laissé la campagne, attirée, comme tant d'autres, par l'appas d'un bon salaire et fascinée par l'attrait du confort. Honnête, elle l'était et comptait bien ne pas déchoir, sa mère le lui avait tant recommandé!

De peine et de misère elle finit par trouver un emploi. Trois ou quatre piastres par semaine, juste de quoi payer son tramway, mettre quelques plumes à son chapeau et ne pas mourir de faim. Elle s'en allait vaillante à l'ouvrage, songeant même à économiser quelque chose pour ses vieux parents.

Mais, hélas, non content d'exploiter son travail, le patron exploita sa naïveté, sa vertu; et un jour elle rentra chez elle flétrie. Pour la payer de ses complaisances et ne pas se compromettre, le séducteur la mit à la porte; et la pauvre enfant dans son désespoir roula dans le ruisseau.

Elle qui à la campagne serait demeurée pure, aurait trouvé un excellent parti, elle n'est plus qu'une loque que la mort va saisir, ou, si elle échappe, le flot

immonde qui l'a souillée l'attend au sortir de l'hôpital pour la rouler dans de nouvelles fanges.

O parents, qui vivez à la campagne, restez chez vous, gardez, je vous en supplie sur votre âme, gardez vos enfants chez vous. En ville, les loups les guettent, loups sans conscience et sans cœur qui pullulent et ont faim de chair immaculée. Ah! je pleure de pitié et de rage à la vue des souillures qui attendent vos filles et de l'impudence de sales jouisseurs qui ne comptent plus leurs victimes et s'en vantent.

Et vous, chères enfants, que la nécessité oblige à travailler dans les manufactures, les bureaux, les magasins ou chez des étrangers, soyez sur vos gardes. Rappelez-vous qu'une jeune fille, pour se protéger, doit avoir une *main de fer pour souffleter* tout misérable qui lui manque de respect. Elle y perdra peut-être sa place, comme tant d'autres, mais elle sortira le front haut, emportant son honneur et sa vertu.

Pourquoi la vie est chère?

MONSIEUR LE CURÉ,

Sont-ils ennuyeux avec leur refrain toujours accompagné d'un soupir en mineur: «La vie est chère! Il n'y a pas moyen de vivre ces années-ci.»

Et dire qu'il n'y en a pas un assez fin pour s'apercevoir que si la vie est chère c'est à soi-même qu'il faut s'en prendre.

C'est pas pour me vanter mais j'ai élevé 12 enfants dans le temps où on ne gagnait pas une piastre par jour et nous trouvions toujours moyen, Phonsine et moi, de rejoindre les deux bouts.

Faut vous dire, par exemple, M. le curé, que dans ce temps-là, les ouvriers comme moi, n'essayaient pas de se hausser au-dessus de leur condition. Aujourd'hui tout le monde veut faire son prince. On voit des gens qui ont à peine de quoi manger et qui se pavanent dans les rues et les petits chars avec des toilettes que seuls les richards d'autrefois pouvaient se permettre. C'en est à un point que les riches pour se distinguer des crève-faim sont obligés de s'habiller presque avec la simplicité de nos habitants d'autrefois. On en voit qui remuent des millions et qui ont l'air de quêteux à côté de Tigusse Bouchard, par exemple, qui est obligé de

démenager chaque printemps, parce qu'il n'est pas capable de payer son loyer.

Ces mêmes gens qui vous cassent les oreilles avec leurs cris de paon contre la cherté de la vie, jettent leur argent par-ci par-là, inutilement et avec tant de profusion que c'est à se demander s'ils ont vraiment leur esprit à eux.

D'abord, on dirait que la jeunesse d'aujourd'hui n'a plus de jambes. Faut-il faire un demi-mille, houp! on saute dans les chars. Ces petits voyages, qui se multiplient avec rapidité quand la famille est un peu nombreuse, représentent un joli montant à la fin de la semaine. En outre, il faut compter de longues excursions en char ou en bateau les dimanches d'été, au lieu d'aller à la messe et aux vêpres, j'oubliais les visites fréquentes au Parc Dominion, le scope plusieurs fois la semaine et le théâtre par-ci par-là.

Dans tous ces trimbalements, monsieur se croirait déshonoré s'il ne fumait son havane; madame et mesdemoiselles, si elles ne portaient quelque robe éclatante avec un chapeau à deux ou trois étages, tandis que les jeunes gens vous exhibent des doigts qu'on dirait des pelures d'oranges, tant ils sont jaunis par la cigarette.

Et les fourrures donc! et les portraits de luxe qu'on renouvelle tous les ans, quand on ne force pas le mari, qui ne sait où donner la tête, à acheter un phonographe et un piano.

Je vous le dis, M. le curé, les familles aujourd'hui sont de vrais paniers qui laissent l'argent s'écouler par mille trous, et l'on est étonné après cela de ne pouvoir boucler le bilan de l'année!

Je comprends qu'avec ce régime-là, les ouvriers aient

*senti le besoin d'augmenter leur salaire. Vous les avez vu s'embrigader dans l'*INTERNATIONALE, *et faire ce qu'ils appellent des grèves, pour forcer les patrons à doubler les gages et à diminuer les heures de travail, et ils ont eu la simplicité de croire que les fabricants continueraient à vendre au même prix quand leurs ouvriers travailleraient moins et seraient payés double. De mon temps sans être bien versé dans l'instruction, on aurait deviné tout de suite ce qui devait arriver. Il n'était pas nécessaire d'être un génie pour prédire que les fournisseurs se reprendraient un jour ou l'autre à nos dépens. Eh bien! nous avons eu les* trusts *et j'ai bien peur que nous ne soyons pas encore à la fin de nos misères.*

Laissez-moi vous le dire, M. le curé, de mon temps, on gagnait moins, on avait moins de luxe, mais on était plus heureux. Le dimanche, on allait à la grand'-messe et aux vêpres, ce qui ne coûtait pas cher; le soir, on s'amusait en famille en faisant la partie de cartes ou de colin-maillard, ou en se livrant à d'autres gais exercices. Nos freluquets d'aujourd'hui font le petit bec sur ces amusements; ils préfèrent aller user leurs yeux, leurs poumons et leur vertu dans une salle de scope.

De mon temps aussi, pour ne pas envier les riches, on pensait aux plaisirs dont le bon Dieu nous divertira dans le ciel et on faisait quelques économies pour l'autre côté; et moi qui vous parle, je vous assure qu'après 70 ans je ne regrette rien; j'ai mis de côté, j'espère, un joli magot et je commence à avoir hâte d'aller rejoindre Phonsine qui m'attend déjà, pour jouir avec elle du trésor amassé.

Et sous ce rapport-là, M. le curé, c'est bien mon opinion qu'aujourd'hui la vie est chère. *Avec toutes ces fanfreluches de vanité, de luxe, de scope, de voyages et de théâtre, on dépense toute sa vertu et on n'amasse rien pour le ciel; j'ai bien peur que nos petits-fils n'arrivent là-haut comme des quêteurs, et que le bon Dieu ne les habille d'une robe de feu pour toujours. C'est vrai qu'ils n'auront pas froid; mais tout de même, j'aime encore mieux la robe de gloire que Notre-Seigneur doit donner à ses élus.*

Si un tel malheur arrive à nos descendants ce sera bien leur faute; car si tout a doublé de valeur aujourd'hui, le prix de la grâce n'a pas augmenté; au contraire, elle est plus accessible que jamais. De mon temps, il fallait marcher droit pour pouvoir communier chaque mois, et on se figurait qu'il fallait être presqu'un saint pour s'approcher de la sainte Table chaque semaine. Aujourd'hui n'importe quel marmot peut aller recevoir le bon Dieu tous les jours, et s'il n'y va pas de lui-même, on l'y pousse par les deux épaules.

Ah! tenez, M. le curé, si je ne me retenais pas, j'irais me poster au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent et je crierais ces choses à nos Canadiens et à nos Canadiennes qui se perdent.

Mais je crois que la police ne me laisserait pas faire et me tomberait dessus à coup de bâton.

Dites-leur donc ça, vous, M. le curé.

Baptiste CANAYEN

Fréquentations

En présence de la négligence révoltante de certains parents, je crois utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les sages avis de M. l'abbé Mailloux, ancien grand vicaire de Québec. Ces avis ont paru dans le Manuel des parents chrétiens, *ouvrage plein de substance et de piété que nous voudrions voir plus connu parmi nous.*

Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, après une jeunesse généralement exempte de fautes graves contre la pureté, viennent faire naufrage sur l'écueil des fréquentations.

Cependant, c'est presque toujours à ce moment périlleux, que les pères et les mères, même les plus irréprochables, se relâchent de leur surveillance ordinaire.

Voyez cette jeune fille et ce jeune homme, seuls dans le salon, à l'écart du reste de la famille, ou qu'on laisse aller veiller, se promener à pied, en voiture, sans les accompagner. A moins d'un miracle, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire de la Providence, ces deux infortunés se préparent des malédictions par des familiarités regrettables.

Votre fille, dites-vous, est pure comme un ange, sage et réservée; et celui qui la fréquente est honnête

et digne d'elle. Vous le pensez; mais vous n'en savez rien puisque vous n'êtes pas leur confesseur. Supposons qu'ils sont réellement ce que vous dites, en vertu de quel principe êtes-vous dispensés de veiller sur eux ? Au sortir des mains du Créateur, Adam et Ève étaient innocents et saints; cependant, ils n'en ont pas moins fait la chute la plus lamentable. De plus, regardez autour de vous, et vous aurez la preuve que vous raisonnez mal.

Si vous possédez un riche diamant, le laissez-vous à la portée de tout le monde, sous le prétexte que ceux qui fréquentent votre maison sont d'honnêtes gens, que vous les savez respectables ? Vous vous en gardez bien, parce que c'est l'occasion qui fait le larron, dites-vous avec infiniment de raison. D'ailleurs ce sont précisément ceux qui sont bons et honnêtes que le démon tente davantage, autour desquels il ne cesse de rôder tant qu'il ne les a pas fait tomber. Il s'inquiète moins des autres, parce que son souffle impur les a déjà empoisonnés. Généralement aussi, ceux qui ignorent le mal et ne peuvent en soupçonner les dangers, sont les plus imprudents, et font souvent les plus lourdes chutes. Croyez-moi: soyez prudents et vigilants dans ces occasions périlleuses pour l'innocence de vos enfants; soyez-le, même jusqu'au scrupule, car, dit *l'Ecclésiastique:* «La fille qui est dans la maison de son père, doit être pour lui un sujet de veiller sans cesse, et le soin qu'elle lui cause lui ôte le sommeil...» Il craint qu'elle ne tombe dans quelque faute contre la pureté avant son mariage, et qu'elle ne se déshonore dans la maison paternelle.

Si vous voulez ne pas charger votre conscience des fautes que vos enfants peuvent commettre dans ces fréquentations, suivez fidèlement les règles de prudence que je vais énumerer.

Ne prolongez jamais le temps des fréquentations, dangereux pour l'innocence de vos enfants. Si un jeune homme n'est pas prêt à se marier, ne le recevez pas chez vous; ou du moins, ne le laissez jamais parler à votre fille, qu'en conversation générale.

Quant aux jeunes gens qui font profession de courtiser les jeunes filles, uniquement pour passer le temps, c'est un désordre qu'il ne faut jamais tolérer.

Ne laissez jamais votre fille, seule avec le jeune homme qui la fréquente, pas même un instant, s'il est possible. Que ces visites ne se prolongent jamais à une heure avancée de la nuit; c'est un désordre. Ne permettez pas à votre fille d'aller seule conduire à la porte celui qui la fréquente: c'est contraire à la bienséance.

Une fille bien élevée, honnête, craignant Dieu, aimant la vertu, dit M. Vermot, ne parlera jamais à un jeune homme à l'insu de ses parents et hors de leur présence, ou de quelqu'un qui lui en tienne la place. Si vous pensez à un établissement, ne vous trouvez jamais seule avec un jeune homme qui vous recherche en mariage; vos parents ne doivent pas le permettre; et si, dans ces circonstances, vous ne restez pas toujours sous leurs yeux, vous courez les plus grands risques d'offenser Dieu. Quand on ne veut pas faire de mal, on ne craint pas les témoins.

Ne permettez jamais à votre fille de sortir seule avec le jeune homme qui la fréquente, pas même pour aller

à l'église. La laisser aller aux veillées, se promener en paroisses étrangères avec son prétendant, serait une imprudence impardonnable.

C'est surtout dans ces sortes de promenades, dit M. Vermot, que les dangers se multiplient et deviennent le plus séduisants.

Ne souffrez pas que votre fille soit seule avec celui qui la courtise, ou dans un coin de la maison, surtout le soir. Il faut nécessairement que ces entrevues aient lieu sous vos yeux, sous peine d'exposer votre enfant à commettre des fautes dont vous répondrez à Dieu. Soyez toujours présentes, dit aux mères saint Alphonse, lorsque la nécessité exige ces entrevues, et ne faites pas comme telles mères, qui tiennent leurs portes au large, plus désireuses du mariage de leurs filles que de la pureté de leurs âmes. C'est un sacrifice qu'elles font à l'enfer, et comme l'affirme le prophète David: «Elles ont immolé leurs filles aux démons...» Oh! que de mères, s'écrie le saint, seront condamnées au jugement dernier!

Que votre fille ne se laisse pas embrasser par celui qui la fréquente, parce que ces embrassements entre personnes de sexe différent sont rarement exempts de dangers.

Ne laissez pas fréquenter votre fille par un jeune homme que vous ne croyez pas lui convenir, ou qu'elle n'a pas l'intention d'épouser. C'est un manque de loyauté et de charité dont vous aurez peut-être à vous repentir. Femme varie, vous le savez, et votre fille finira par aimer et vouloir épouser, malgré

votre opposition, celui que vous avez trompé au début.

Il ne vous appartient pas d'imposer à vos enfants des partis qui ne leurs sourient pas. C'est un abus d'autorité. Vous ne devez même pas les solliciter ou les pousser en pareil cas. Ces unions sont presque toujours malheureuses. Votre droit et votre devoir consistent seulement à diriger prudemment le choix de vos enfants, sans gêner leur liberté. De leur côté, s'ils sont chrétiens et bien élevés, ils ne doivent pas manquer de vous consulter.

Ne portez jamais vos jeunes gens à faire des mariages d'intérêt. Les biens temporels ne sauraient donner aux époux le bonheur domestique. Les vertus chrétiennes, les qualités d'une bonne ménagère, une conduite irréprochable, des mœurs pures, un cœur sensible, bon et généreux, telles sont les qualités principales d'une jeune fille qu'un jeune homme veut épouser. Si les parents ne sont pas de bons chrétiens, et si la mère n'a pas formé ses filles aux vertus chrétiennes, si, pour tout dire, une famille est de mauvaise race, un mauvais choix est à redouter.

Une fille doit être poussée à s'allier, non à celui qui est riche, mais à un jeune homme rangé, fidèle aux devoirs de sa religion et qui a su surtout honorer ses parents, puisqu'il aura les bénédictions du ciel, comme le promet la Sainte Écriture.

La meilleure politique est de marier les jeunes gens dès qu'ils sont capables de fonder une famille.

Le niveau des mœurs serait plus élevé, si les parents mariaient leurs enfants plus jeunes qu'ils ne le font ordinairement. En attendant un établis-

sement auquel on aurait dû songer plus tôt, ils courent les veillées, prolongent les fréquentations, et finissent par se démoraliser.

Du moment que le mariage est chose convenue, les deux familles doivent s'unir, de cœur et d'esprit, pour réciter chaque soir le chapelet ou quelqu'autre prière, aux intentions des futurs époux, afin que Dieu leur accorde la grâce de se préparer à faire un mariage béni du ciel.

C'est surtout pendant ce temps que les parents doivent veiller sur les entrevues de leurs enfants; car le démon redouble alors ses efforts pour les faire tomber dans le péché. Ce temps ressemble à celui de l'agonie, où Satan doit tout perdre ou tout gagner: tout perdre, si vos enfants se marient en état de grâce; tout gagner, s'ils se marient en péché mortel.

Pour prévenir ses ruses, rappelez-vous, pères et mères, les règles de prudence chrétienne que je vous ai exposées précédemment, et mettez-les en pratique.

La future

AUX JEUNES GENS

Je quittais le tramway, quand je me trouvai face à face avec Edmond.

D'abord je ne le reconnus pas: je ne l'avais pas vu depuis quinze ans.

— Comment, s'écria-t-il, c'est toi ?

— Comment, dis-je à mon tour, c'est Edmond ?

C'était lui.

— Toujours garçon ? que je fis, pour dire quelque chose.

— Pardon! c'est tout le contraire. Cinq déjà!

— Sapristi! Et les affaires ?

— Ça marche. Je *fais* dans le cuir, tu te rappelles.

— Et tu t'enrichis ?

— Pas si vite! Vois-tu, dit-il en baissant la voix, c'est Louisette que j'ai...

— Oui-dà!

— Elle est restée fière,... et ça coûte de l'argent.

— J'imagine.

— Elle a toujours la tête pleine de projets. Après le piano, c'est une toilette, puis des fauteuils, puis... mais toi ?

— Moi ? Dame! Ça va...

Et je lui tendis ma carte comme il saisissait le tramway à son tour.

Brave Edmond! me disais-je en le voyant disparaître, comme il est changé!... Ainsi donc, sa Louisette, épouse et mère de famille, est restée ce qu'elle était: jolie, sans doute, mais prodigue. Les belles robes et ses dentelles, c'est Edmond qui les paie, aujourd'hui, et il les paiera longtemps... Pourquoi diantre a-t-il pris cette poupée! Il y avait tant d'honnêtes jeunes filles au village de Saint-Christophe... Il a toujours eu le culte des beaux visages et des toilettes, eh bien! tant pis pour lui!... S'il n'épargne rien quand ses enfants sont petits, que fera-t-il quand il faudra habiller des grandes filles et faire instruire des garçons.

***

Voilà bien nos jeunes gens! Ils cherchent une épouse et ils ne regardent que les figures. Comme l'homme qui chercherait un logement et n'examinerait que les perrons!

Ils veulent des femmes dévouées, sages, aimantes, ne vivant que pour eux, et ils courtisent des jeunes filles légères, égoïstes, qui ne rêvent que la dépense, le plaisir et la vanité.

Ce qu'un jeune homme devrait exiger d'abord de son épouse, c'est la piété. Elle en aura besoin pour elle-même et pour lui, pour se donner du courage et pour sanctifier son époux. Quand viennent les épreuves, ce n'est ni le théâtre, ni le piano, ni le fard, ni les frisettes qui apportent la résignation, c'est la piété.

Ensuite il faut l'esprit d'ordre et d'économie, surtout du dévouement et... d'humilité. Car après le mariage il faut perdre le goût de se montrer et d'attirer des regards.

Qu'on ne dédaigne pas les qualités de l'esprit, l'instruction, le savoir-faire et la santé.

La dot peut être utile, elle n'est pas nécessaire.

Et la beauté ? «Je vous conseille de ne pas épouser une beauté,» disait un vieux prêtre, et il avait raison. Une beauté s'épargne toujours un peu, coûte souvent cher, aime à se montrer et se recherche elle-même bien plus que la satisfaction du mari qui paie ses beaux chapeaux.

Que penser de la jeune fille qui sollicite les regards par l'indécence de son costume ? — Celle-là ne mérite pas de devenir l'épouse d'un honnête homme. Qu'on la laisse à son mauvais sort et aux polissons qui l'insultent.

Extrait d'un testament

Un vieil oncle vient de mourir, léguant à sa nièce Angèle une partie de ses biens. C'était un bon bonhomme, jovial, généreux, plus riche encore en bon sens qu'en argent, s'étant toujours fait de l'aumône son meilleur moyen de succès, ayant, pendant sa vie, plus donné aux pauvres qu'il ne laissait à ses héritiers.

A l'héritage de sa nièce, il joignit des conseils, et pour que rien ne se perdît, il attacha le tout avec des conditions de prudence, comme on ficelle un cadeau précieux avec des liens ou des faveurs solides.

Voici, de ce testament, la page qui concerne Angèle:

.....«*Ma nièce Angèle, je te couche dans mon testament pour $24,000.00. Mais afin que mon argent ne te soit pas dommageable, accepte et garde fidèlement les conditions et les conseils suivants:*

«*Tu veux te marier: c'est très bien! je t'en félicite. Il faut que tu mérites de Dieu qu'il bénisse ton mariage.*

«*Tu toucheras $2,000.00 après la naissance de chacun des enfants que le ciel te donnera. Après la naissance du douzième, le capital étant épuisé, tu recevras pour les autres, s'il en vient, les intérêts accumulés. Si le ciel ne te donne aucun enfant, tu ne toucheras*

ni capital ni intérêts, et tu donneras le tout à l'orphelinat X, de la rue Y. S'il ne t'en donne qu'un ou quelques-uns de la douzaine, tu recevras les $2,000.00 de chacun de ceux-ci et tu rendras tout le reste, avec les intérêts, au susdit destinataire, l'orphelinat X.

«Prépare ton mariage, ma nièce. On n'y va pas comme à une fête, mais comme à des devoirs et à des sacrifices. Le lien matrimonial dure plus longtemps que le voyage de noce. Quand tu l'auras noué, ce sera pour la vie. Il te rendra heureuse, si tu es la fidèle compagne d'un fidèle mari, si tu fermes bien les yeux sur ses défauts pour qu'il ne voie pas les tiens, si tu apprends beaucoup à te dévouer avant le mariage, pour être prête à te dévouer plus encore après. Choisis ton mari avec ta tête et ton cœur, et beaucoup aussi en consultant Dieu. Ne te jette pas dans le mariage pour pouvoir dire que tu as été capable comme une autre de te trouver un homme. Prends garde de te laisser éblouir par les flatteries et les apparences: le cœur d'un jeune homme ne se juge pas par les éloges qu'il distribue, par ses manières galantes, par ses élégances, ses boutons de manchettes et sa cravate. S'il n'a pas de religion et s'il joue à l'impiété, expédie-le tout de suite! Celui qui a trahi son Dieu te trahira. S'il ne respecte pas ta modestie, fuis-le! il ne t'aime pas, — du moins il n'aime pas ton âme, et c'est l'amour de l'âme qui dure. Plus tard, il te reprocherait ses libertés immodestes, il ne respecterait ni ton corps ni ton âme, pas plus qu'il ne respecterait ceux des autres. Tu en pleurerais pour toujours. Ne t'occupe pas tant de savoir s'il a de l'argent que s'il aime ses parents, le travail, la tempérance, l'honneur et l'Église.

«*Écoute encore ton oncle, ma nièce. Ne prépare pas ton mariage dans la rue. Il y a des têtes légères qui espèrent faire des conquêtes, parce qu'elles se font voir, courent et cherchent partout. Il n'y a que les imbéciles et les libertins qui choisissent là leur femme. Ne sois pas gaspilleuse; il y a une manière d'être trop bien habillée. Un garçon intelligent se dit que c'est beau, mais que ça coûte trop cher pour lui. Et il attend. Il aime mieux rester vieux garçon, que de se charger d'un pareil impôt. Et il laisse au crochet de son père la petite vaniteuse trop bien et peut-être trop peu vêtue. Il y a aussi des toilettes, des démarches et des attitudes qui font que les honnêtes gens se demandent à quel monde une jeune fille appartient. N'inspire jamais de pareils doutes sur ton compte.*

«*Écoute encore, ma nièce Angèle. Ne suis pas la maxime de beaucoup de têtes folles, qui vont gloussant comme des volatiles:* Je sais me conduire! Les autres font bien comme ça! *Oui, mais c'est comme elles qu'il ne faut pas faire. Elles sont ingrates envers leurs parents, myopes comme des taupes, sortent seules le soir, courent les aventures des parcs, avec des gars qui s'en moquent après les avoir compromises. Et on les montre du doigt comme des filles... Ne fréquente pas les théâtres, du moins sans ton père et ta mère. C'est ordinairment une école de malpropreté, un mauvais noviciat pour le mariage. Laisse les* Vues animées *aux gamines de la rue, qui n'ont pas de parents ou n'ont que des parents sans cœur. Tu as été élevée au milieu d'une société de bons parents et d'honnêtes amis, trouves-y tes meilleurs plaisirs. Ne te livre jamais à ces danses ridicules et indécentes qui dégoûtent les gens*

respectables, et plutôt inventées pour des singes. La danse du Coq d'Inde *humilie une fille intelligente et pure comme toi; le* Tango *la dégrade: ce* tangage-là *donne à l'âme un gros mal de mer.*

«*Un dernier conseil, ma nièce Angèle, cultive ton humeur; aime la piété et la Vierge immaculée; ancre ton amour dans le Sacré Cœur, ça l'empêchera d'être volage et ça gardera celui de ton mari et sa confiance entière. Dompte ta sensibilité et tes caprices; résigne-toi à la douleur: il te faudra beaucoup souffrir plus tard, peut-être jusqu'au martyre maternel. Applique-toi au travail domestique, aux soins du ménage, à la propreté, à l'ordre, et même à la cuisine. Les hommes sont égoïstes: ton mari t'aimera surtout pour tes vertus et ta beauté, mais un peu aussi pour tes bons petits dîners.*

«*Si tu prépares ainsi ton mariage, ma nièce Angèle, je suis sûr que mon héritage tombe entre bonnes mains et que tu le trouveras multiplié à l'infini, quand tu viendras rejoindre ton oncle au ciel. Adieu. Prie et fais prier pour moi...*»

Avis pratiques

POUR CEUX QUI VEULENT SE MARIER

Les formalités à remplir, lors du mariage, occasionnent bien des tracas: on s'embrouille, on y perd la tête.

Lecteurs et lectrices, il peut vous arriver de vous marier, peut-être même de vous remarier, ou du moins de marier les autres. Voici quelques avis qui vous seront d'une grande utilité. Lisez-les, gardez-les; ils vous éviteront bien des démarches.

Quand venir mettre les bans à l'église?
Aux jours et aux heures fixés par le curé.

La célébration du mariage est précédée de la publication des bans, faite à la messe paroissiale. Les intéressés doivent venir mettre les bans à l'église, aux jours désignés par le curé.

Que faut-il apporter?
TOUS *doivent apporter leur extrait de baptême.*

Le Souverain Pontife exige que les futurs donnent au curé, avant leur mariage, une copie certifiée de leur acte de baptême. Le curé ne peut donc se contenter des données fournies par les intéressés,

que lorsque ceux-ci ont été dans l'impossiblité d'avoir leur extrait de baptême.

Pour se procurer son extrait de baptême, l'on doit s'adresser, plusieurs jours avant le mariage, au curé de la paroise où l'on a été baptisé, ayant soin d'envoyer, en même temps que sa demande, les honoraires fixés par le tarif diocésain. Dans la province de Québec, ces honoraires sont de 25 sous, ils sont d'une piastre ailleurs.

En outre: *1° Les mineurs doivent prouver le consentement de leurs parents.*

Ceux qui n'ont pas atteint l'âge de vingt-et-un ans accomplis, doivent, pour contracter mariage, obtenir le consentement de leurs parents et ce consentement doit être manifesté au curé, par les parents eux-mêmes, soit de vive voix soit par écrit.

2° Les mineurs, orphelins de père et de mère, doivent prouver le consentement du tuteur.

Les mineurs qui n'ont ni père ni mère doivent, pour contracter mariage, obtenir le consentement de leur tuteur, lequel est tenu lui-même, pour donner ce consentement, de prendre l'avis du conseil de famille, dûment convoqué pour en délibérer. Il faut apporter l'acte notarié.

3° Les veufs doivent prouver qu'ils sont libres.

Trois remarques:

La première est relative aux dispenses de bans; la seconde, aux dispenses d'empêchements; la troisième se rapporte aux annonces de mariage.

Dispenses de bans:

Si l'on veut ne pas être publié trois fois, il faut obtenir une dispense pour les publications omises. Ces dispenses sont demandées par l'entremise du curé, à qui l'on doit remettre d'avance la somme exigée pour les obtenir, c'est-à-dire dans le diocèse de Montréal: $2.00 pour la dispense d'un ban et $4.00 pour la dispense de deux bans.

Dispenses d'empêchements:

Si entre les parties désirant contracter mariage, il existe des empêchements résultant soit de la parenté, soit de l'affinité, soit d'autres causes, il faut s'adresser au curé, au moins quinze jours avant la première publication des bans, et lui donner tous les renseignements dont il a besoin, pour motiver la demande de dispense exigée pour ce mariage.

La somme à verser pour ces dispenses varie selon la diversité des empêchements.

Lorsque ceux qui demandent dispense sont liés par plusieurs empêchements, ils doivent déclarer tous ces empêchements, afin que le curé les mentionne dans la même supplique; car, si quelque empêchement n'était pas mentionné, même de bonne foi, la dispense obtenue serait nulle.

Comme le curé, qui demande une dispense de parenté ou d'affinité, est tenu de tracer l'arbre généalogique de la famille des intéressés, en insérant les noms de baptême et de famille jusqu'à la souche, il faut nécessairement lui fournir tous les renseignements dont il a besoin pour ce travail. Si l'on ne connaît pas soi-même tous les détails exigés, que l'on

s'informe, à l'avance, auprès de ceux qui connaissent bien la famille et peuvent donner des renseignements certains.

Annonces du mariage:

Les futurs époux ne doivent pas déterminer définitivement le jour, l'heure et le lieu de leur mariage, avant d'en avoir conféré avec le curé, car il pourrait arriver que le jour, l'heure et le lieu fixés par eux, aient été réservés à d'autres.

Le jour même du mariage, qu'apporter?

Les époux doivent présenter un billet de confession au prêtre qui va célébrer leur mariage.

Celui qui se marie dans une paroisse étrangère, doit présenter au curé de cette paroisse un certificat de son propre curé, attestant que les publications de son mariage ont été faites et qu'aucun empêchement n'a été déclaré. Il laissera à son curé les honoraires convenus.

Si j'étais belle-mère

— Ainsi, madame, votre garçon et votre fille vont se marier après Pâques et vous allez monter au grade de belle-mère ?

— Monter, hum!...Dites descendre, Monsieur le curé, ce sera plus exact. Car, la classe de la société où j'entre par ces deux mariages, n'a pas une réputation fort enviable. Aimable comme une belle-mère: ça ne passe pas pour un compliment et instinctivement on a l'impression de griffes vous caressant la peau. N'est-ce pas votre avis ?

— Il y a belle-mère et belle-mère. Si plusieurs sont détestables, et c'est le cas, d'autres valent leurs fils et leurs brus par-dessus le marché. D'ailleurs, j'en suis convaincu, une belle-mère peut conquérir une place de choix dans le cœur de son gendre ou de sa bru, et, à sa mort, arracher de vraies larmes... des larmes de regret.

— Vrai! Alors faites patenter de suite votre secret, Monsieur le curé, et je vous promets que vous allez faire assez d'argent pour décorer toute votre église. Moi, la première, je retiens quelques boîtes, ou quelques flacons de votre élixir; car je veux m'assurer l'affection de mon futur gendre et de ma bru.

— Madame, mon secret n'en est pas un. Je n'en fais pas mystère et la preuve c'est que je vais

vous le confier... à la condition d'en faire part à toutes les belles-mères de votre connaissance.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur le curé. Parlez, parlez.

— Quand, avant leur voyage de noces, les mariés viendront prendre le déjeuner chez vous, vers la fin du repas, entre la poire et le fromage, vous leur ferez un petit discours.

— Moi ? Mais vous n'y pensez pas!...

— Vous leur direz, avec la délicatesse qu'une femme peut y mettre: «Mes enfants, je vous aime de tout mon cœur et je vais vous en donner une preuve convaincante. Jamais je ne me mêlerai de vos affaires, à moins d'y être invitée par vous deux à genoux... et encore! En dehors de ces circonstances exceptionnelles, je me contenterai de prier pour vous. Pour m'éviter l'occasion de succomber à la tentation, j'exige que vous preniez logis à plusieurs arpents d'ici et que vous ne veniez me voir qu'ensemble. Mes enfants, je vous bénis.»

En vous entendant, votre gendre va s'épanouir comme une rose, votre bru aura des envies folles de vous sauter au cou... pour vous embrasser; pendant le voyage de noces, aux rayons de la lune de miel, on parlera de votre délicatesse, de votre bonté.

— Vous voulez rire, Monsieur le curé.

— Je suis sérieux, très sérieux au contraire. Car, pourquoi tant de jeunes ménages passent-ils si vite à la lune rousse ? Pourquoi tant de gendres et tant de brus sentent-ils les liens de l'amitié conjugale se détendre si vite ? Cherchez, et presque toujours, vous trouverez l'action malfaisante de la belle-mère.

C'est que, sans toujours s'en rendre compte, la mère jalouse son gendre ou sa bru. Elle leur en veut de l'avoir supplantée dans le cœur de son fils ou de sa fille. Pour reconquérir la place perdue, elle cajole son enfant, provoque des confidences, sème des soupçons, prend parti contre l'envahisseur et vous l'entendrez murmurer avec des trémolos dans la gorge: «Pauvre petit! chère petite! c'est-il de valeur! Ah! le sans cœur! Mets-la donc à sa place! tiens ton bout!»...

— C'est bien ça, Monsieur le curé.

— Je ne le sais que trop. Et la mère, oubliant que son fils ou sa fille n'est plus sous sa tutelle, s'occupe des affaires les plus intimes du ménage, voit à l'aménagement, donne son avis, critique, s'impose, jusqu'à ce que enfin le gendre ou la bru se fâche et l'envoie promener en termes plus ou moins polis.

Si la belle-mère restait chez elle, et se contentait de dire à sa fille ou à son fils, quand ceux-ci viendront lui parler de leurs bobos, ou la mettre au courant des dépressions de leur amour conjugal: «Mes enfants, aimez-vous, pardonnez-vous vos travers, priez comme je le fais moi-même pour vous, et réglez entre vous vos difficultés,» ça irait mieux.

On dit: *loin des yeux, loin du cœur*. C'est vrai en général, mais il y a exception pour les belles-mères. Plus elles sont loin des yeux, plus elles sont près du cœur. Leur discrétion, si méritoire, leur gagne la sympathie.

— Monsieur le curé, je suivrai votre avis.

— Tant mieux pour vous et vos enfants. Tout

le monde voudra vous avoir pour belle-mère. Vos garçons et vos filles vont faire prime sur le marché.

Mais n'oubliez pas de faire aussi un peu de réclame en faveur de mon système. Bien des jeunes ménages s'en trouveront mieux.

Autour du mariage

— Tu viens de la ville, Jos ?

— Oui, Monsieur le curé. Même que j'en ai appris de belles!

— Que se passe-t-il donc ? Le gouvernement serait-il en péril ? Les élections provinciales...

— C'est plus grave que ça: il s'agit du mariage.

—Alors les filles de Montréal se mettent en grève ? Je connais bien des garçons qui vont en faire une grimace.

— Oh! c'est sérieux, allez, Monsieur le curé. On ne parle que des prétentions du Pape sur le mariage. Tenez, pas plus tard que ce matin, une grosse dame disait devant moi, en plein tramway: «Si le Pape continue de *boulevarser* ainsi la religion, on ne s'y reconnaîtra bientôt plus. Les protestants en sont scandalisés, indignés: il y a de quoi! Heureusement que nos députés et nos juges songent à mettre le Pape à sa place et à lui apprendre à se mêler de ses affaires.» Si vous aviez vu comme elle était montée, cette créature!

— Mon cher Jos., cette mère de l'Église faisait sans doute allusion au décret récemment publié par Pie X et qui commence par ces mots: *Ne temere?*

— Peut-être bien, Monsieur le curé; mais je n'oserais l'affirmer; car je ne connais pas beaucoup ce

Ne temere, vu que sur notre terre, il y avait trop de souches à déraciner, pour que mon défunt vieux père me payât le luxe d'aller étudier le latin en ville.

Mais de fait, cela me revient à présent; je crois bien avoir entendu dire que c'est *Ne temere* qui brouille tout.

— Sais-tu bien ce que le Pape ordonne dans ce décret ?

— Non, mais j'imagine que ce doit être passablement corsé, puisque les hommes s'y intéressent quasiment autant qu'à la politique et que les femmes en oublient leur chapeau du printemps.

— Ainsi tu ignores ce que le Saint-Père ordonne par le *Ne temere?*

— Oui, tout à fait.

— Alors tu en sais juste aussi long que les trois-quarts de ceux qui en parlent et le critiquent.

— Oh! Monsieur le curé!

— Ça t'étonne, hein ? Et cependant c'est comme ça. Penses-tu que ces dames et ces messieurs, pour critiquer et condamner le document du Pape, vont d'abord se donner la peine de le lire ? Allons donc! C'est bien assez d'avoir à souffrir les sermons du dimanche, qu'on n'arrive pas toujours à esquiver. La vie est trop courte pour lire ces choses-là, et puis c'est trop sérieux! D'ailleurs n'a-t-on pas les journaux pour se renseigner ? Ceux-ci provoquent des interviews sur le décret du Saint-Père; ils servent à leurs lecteurs, avec grand accompagnement de photographies, les appréciations d'électriciens, d'agents d'immeubles, de pharmaciens, ou de députés.

L'opinion de ces modernes pères de l'Église devient l'opinion des lecteurs, elle fait loi.

Ou bien, si l'on veut être encore plus *up to date*, on achète un journal protestant. Et ses appréciations sont accueillies par nos dames et nos messieurs catholiques avec la déférence qu'on refuse au Pape. Et voilà où nous en sommes! Pauvre pape! pauvres catholiques surtout!

Mais toi, Jos., tu n'es pas homme à juger sans te renseigner. Veux-tu donc savoir au juste ce que le Saint-Père prescrit par son décret ?

— Oh! avec plaisir, Monsieur le curé.

— Alors, le voici en deux mots:

Pour qu'il soit vraiment marié, tout catholique doit se marier devant son curé, ou son évêque, ou un prêtre délégué par l'un d'eux et devant deux témoins.

— C'est tout ça ?...Mais alors, il y a belle lurette que je le savais. Mon curé m'avait déjà dit la chose, quand je *marchais* au catéchisme.

— Toi, tu le savais; mais il y a des gens, qui se croient bien plus savants que toi, et qui ne le savent pas encore; il y a des députés, des juges et des journalistes qui l'ont oublié, si jamais ils l'ont su. Pie X a voulu le leur rappeler. Et comme tous les orgueilleux, ils supportent mal la leçon: ils crient.

Peut-être as-tu entendu parler de Mgr de Saint-Valier, évêque de Québec ? Deux cents ans avant que Pie X devint pape, voici ce qu'il écrivait dans le rituel publié par ses soins, en 1703.

Le saint Concile de Trente a déclaré expressément nuls et invalides les mariages qui se font hors de la présence du curé et de témoins légitimes. Nous croyons

et jugeons très important que les curés donnent connaissance au peuple d'un si salutaire décret que nous avons fait insérer ici.

Le Pape ne fait guère qu'étendre ce décret du Concile de Trente à tous les pays, tout en l'expliquant ou en le modifiant dans les détails. Sa Sainteté ne vise d'ailleurs que les catholiques, et permet aux protestants de se marier devant les ministres.

— Mais alors pourquoi les protestants crient-ils comme si on les écorchait ? Pourquoi présentent-ils des suppliques au parlement comme si leurs droits étaient en danger ?

— Pourquoi ? Je vais te le dire. C'est que des ministres protestants, au lieu de se contenter comme nous, de marier leurs coréligionnaires, ont voulu glaner dans le champ du voisin. Ils ont voulu marier des catholiques et voudraient le faire encore. Mais ils perdent leur temps et leur peine. Les catholiques qu'ils tenteront de marier, ne seront pas mariés.

Un ministre protestant est aussi incapable de marier un catholique que de le confirmer, d'absoudre ses péchés, de lui donner l'extrême-onction ou de dire la messe. Car, vois-tu, le mariage est un sacrement et c'est à l'Église qu'il appartient de déterminer les conditions requises pour la validité des sacrements. Pour le mariage d'un catholique, elle exige la présence du curé ou d'un prêtre délégué, sinon, il n'y a pas de contrat. Les députés peuvent faire des lois contraires à cet enseignement, les juges prononcer des arrêts, les ministres protestants réciter tout leur *prayer book*, le garçon jurer à mademoiselle qu'il

la prend pour sa légitime épouse; tout cela ne changera rien et le catholique, qui se contentera de ça, se relèvera avec un gros péché sur la conscience, mais pas plus marié après qu'avant. Que veux-tu, le prêtre n'est pas là, et sa présence est indispensable.

— Alors ceux qui se marient devant le ministre font comme la vieille Catherine ?

— Je ne la connais pas.

— C'était une bonne créature, mais folle. Elle passait son temps à coudre deux pièces de drap. Du matin au soir, son aiguille allait, courait d'un morceau à l'autre, mais, hélas, sans résultat; les morceaux ne tenaient pas: la vieille Catherine n'avait pas de fil à son aiguille!

— C'est bien ça, mon Jos. L'Église seule a le droit d'unir ses enfants, tout catholique qui veut se passer de son ministère perd son temps, fait une folie et n'est pas marié: il coud sans fil.

La vocation

Bien des lecteurs, bien des lectrices vont jeter sur ces pages un coup d'œil de curiosité: car la vocation c'est l'avenir...avec ses secrets, et ses espérances.

Êtes-vous destinés à devenir grands-papas ou grand'mamans, à coiffer sainte Catherine, ou à prendre l'habit religieux ? Je l'ignore; mais la chose mérite réflexion, car une imprudence peut vous dévoyer pour toujours.

Je me permets de vous offrir quelques considérations; je les écris dans la solitude. De mon ermitage on voit plus clair et on voit plus loin.

CE QU'EST LA VOCATION

Jésus a voulu que son Église recrutât ses ministres non plus, comme autrefois, chez un seul peuple, dans une seule tribu, exclusivement vouée au service des autels, mais parmi toutes les familles chrétiennes et chez tous les peuples de la terre. Cependant il s'est réservé de choisir lui-même directement ceux qu'il appellerait à ce ministère divin. C'est là ce que l'on nomme la vocation, l'appel de Dieu. En sorte que Jésus peut dire à tous ses prêtres les paroles qu'il

disait autrefois à ses apôtres: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui ai fait choix de vous».

A côté des apôtres, et pour donner plus d'étendue à sa charité, Jésus admit aussi un certain nombre de saintes femmes à qui il assigna surtout comme mission de reproduire sous toutes ses formes la charité de son divin Cœur.

***

L'Église a conservé pieusement cette organisation du Maître. Elle emploie au service des âmes non seulement ses prêtres et ses religieux, mais aussi les congrégations si nombreuses d'hommes et de femmes dévoués qui consacrent leur vie à l'éducation de l'enfance, au soin des malades, à la consolation des malheureux et des pauvres.

Mais là encore, Jésus se réserve le choix des sujets. Ni les désirs d'un cœur généreux, ni les prières d'une pieuse mère ne peuvent suffire pour donner à un homme, à une jeune fille, une vocation religieuse. Il faut l'appel mystérieux du Sauveur, et il le fait quand il lui plaît et à qui il lui plaît.

AVANTAGES POUR L'ÉLU

Mais quand cette voix divine se fait entendre au cœur du jeune homme ou de la jeune fille, il faut immédiatement la suivre avec reconnaissance et grande bonne volonté, car elle appelle au plus grand

honneur, elle offre la grâce la plus précieuse que l'on puisse ambitionner sur la terre.

Cette voix appelle à la magnifique situation que les apôtres et les saintes femmes occupèrent autrefois auprès de Notre-Seigneur. Elle assure à l'âme, durant la vie entière les grâces les plus nombreuses et les plus puissantes. Une vocation, c'est le lingot d'or, la perle précieuse qu'il faut acheter même en sacrifiant tout le reste. Enfin la vocation donne droit à une place distinguée au ciel, parmi les grands et les nobles de la cour céleste, et cela pour une éternité.

Saint Pierre dit un jour à Notre-Seigneur: «Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi, que sera-t-il de nous ?»

Et Jésus dit...: «Quiconque aura quitté sa mai-
«son, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa
«mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs,
«à cause de mon nom, recevra le centuple et possède-
«ra la vie éternelle. Or plusieurs qui étaient les der-
«niers seront les premiers; et plusieurs qui étaient
«les premiers seront les derniers.» (Matth. XIX, 29.)

Calculez les mérites qu'un bon prêtre, une religieuse fidèle à sa mission, acquièrent pendant vingt ou trente années de vie consacrée au service de Dieu et du prochain. Que de prières, que de communions, que de sacrifices et que de bonnes œuvres!...et comme un jour les places du ciel seront données selon les mérites acquis sur la terre, quelle magnifique situation n'occuperont pas dans la patrie ceux et celles qui travaillèrent avec le Sauveur et pour le Sauveur.

Et cependant, disons-le avec tristesse, des parents chrétiens veulent bien que leurs enfants soient bons et pieux dans le monde, mais s'ils parlent d'entrer au couvent, alors c'est une peine, une désolation profonde. On dirait vraiment qu'une grande calamité s'est abattue sur la famille, et par tous les moyens imaginables on cherche à ébranler cette vocation et à la ruiner. Ainsi agirent autrefois les parents de François de Sales, de Louis de Gonzague, et d'Alphonse de Liguori: et pourtant c'étaient des parents chrétiens! Que pensent-ils aujourd'hui de leur conduite et de leurs raisonnements humains!

Or, il faut le dire hardiment, dans cette opposition aux vocations religieuses il entre bien souvent des vues toutes humaines, et une recherche secrète de nos propres intérêts plutôt que des intérêts véritables des enfants.

***

Éprouver une vocation par un délai raisonnable, afin d'en mieux connaître la solidité, peut être sage quelquefois, mais l'éprouver en exposant le jeune homme ou la jeune fille aux dangers du monde, aux tentations du bal, du théâtre, de la vie libre, n'est-ce pas de propos délibéré, vouloir étouffer la voix divine et exposer l'âme de ses enfants à la mort et à la damnation éternelle.

Combien de vocations véritables ont péri dans

cette épreuve insensée! et combien de jeunes gens y laissèrent leur innocence et leur vie chrétienne, au grand regret des parents et à leur tardif désespoir!

Pour nous assurer que la santé de votre fille est robuste, l'enverriez-vous dans une maison où sévirait le petite vérole ou dans un hospice de pestiférés ?

* **

Assez facilement cependant on accepte la vocation ecclésiastique du jeune homme, mais s'il s'agit pour la fille d'entrer au couvent, c'est une autre affaire.

Pourquoi cela, parents chrétiens ? Permettez-moi de vous dire franchement les motifs secrets de cette différence de conduite.

Le garçon deviendra prêtre, mais on le reverra encore à la maison. Il pourra aider ses frères et ses sœurs, peut-être même un jour donner asile dans son presbytère à ses vieux parents. Mais la jeune fille une fois entrée au couvent ne reparaîtra plus au foyer domestique. Elle ne sera d'aucun secours à la famille, il va falloir au contraire la pourvoir d'un trousseau et d'une dot. Ce sont là de nouveaux sacrifices qui s'imposent, et voilà pourquoi sa vocation est si mal accueillie à la maison.

* **

Parents chrétiens, ces vues ne sont-elles pas trop humaines et trop égoïstes ? Songez donc moins à vous-mêmes et davantage aux intérêts spirituels de

votre enfant. D'ailleurs vous allez largement profiter vous-mêmes des avantages de cette vocation religieuse. Comptez-vous donc pour rien les prières, les sacrifices, les bonnes œuvres que votre fille fera au couvent et auxquels vous aurez part, la protection dont elle vous couvrira devant Dieu, les bénédictions que son dévouement attirera sur vous et sur le reste de la famille; et surtout, oubliez-vous l'honneur qui vous attend un jour au ciel ?

Sur la terre, on honore les parents des grands hommes et des héros, de quelle gloire ne jouissent donc pas au ciel les parents d'un Augustin, d'une Thérèse, d'un saint Ignace, d'un saint Vincent de Paul et de tant d'autres qui donnèrent leurs fils et leurs filles à Dieu et au prochain!

Le sacrifice d'un jour sera récompensé au centuple dans l'éternité!

C'est-y de valeur, une si charmante fille !

Madame Lafraise donnait un dernier coup de balai sur le seuil de sa porte, quand Mme Legris se pencha sur le bord de la fenêtre d'à côté pour humer une bouffée d'air pur et faire un brin de causette.

— Bonjour, Mme Lafraise.

— Bonjour, Mme Legris. Tout le monde va bien chez vous ?

— Très bien, merci. A propos, vous savez la nouvelle ?

— Non. Un accident ? un scandale ?

— Tenez, ne m'en parlez pas, j'en suis encore toute émue! La petite Marie-Ange Renaud...

— Eh bien!

— Figurez-vous qu'elle entre au couvent.

— Non, vous ne me dites pas ça! La pauvre petite!

— Vrai, madame, comme je suis ici. C'est elle-même qui me l'a annoncé.

— Et elle était contente ?

— Radieuse, ma chère.

— Une affaire d'emballement, une déception d'amour alors ?

— Il paraît que non. Même que le jeune Arthur, un excellent parti pourtant, lui faisait les yeux doux,

mais elle n'a pas semblé comprendre et elle part ce soir pour le noviciat.

— Une jeune fille si comme il faut, charmante, pas fière pour un sou, gaie, aimable pour tout le



Mme Legris se pencha sur le bord de la fenêtre...

monde, et riche avec cela, vraiment, c'est-y de valeur! Et où entre-t-elle ?

— Chez les Sœurs du Bon-Pasteur; tu sais, celles qui dirigent la prison et l'école de réforme.

— Ah, mon Dieu! peut-on si mal choisir! Vivre dans un tel milieu! Mais c'est au martyre qu'elle court.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Et que vous a-t-elle répondu ?

— Le Saint-Esprit, madame, pousse où il veut. D'ailleurs, a-t-elle ajouté, avec son charmant sourire, je n'entre pas au couvent pour jouir, mais pour me dévouer.

— Ses pauvres parents doivent-ils en avoir du chagrin! Mais aussi pourquoi sa mère la laisse-t-elle partir ?

— Ah! elle s'y est longtemps opposée, elle a fait des difficultés, elle a pleuré, paraît-il; mais la petite vous a une langue, une tête! elle a répondu à tout et est demeurée inébranlable.

— Mais elle n'a pas de cœur alors cette enfant-là: quitter sa mère!

— C'est ce qu'on lui a dit; mais elle a répondu: «Maman, si je me mariais, je serais obligée de t'abandonner, de suivre mon mari, peut-être bien loin, et tu me laisserais partir. Et qui sait si je serais heureuse ? Tu vois Mme X. avec son ivrogne d'époux qui la fait mourir de chagrin ? Je pourrais attraper un mauvais numéro dans la loterie du mariage, tandis qu'en entrant au couvent je prends le meilleur parti, je prends Dieu. Je travaillerai pour lui et il saura, lui, apprécier mes sacrifices.

«Et puis, maman, je ne t'oublierai pas, je t'aimerai même davantage, parce que je serai plus près de Dieu. Je serai le paratonnerre de notre maison et le Seigneur, par égard pour moi, bénira notre famille. Maman, laisse-moi partir.» Et la maman a pleuré, elle a embrassé son enfant et lui a dit avec un sanglot dans la gorge: «Va, ma chérie, tu appar-

tiens au bon Dieu avant d'appartenir à ta mère; va, prie pour nous; je te bénis.»

— Tout de même il faut avoir un fier courage pour donner ainsi son enfant! Je ne sais pas si jamais je pourrais m'y résoudre!

— Eh bien, moi, j'aimerais mieux entendre ma petite Bernadette me dire plus tard: «Maman, je désire entrer au couvent, veux-tu ?» que de la voir le soir courir les trottoirs, les parcs ou les théâtres, et dire effrontément comme tant d'autres: «Ah! vous trouvez à redire parce que je rentre tard ? eh bien, je vais pensionner ailleurs.» J'aimerais mieux savoir ma fille au couvent, priant Dieu, soignant les malades enseignant la prière aux petits enfants, ou aux vieillards qui l'ont oubliée, que de la savoir dans la demeure d'un buveur, d'un débauché, d'un jaloux, ou dans des maisons maudites, d'où elle ne sortira que pour la prison, ou l'hôpital. Si ma fille veut plus tard se faire sœur, j'aurai le cœur serré, c'est bien naturel, mais je me dirai: en voilà une qui ne sera pas malheureuse et qui se sauvera, car les religieuses, ça va au ciel en tramway.

— Après tout, vous avez peut-être bien raison, Mme Lafraise; car ce n'est pas toujours si drôle dans le monde, et puis les gens d'aujourd'hui sont si mauvais!

— Oui, vous l'avez dit! fit Mme Lafraise qui rentrait dans sa demeure en esquissant un salut de tête à sa voisine.

Cette dernière referma alors sa fenêtre et je l'entendis murmurer: «Tout de même ça vous fait quel-

que chose de voir un si beau brin de fille se jeter dans un couvent.»

Et je pensai à cette canaille de Voltaire qui écrivit un jour: «Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de sa beauté, de sa jeunesse, souvent de sa naissance, pour soulager dans les hôpitaux — et ailleurs — le ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse.»

Le prix d'une âme

Oh! c'était un *brave homme* que Nazaire X., marchand de C. F. (il est vrai qu'il faut si peu de choses pour être décoré du titre de brave homme), mais de religion, plus la moindre trace dans sa vie. Il se vantait même que jamais, lui vivant, un prêtre ne franchirait le seuil de sa demeure.

La vieillesse était venue, avec son cortège de rhumatismes et d'infirmités, la mort approchait, et Nazaire X. s'obstinait à mourir comme un chien.

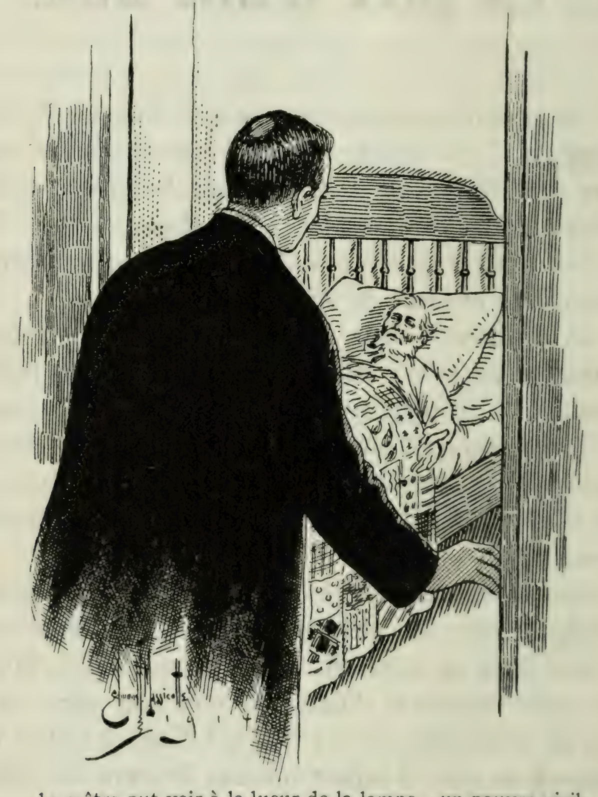
Cet homme avait une fille, religieuse de Sainte-Anne. C'est pour obtenir la conversion de son père, que la fille avait quitté le monde et s'était donnée à Dieu.

Ses supérieures l'avaient envoyée là-bas dans le Rhode-Island; elle enseignait dans la paroisse même où son père se mourait. La pauvre enfant, comme son cœur saignait! Allait-elle voir son père mourir sans se réconcilier avec l'Église ? Non! il fallait faire violence au ciel; il fallait toucher le cœur de Dieu.

— Mon père, dit-elle un jour à son confesseur, vous savez mon chagrin, vous savez l'insuccès de mes démarches auprès de mon pauvre père. «Les âmes s'achètent par des sacrifices; je veux l'âme de cet être chéri, il me la faut; coûte que coûte, je l'aurai.»

Et la petite sœur avait des sanglots dans la gorge et des larmes dans les yeux.

«Mon père, mes supérieures ont été bonnes de m'envoyer ici, près des miens, c'est une consolation



...le prêtre put voir à la lueur de la lampe... un pauvre vieillard, décharné par la souffrance, qui lui tendait poliment la main

dont je veux faire le sacrifice, si vous me le permettez. Avec votre autorisation, je vais écrire à Lachine pour obtenir de la Supérieure Générale des missions lointaines, les missions de l'Ouest ou de l'Alaska.»

— Mon enfant, lui répond le prêtre, Dieu lit dans votre cœur, il connaît votre sacrifice; s'il l'accepte, il parlera. Offrez-vous à Dieu pour les missions lointaines, mais laissez faire la Providence, n'écrivez pas.

Dieu cependant avait entendu. Le lendemain, une lettre arrivait de Lachine, offrant à la Sœur les rudes missions d'Alaska. C'était la réponse à sa prière.

Aussitôt, le cœur serré sans doute, mais débordant d'espérance, elle partit. Dieu agréait son sacrifice, il allait bientôt le récompenser.

Le soir même de ce départ, vers les dix heures, l'abbé G., confesseur de la communauté et vicaire de la paroisse, reçoit un téléphone: «Vite, vite, on vous attend sur la *Main*, numéro 1686».

— «Tiens, se dit le prêtre, déjà le paiement du sacrifice! C'est à coup sûr le vieillard qui réclame mon ministère, car il n'y a pas, que je sache, d'autre malade que lui sur la *Main*.»

Et sans autre information, il prend son sac aux malades, et en route! Il était si convaincu que c'était le vieillard qui le demandait, que, sans vérifier le numéro, il vient frapper tout droit à la porte de Nazaire X. sur la rue *Main*, 1686.

Une dame vient ouvrir.

— Vous m'avez fait demander ? dit le prêtre.

— Pardon, monsieur.

— Comment! vous n'avez pas téléphoné tout à l'heure ?

— Non, monsieur.

— Et cependant c'est bien ici le numéro 1686 ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez ici un malade ?

— Oui, et qui n'ira pas loin; mais, hélas, il ne veut pas entendre parler du prêtre; inutile de vous présenter, il ne vous recevra pas.

— Madame, veuillez cependant, je vous en prie, lui faire part de ma visite. Qui sait ? Dieu est bon; il est puissant, il peut vite changer les cœurs. Peut-être y a-t-il dans les circonstances qui m'amènent, une disposition miséricordieuse de la Providence. Je veux tenter une démarche auprès de lui.

— Pour vous être agréable, Monsieur l'abbé, je vais essayer, mais je connais déjà sa réponse. Veuillez m'attendre.

Elle gravit lentement l'escalier, comme pour se préparer à affronter l'ennemi; pendant que le prêtre du fond de son cœur adresse à Dieu une fervente prière.

Quelques secondes après la femme revient souriante.

— Monsieur l'abbé, c'est étrange, c'est à n'y rien comprendre: figurez-vous qu'il consent à vous recevoir et n'a pas paru froissé, ni même surpris de votre démarche. Il faut que Dieu le travaille bien fort. S'il pouvait se convertir, que je serais donc heureuse!

Sans s'arrêter aux exclamations de la femme, le prêtre montait l'escalier. La porte de la chambre était ouverte, et le prêtre put voir à la lueur de la lampe qui projetait ses rayons sur le lit du malade, un pauvre vieillard, décharné par la souffrance qui lui tendait poliment la main. La conversation,

froide d'abord, sans but précis, sort bientôt des banalités et s'oriente vers les questions de l'éternité.

— Monsieur l'abbé, je le sens, je suis un homme fini. Jusqu'à ces derniers jours, je voulais mourir comme une bête, mais, tenez, depuis avant-hier je suis tout bouleversé, je me fais horreur: j'ai été si méchant! Le bon Dieu voudra-t-il avoir pitié d'un misérable comme moi ?

— Le bon Dieu, il vous attend, il vous cherche, il vous veut, mon ami, il est prêt à vous ouvrir ses bras et son coeur, c'est lui qui m'envoie. Oh! qu'il va être heureux de vous recevoir, il y a si longtemps que vous le fuyez!

— Oh! oui, il y a longtemps, murmura le malade, et une larme coulait silencieuse le long de ses joues. Puis il ajouta: Que le bon Dieu est bon!

— Oui, il est bon, reprit le prêtre, vous le sentirez encore plus quand je vous aurai donné l'absolution, car vous allez vous confesser, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père; mais voilà si longtemps que je vis loin de Dieu, que je veux prier, m'examiner. Revenez demain matin, je serai prêt.

En effet le lendemain, dans les sentiments d'une humilité profonde, le malade faisait l'aveu de ses fautes, recevait l'extrême-onction qui devait le purifier davantage et communiait en répétant avec effusion ces paroles si vraies: «Que le bon Dieu est bon!»

Le prêtre rentrait au presbytère, l'âme toute embaumée de ce qu'il avait vu et entendu, quand un coup de poignet énergique ébranle la sonnette. Un gros gaillard est à la porte, la mauvaise humeur se lit sur son front.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur l'abbé, voilà bientôt douze heures que j'ai téléphoné pour avoir un prêtre et personne n'est venu!

— Quand donc avez-vous téléphoné ?

— Hier soir, vers les dix heures.

— Où demeurez-vous ?

— Sur la *Main* 786.

— Pardon, monsieur, il y a eu erreur. C'est moi-même qui ai répondu au téléphone et au lieu de 786, j'avais compris 1686. Mais c'est une erreur providentielle qui m'a permis de réconcilier un gros poisson avec le bon Dieu. Maintenant, je suis à vos ordres. Y a-t-il danger immédiat ?

— Je ne crois pas, fit l'homme radouci, mais ma femme est indisposée, elle aimerait à se confesser.

— Je vous accompagne, dit le prêtre.

***

Nazaire X. maintenant était prêt; Dieu l'avait attendu, la réconciliation opérée, il pouvait venir le prendre. C'est ce qu'il fit. Quelques jours après, Nazaire s'endormait doucement, plein de confiance et murmurant toujours son refrain: Que Dieu est bon!

La petite religieuse était en route pour l'Ouest, une dépêche l'y avait précédée, lui annonçant la récompense de son sacrifice. Comme elle va se sentir payée, et qu'elle force elle y puisera pour se dépenser là-bas entièrement pour les âmes et pour Dieu!

L'ai-je aimée ?

Un curé de Fall-River posait naguère aux pères de famille une question que je crois pratique ici. Aux femmes d'en juger et de mettre délicatement sous les yeux du mari l'article que nous reproduisons.

Vous avez fait vos Pâques, mes chers hommes. Vous êtes rentrés en vous-mêmes, et vous avez examiné votre caractère, vos habitudes, vos défauts, vos vices. Dites-moi, vous êtes-vous posé cette question: L'AI-JE AIMÉE ?...

— Oui, l'avez-vous aimée, votre femme, comme une épouse doit être aimée, respectée et chérie ?

Avant de vous marier, vous lui juriez un amour éternel, une tendresse infinie! elle vous a cru; elle vous a accepté à cette condition. — C'est un contrat d'honneur. C'est une obligation de conscience pour vous de donner l'amour et de prodiguer la tendresse.

Avant le serment au pied des autels vous pouviez, sans péché, attrister et briser son cœur en la quittant — vous étiez libre encore! Mais, après le serment et la promesse volontairement échangée, vous êtes obligé en conscience d'aimer et de chérir! C'est un devoir de Religion! Manquer d'amour et de tendresse est une violation qui constitue un péché ou un état de péché grave. — Cet amour et cette tendresse, c'est la propriété, c'est le bien de l'épouse — c'est

son joyau préféré, elle y tient plus qu'à la prunelle de ses yeux, plus qu'à la vie elle-même. — La vie sans ce trésor, n'a plus de sens pour elle — l'existence pour elle, sans l'amour mutuel est un fardeau insupportable. Pauvre jeune épouse, elle a raison de réclamer le bien des biens! elle peut se passer de pain, elle ne peut se passer de l'amour qui lui est dû.

— Eh bien, posez-vous la question devant Dieu: L'AI-JE AIMÉE ?

— L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui lui jette une partie seulement de ma paie ? — Moi, qui la traite comme si cet argent n'était pas le sien aussi bien que le mien. — Comme si elle ne le gagnait pas dix fois plus que moi, à travailler dix fois plus que moi, avec des inquiétudes dix fois plus grandes que les miennes.

L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui ne lui tiens jamais compagnie le soir, le dimanche, même aux heures où la maladie devrait me clouer près de son lit de souffrance.

L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui ne cherche que ma satisfaction personnelle, brutale, autoritaire, sans délicatesse et sans reconnaissance.

L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui lui refuse de garder même pour lui donner la chance de faire sa Retraite, d'aller se confesser une fois par mois, d'assister à la Messe le dimanche et de se refaire le cœur auprès du bon Dieu. — Moi, qui ne suis pas assez fin pour comprendre que c'est là seulement qu'elle trouvera la force de me supporter, moi, l'égoïste sans cœur, et sans amour.

L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui n'ai que des reproches d'avare, que des refus d'avare pour ses dé-

penses les plus nécessaires — reproches et refus qui la glacent et l'empêchent de donner à ses enfants les vêtements ou même la nourriture que son cœur maternel regarde comme indispensables.

L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui n'ai aucune patience, même pour supporter les pleurs des enfants malades et ceux de ma femme délicate. Moi, qui pour un rien m'exaspère et sacre comme un polisson.

L'AI-JE AIMÉE ? — Moi, qui n'ai d'air et de paroles polies que pour les étrangères surtout quand elle est là et semble n'avoir de plaisir que quand je la fais étriver et quand elle a de la peine.

L'AI-JE AIMÉE ? — Elle qui vit dans la terreur et qui n'ose parler de peur d'une bordée de colère—de menaces et parfois de coups ?

L'AI-JE AIMÉE ? — hélas, — je l'ai aimée peut-être, et je l'aime encore. — Mais à ma manière et pas à la sienne... je l'aime comme je veux, à la grosse.

***

Je vais l'aimer, non plus comme je veux et selon mon caprice, — je vais l'aimer comme je dois et comme elle aimerait à être aimée, pour notre bien et celui de nos enfants. Je l'aimerai—en supportant ses défauts, je l'aimerai avec tant de patience et des mots si doux, qu'en pleine tempête d'une crise de nerfs, luira le soleil de la paix.

Je l'aimerai...ma bonne petite femme, la mère de mes enfants, de nos enfants—je l'aimerai assez pour lui donner un bon coup de main pour les élever, les corriger, les encourager.

Chacun son tour

Dans le dernier article les hommes, les maris, ont épluché leur conscience sur le grand devoir d'amour envers leurs femmes.

L'ai-je aimée, se demandaient-ils, de l'amour que je lui dois par serment, de l'amour qu'elle mérite.

Et les hommes ont songé. Aujourd'hui c'est le tour des femmes. A elles aussi de sonder un peu leurs multiples devoirs.

Pour n'en pas trop oublier, servons-nous de certain sujet d'examen que dernièrement suggérait une petite revue très pratique.

Ai-je rempli fidèlement mes devoirs de bonne chrétienne:

1° Comme épouse parfaite?

Ai-je aimé mon mari ? Ai-je fait ses volontés légitimes ? Ai-je été prévenante à complaire à ses désirs ? Ai-je veillé à ce que ma langue prompte et orageuse ne fit pleuvoir rien de froid sur notre union sainte ?

Ai-je cherché à rendre la religion aimable dans mon intérieur ? Ai-je fait aimer l'Église à mon mari ? Ai-je donné l'exemple de l'esprit de foi ? de la piété ? de la bonté ? de la douceur ?

2° Comme mère parfaite?

Ai-je été pour mes enfants ce que Dieu, ce que l'Église commandent à la mère ?

Ai-je fait aimer l'Église, le prêtre, la religion à mes enfants ? Ai-je été catéchiste à mon foyer ?

Ai-je fait aimer la famille: rendant ma maison agréable par le bon ordre, y faisant régner la paix, y introduisant quelques douces récréations, de bons livres, de bonnes lectures ? Par mes conversations, mes questions, mes réponses en cherchant à me rendre intéressante, à faire du bien ? Ai-je aimé mes enfants d'un amour raisonné et non trop sensible, trop charnel, n'osant me servir de la verge quand il le fallait ? Oui, ai-je puni à temps mes enfants, ou à contre temps ?

Ai-je veillé suffisamment à la conservation de leur vertu, m'informant de leurs compagnons, de leurs jeux ? Les ai-je obligés à ne jamais s'absenter sans permission ?

Ai-je toujours par mes exemples développé en eux la piété et les autres vertus ? Ai-je tenu à la prière en famille ? Ai-je évité les défauts contraires ? surtout la critique, la médisance ? Ai-je veillé à ce que les visiteurs ne scandalisent en rien mes enfants ? Ai-je pratiqué à mon foyer l'esprit d'économie ? de travail ? N'ai-je pas trop souvent abandonné mon chez moi pour promener ma vanité, ma frivolité, laissant mes enfants sans surveillance ?

3° Comme paroissienne parfaite?

Ai-je secondé de mon mieux mon curé ? Me suis-je dévouée aux œuvres de la paroisse ? Ai-je été fidèle à remplir tous mes offices, toutes mes obligations ?

Me suis-je efforcée d'être apôtre par mon bon exemple ? par mes paroles, etc ?

Ai-je été charitable ?

Ai-je veillé à ce que dans ma maison régnât la tempérance ? Oui, ai-je travaillé, *comme il convient*, à faire des *sobres*, de nos hommes ? Enfin pourrait se demander l'épouse, — la mère — la paroissienne parfaite, suis-je aussi une Canadienne parfaite ?

Dans la lutte qui se fait pour la langue, gage de notre avenir religieux, fais-je mon possible pour garder au français la place qui lui convient ?

Dans les questions de politique qui regardent la religion, est-ce que je cherche dans mon foyer à faire passer avant tout la religion ? Est-ce que je sais le dire à mon mari, à mes enfants ?

Mais assez de cet examen des devoirs des femmes qui, il faut bien le dire, serait aussi très utile aux maris.

Vont-ils à la messe?

C'est la question que me posa, à trois ou quatre reprises, un écrivain français distingué et très connu. — Nous causions du Canada. Et comme il aime notre pays, il tâchait d'obtenir toutes les réponses rassurantes sur notre avenir.

Il connaît nos luttes passées, il sait que la conservation de la foi chez nous est une condition essentielle à la conservation et à la survivance de la nationalité; il a constaté avec joie nos progrès, a vu de ses yeux émerveillés ce que Maurice Barrès appelle «le miracle canadien».

Nos catholiques n'ont rien perdu, lui disais-je, de leur influence; en dépit de l'émigration, leur nombre s'accroît chaque jour, leur foi est solide, elle est bien enracinée dans le sol fécondé par trois siècles de religion...

— Vont-ils à la messe questionna-t-il ?

Sans répondre directement, je lui rappelai d'autres espoirs en l'influence future des nôtres... Il reprit:

— Vont-ils à la messe ?

— Le jour va venir, continuai-je, où les Canadiens-français et les Irlandais catholiques, se comprenant mieux, uniront leurs forces pour permettre à l'Église de jouer tout son rôle bienfaisant en ce nord d'Amérique...

— Vont-ils à la messe ? répéta-t-il avec une insistance qui me fit tout de suite comprendre que s'ils négligent ce devoir, ils abandonneront bientôt tous les autres. Vous n'attacherez pas longtemps à ses traditions et vous ne ferez pas un bon patriote avec un catholique qui manque la messe, qui viole la triple loi, de la nature, de Dieu et de l'Église en profanant le dimanche. Cette trahison dispose à bien d'autres! La messe et l'Église sont encore les meilleures éducatrices du citoyen. Il n'y a pas d'école de civisme comme la chaire. L'instruction qu'on y reçoit est autrement, et bien mieux, que les assemblées politiques, les gazettes et les démonstrations nationales, un enseignement de piété, de fierté patriotique, de courage, d'amour du prochain, de dignité et de respect du droit des autres.

***

Cet homme ne se plaçait qu'au point de vue social. Et pourtant, même en restreignant dans ce cadre étroit, l'obligation de la messe, combien avait-il raison! Et combien ses paroles deviennent plus vraies encore placées devant la conscience catholique.

Il ne reste pas longtemps attaché à sa foi, le catholique qui manque la messe. Il a un peu commencé son apostasie le dimanche où, par sa faute, il a méprisé le précepte qui l'appelait à l'église.

Je ne sache rien de plus compromettant pour l'éternité d'un baptisé que cette apostasie commencée. Rien qui fasse mieux voir une foi languissante,

apathique, mourante, et par conséquent, une religion tarie à sa source, un arbre coupé dans ses racines.

Tous les autres péchés, sans doute, séparent de Dieu et le chassent du cœur; celui-là sépare en outre du plus puissant moyen qu'on ait de le retrouver. Tous les autres méritent les condamnations du Juge; celui-là méprise et repousse le Juge, même quand il appelle pour bénir et pardonner.

On peut tout espérer d'un catholique, si coupable qu'il ait été par ailleurs, tant qu'il ne manque pas la messe par sa faute, tant que chaque dimanche, il monte au Calvaire pour s'unir à la grande prière du Christ qui meurt pour lui. — Le moment vient, tôt ou tard, où le Cœur de Jésus s'approche du sien, lui fait comprendre ses misères, les lui fait regretter, le réchauffe, l'éclaire et le ramène.

Je me demande si jamais j'ai rencontré un pécheur, fidèle à la messe, qui n'ait eu, avant de mourir, sa chance de conversion.

Par contre, il me semble qu'il n'y a pas de mourants plus tourmentés de doutes angoissants sur leur salut, que les profanateurs du dimanche.

Non pas que la Miséricorde soit écourtée pour eux; — elle est toujours infinie; — mais parce que, en eux, tout ce qui permet à la Miséricorde de s'exercer est disparu. Ils font encore acte extérieur de catholique, comme un cadavre galvanisé fait des mouvements de vivant. Ils n'ont plus de vie surnaturelle, plus de foi vivifiante.

Leur confession est un récit; l'absolution qu'on leur donne, une formule.

Personne, ici-bas, ne peut juger du sort éternel

d'un autre. Mais quand on se pose pour ceux qu'on aime, comme on le fait parfois pour soi-même, la formidable question: seront-ils sauvés ou damnés ? on éprouve, devant les fautes qui ont marqué leur vie et dans l'impossibilité où l'on est de répondre, une crainte qui fait trembler.

La crainte grandit immensément et fait trembler bien davantage quand, à leurs fautes, il faut ajouter: et ils manquent la messe! ils méprisent et repoussent la cause même de leur espérance! — Je ne sache pas de signe plus troublant de réprobation.

Quand donc on demande à un catholique si la religion vit dans un peuple, dans une société, dans une paroisse, dans une famille, il donne une réponse suffisante en questionnant à son tour: Vont-ils à la messe ?

Quand ceux qui s'occupent de l'avenir des nôtres aux États-Unis, veulent savoir si les Canadiens français, là-bas, gardent leur foi et résistent au remous assimilateur du matérialisme américain, ils ne posent point d'autre question que la nôtre et celle du sociologue français; ils s'enquièrent:

— Vont-ils à la messe ?

Est-ce donc un si grand péché que de manquer à la messe le dimanche ?

Nous allons voir cela.

Vous en conviendrez: un péché est d'autant plus grand qu'il renferme plus de malice contre Dieu, et plus de scandale pour le prochain.

Or, à part le blasphème, le péché de manquer la messe le dimanche est un de ceux où se trouvent, d'une manière plus effrayante et cette malice et ce scandale.

***

Quand un homme commet d'autres fautes, qu'il s'emporte, par exemple, qu'il s'enivre, qu'il se laisse aller à l'impureté, il donne jusqu'à un certain point pour excuse, la violence de la passion.

«J'avais la tête à moitié perdue, j'étais tout chaviré par mes mauvais instincts, etc...»

Mais quand, de propos délibéré, à tête reposée, cet homme dit:

«Je devrais aller à la messe aujourd'hui, mon «Dieu me le commande; en refusant d'obéir, je com«mettrai un péché mortel, je le sais. Eh bien! je «n'irai pas à la messe.»

Est-ce là un péché comme un autre ? N'y a-t-il

pas là une malice bien plus grande que dans les fautes ordinaires de la semaine ?

***

C'est encore un des scandales les plus désastreux dont un catholique puisse se rendre coupable.

Vos autres péchés, surtout les péchés d'impureté, sont un secret entre Dieu et vous, mais en manquant à la messe, vous commettrez une faute qui sera connue et de votre famille et d'un grand nombre de personnes de la paroisse.

C'est une sorte de renonciation à votre foi, une apostasie de votre religion. Un homme qui ne va plus à la messe, se sépare publiquement de ses frères les catholiques. On sait que cet homme est en péché mortel, qu'il ne compte plus parmi les enfants de Dieu, que, s'il mourait subitement en cet état, il n'y aurait pour lui aucune chance de se sauver.

Cet homme s'appelle encore chrétien, mais en réalité, il ne l'est plus puisqu'il néglige la principale obligation du chrétien, la messe du dimanche.

***

Et si vous avez des enfants, quel scandale pour eux ?

Vous leur père, par votre conduite, vous leur dites ceci :

«Mes enfants, le grand devoir du chrétien est «d'aller à la messe le dimanche, vous le savez. La «manquer, c'est commettre un péché mortel. Eh

«bien! moi, votre père, je vais vous apprendre à mé-
«priser la loi de Dieu, je vais vous montrer le cas que
«je fais d'un péché mortel:

«Je n'irai pas à la messe.»

Malédiction sur l'homme qui donne à ses enfants de pareilles leçons!

Il se met sur le chemin de l'enfer, et malheureusement, il est bien à craindre qu'il n'y entraîne ses enfants avec lui.

Pourquoi faut-il aller à la messe du dimanche ?

Il faut aller à la messe le dimanche pour plusieurs raisons.

***

1° *Pour obéir à Dieu qui nous a commandé de sanctifier son jour.* Or, c'est en assistant au saint sacrifice de la messe que nous accomplirons ce devoir, selon la déclaration de l'Église.

Refuser, sans raison, d'entendre la messe le dimanche est toujours un péché mortel.

***

2° *Il faut aller à la messe le dimanche, afin de pouvoir prier.*

— Dites-moi franchement, faites-vous beaucoup de prières durant la semaine ?

J'entends votre réponse.

— «Durant la semaine ?...non. Je ne prie pas beaucoup: le matin, un petit bout de prière, avant d'aller à la besogne; le soir, une prière un peu plus longue, mais faite avec bien des distractions et... sou-

vent à moitié endormi, et voilà tout. Non, je l'avoue, je ne suis pas fort pour prier, durant la semaine.»

Et pourtant, vous le savez, la prière est aussi nécessaire à l'âme que la nourriture l'est au corps, que le sang l'est à la vie. Sans la prière comment dompterez-vous vos passions ? Comment aurez-vous les forces de remplir vos devoirs et de vous sauver ?

La prière est le langage du cœur.

Or ce cœur doit adorer Dieu son Maître, le remercier des bienfaits reçus, demander pardon des fautes commises, et secours pour l'avenir.

Quand donc pourrons-nous remplir ces devoirs d'un chrétien!

Sur semaine, c'est impossible, vous en convenez; il nous faudra donc compter sur le dimanche.

Le Père du ciel l'avait bien prévu. Voilà pourquoi il a mis à part un jour qui devra être avant tout le jour de la prière.

La sainte messe est, en effet, la grande prière de la Religion.

En l'entendant avec dévotion, nous réparerons d'abord les négligences de la semaine, puis nous ferons dire à notre cœur tous les sentiments qu'un enfant peut exprimer à son père.

***

3° Il faut aller à la messe pour donner au bon Dieu une chance de nous rejoindre et de pouvoir nous parler au cœur.

Nous sommes des chrétiens, il est vrai, et nous gardons tous au cœur l'espoir d'avoir un jour une

place au ciel, en compagnie de nos parents et amis. Mais il est si facile au démon de nous faire quitter la bonne route pour nous jeter dans de mauvais chemins de traverse. Il met si habilement en nos cœurs des inclinations qui, si elles ne sont pas surveillées, deviendront bientôt des habitudes de blasphème, d'ivrognerie, d'impureté, et nous feront tourner le dos au ciel notre patrie!

Comment voir ces dangers et surtout comment les éviter ?

Si je vous demandais encore:

— Durant la semaine, pensez-vous beaucoup à votre âme, à la mort, au jugement, au paradis, à l'enfer ?

— Pas beaucoup, n'est-ce pas ?

Et si Notre-Seigneur lui-même venait vous demander d'examiner ces vérités si importantes, ne lui répondriez-vous pas: «Seigneur, je n'ai pas le temps maintenant, il me faut travailler pour nourrir ma femme et mes enfants une autre fois... revenez plus tard.»

Mais le dimanche à la messe, sa voix pourra enfin se faire entendre, et vous montrer le triste état où les passions ont réduit votre âme.

Quand vous serez là, à genoux dans l'église, que vous courberez la tête pour adorer votre Dieu, Notre-Seigneur vous dira au cœur:

«Mon fils, tu m'adores comme ton Maître et ton Père, tu fais bien. Je le suis en effet. Mais si je suis ton Maître, pourquoi méprises-tu ma loi ? Si je suis ton Père, pourquoi refuses-tu d'obéir à mes ordres ? Tu blasphèmes contre moi, tu livres ton corps à

l'ivrognerie, à l'impureté, au démon, ton ennemi et le mien... où vas-tu arriver par ce chemin-là ? Je suis ton Père maintenant, mais bientôt je serai ton Juge. Si tu parais devant moi avec ces fautes, je devrai te fermer la porte du paradis, et le démon t'ouvrira celle de l'enfer. Si tu savais ce qu'est le ciel et ce que sera l'enfer!»

«Reviens à moi; souviens-toi du passé, du jour de ta première Communion, des instructions que te donna ta mère. Elle t'a dit la vérité. Tu es encore chrétien par la tête, redeviens-le aussi par le cœur. Va te confesser, change de vie. Je veux t'avoir près de moi au ciel.»

***

L'homme ne se rendra peut-être pas du premier coup à cet appel. Mais, s'il continue d'aller à la messe. Notre-Seigneur finira par l'emporter et cet homme se convertira.

C'est à la messe que l'homme songe à la mort, au jugement, à l'éternité.

C'est à la messe qu'il voit les désordres de sa vie.

C'est à la messe que Notre-Seigneur lui parle au cœur et le dispose à changer.

Il se fait ce jour-là plus de conversions que dans tout le reste de la semaine.

A propos de la messe

1° Je suis arrivé après l'offertoire ai-je entendu la messe?

Non—parce que vous avez manqué une partie importante de la messe.

***

2° J'arrive toujours à l'Évangile ou au Credo, pas avant.

Vous avez tort, parce que vous vous privez de toutes les prières préparatoires au Sacrifice; parce que vous allez être, pour bon nombre de personnes, cause de distractions et de dérangement; parce que enfin, votre conduite témoigne vis-à-vis du bon Dieu d'un *sans-gêne* peu honorable pour vous et peu édifiant pour le prochain.

A une *réception* du Lieutenant-Gouverneur ou d'un ministre, arriveriez vous un quart d'heure ou une demi-heure après la présentation des invités ?

La présentation des fidèles à Dieu se fait au commencement de la messe.

***

Durant la messe je ne sais que faire.

Priez, vous êtes à l'église pour cela. Lisez, dans

votre livre, les prières de la messe. Récitez votre chapelet. Songez à votre conduite—à la mort—au jugement. Demandez pardon pour le passé, secours pour l'avenir. Parlez à Notre-Seigneur comme un enfant à son Père.

Je vais à une messe basse, mais jamais à la grand' messe.

A la rigueur, vous accomplissez le précepte, vous entendez la messe, mais vous vous privez de grands avantages.

1° La grand'messe est dite pour les paroissiens, à leur intention.

2° C'est la prière publique à laquelle Notre-Seigneur a fait de si belles promesses.

3° C'est là encore que se font le prône—les annonces des fêtes et des jeûnes — et que se donne l'instruction religieuse.

Votre instruction religieuse est-elle donc si complète que vous n'ayez plus rien à apprendre ? D'ailleurs, ceux qui aiment vraiment le bon Dieu aiment aussi à en entendre parler, et toujours ils trouvent, même dans les sermons les plus humbles, quelque chose qui leur fait du bien au cœur.

La grand'messe a été instituée pour rendre plus d'honneur à Dieu en certaines circonstances.

La solennité et le cérémonial qu'on y met n'ont pas pour but d'être un amusement ou une distraction pour le peuple; les chants qu'on y entend ne sont pas destinés à chatouiller les oreilles; il s'agit de rendre plus de gloire au Roi des cieux!

— Cette messe est trop longue!

— Quoi! Jésus est demeuré pendant trois heures

suspendu à la croix, et vous n'aurez pas le courage de donner la moitié de ce temps pour entendre la grand'messe!

D'autre part, combien les familles gagneraient, en sainteté, si les parents assistaient régulièrement à cette messe, entourés de leurs enfants! Ceux-ci, habitués dès l'âge le plus tendre à remplir cet important devoir, conserveraient toute leur vie cette pieuse habitude; plus tard, ils transmettraient à leurs propres enfants les bons exemples qu'ils auraient reçus de leurs pères, et ainsi le bien se propagerait de génération en génération.»

***

Je ne manque pas la messe, mais je ne vais jamais aux vêpres ni à la bénédiction.

Vous n'y êtes pas obligé sous peine de péché, j'en conviens, mais en faisant strictement ce qui est nécessaire, vous montrez-vous bien généreux envers Notre-Seigneur ?

Vous payez votre dette sans y mettre un sou de plus.

Est-ce là le moyen d'engager le bon Dieu à se montrer généreux à votre égard ?

***

J'ai des enfants de 9 et 10 ans. Sont-ils tenus d'aller à la messe?

Oui—les enfants sont tenus à la messe du dimanche, dès qu'ils ont l'âge de raison.

«*Les dimanches et les jours de fête est-on obligé*

d'assister à la messe dans sa paroisse?» — Non; le Pape Benoit XIV l'a déclaré formellement.

On n'est jamais *obligé* d'entendre la messe dans sa paroisse. Cependant, quand on peut choisir, il est certainement préférable, il est certainement plus catholique d'aller à sa paroisse. L'Église invite les fidèles à assister à la messe paroissiale, mais elle ne le commande pas; elle conseille, et n'ordonne point; elle exhorte, sans recourir aux menaces.

L'église paroissiale est *notre* église; elle est le lieu officiel où tous les paroissiens sont appelés, par l'Église elle-même, à adorer le bon Dieu, à chanter ses louanges, à recevoir les sacrements. C'est là qu'est le propre pasteur; c'est là que nous sommes faits chrétiens, là que nous faisons la première communion, là que nous faisons nos pâques, là qu'on se marie, là que se passent tous les grands actes de notre vie chrétienne, là enfin que seront un jour portés nos restes mortels pour y recevoir les dernières bénédictions de l'Église. Chaque paroisse formant une famille religieuse, l'église paroissiale est tout naturellement le centre, le lieu de réunion, la maison de famille. Pour toutes ces raisons, il vaut donc *mieux* entendre la messe dans sa paroisse; mais cela n'est pas *obligatoire*.

Mauvaises excuses pour manquer la messe le dimanche

Je ne vais pas à la messe, mais j'y envoie mes enfants.

Vous ressemblez aux poteaux que l'on rencontre au carrefour des chemins. Ils indiquent au voyageur la route qu'il faut prendre, mais ils ne bougent pas.

L'obligation de la messe est pour tous les chrétiens, s'ils veulent se sauver.

Je ne vais pas à la messe parce que je ne suis pas assez bien habillé.

Êtes-vous assez bien habillé pour sortir sur la rue, vaquer à vos affaires, visiter vos parents et amis ?

Dans ce cas, vous êtes aussi assez bien habillé pour aller à l'église. Ce n'est pas pour montrer des toilettes plus ou moins riches, qu'on va à la messe, mais pour prier le bon Dieu; et Lui, regarde le cœur et non les habits.

Quand les anges de Bethléem invitèrent les bergers à visiter le Sauveur, ceux-ci donnèrent-ils pour excuse la pauvreté de leurs vêtements ?

Croyez-moi, mettez la vanité de côté, et remplissez votre devoir.

Mais je suis si pauvrement vêtu, le temps est mauvais, j'ai peur de me rendre malade.

S'il en est vraiment ainsi, votre raison est bonne, et dans les mauvais temps, vous pouvez rester à la maison. Tâchez alors de suppléer à la messe, en disant votre chapelet et en faisant d'autres prières.

QUELS SONT CEUX QUI SONT EXCUSÉS D'ALLER A LA MESSE

1° Les malades, les infirmes, les convalescents à qui il pourrait être nuisible de sortir. De même aussi les gardes-malades.

2° Les voyageurs qui ne peuvent s'arrêter en route, et qui ont une raison légitime de voyager le dimanche.

3° Ceux qui gardent la maison ou soignent les animaux. Ceux qui doivent préparer le repas.
S'il y a plusieurs messes, ils doivent se donner le tour pour aller entendre la messe, si c'est possible.

4° Les mères et les nourrices qui n'ont personne pour garder les enfants et qui ne peuvent pas les emmener avec elles à l'église. Le père et la mère doivent autant que possible garder à leur tour.

5° Les domestiques, les employés qui ne peuvent pas aisément laisser leur besogne, ou qui en sont empêchés par leurs maîtres, s'ils ne peuvent point trouver d'autres places.

6° Ceux qui restent loin de l'église et qui ne peuvent pas y venir facilement.

Une distance de 2 à 3 milles à faire à pied, et même une distance moindre, est suffisante pour excuser *surtout les femmes*.

7° A cette liste déjà longue, il faut ajouter les personnes faibles que l'affluence de la foule incommode et oblige de sortir durant le saint sacrifice.

La dégringolade

Eh bien oui! elles pleuvent partout les pauvres feuilles. Jaunies, rongées, rougies, elles tombent dans la boue, dans la rue, sur les passants qui les foulent aux pieds.

Et dire qu'autrefois ces feuilles déchues furent belles, riches de sève et de verdure! Dire qu'au temps des cuisantes chaleurs, leur ombre était recherchée! Quelle déchéance! Voilà ce que j'appelle la *dégringolade*.

Voilà aussi ce qui me fait penser à une autre dégringolade, beaucoup plus déplorable, autrement plus humiliante, je veux dire la *dégringolade du chrétien* qui de BON et de fervent devient peu à peu INDIFFÉRENT et méchant.

Comprenez-moi!

Dans le monde chrétien, dans toute paroisse il y a trois classes d'hommes: les bons, les indifférents, les méchants. Or il arrive tous les jours que des indifférents descendent au rang des méchants et que des bons deviennent indifférents en attendant qu'ils aillent eux aussi hurler avec les loups. N'est-ce pas là, je vous le demande, dégringoler! Mais n'allez pas croire que cela se fasse tout d'un coup. De même que la feuille jaunit et sèche avant de se détacher de même aussi fait le paroissien qui dégringole.

Suivez-moi bien!

Pour rester dans la catégorie des bons, pour faire toujours honneur à sa paroisse, il ne faut jamais oublier qu'on a des obligations, des devoirs d'état à remplir, il faut en un mot vivre selon le *Petit Catéchisme.*

Or c'est là ce que ne fait pas celui *qui va dégringoler.* Il commence par y aller plus largement avec la religion. Tout ce qui n'oblige pas sous peine de faute est laissé au soin des vieux et des vieilles. Ainsi, on abandonne les vêpres, on ne fait plus la prière en famille, on ne la fait plus régulièrement tout seul, on allonge la distance des communions, on laisse les religieux et religieuses égrener les *Ave* du Rosaire, on échange chaque semaine la grand'messe pour une basse messe, la plus courte possible, on se fait en un mot une conscience plus accommodante, moins scrupuleuse. On n'est plus un enfant. C'est le départ, on va être incorporé INDIFFÉRENT, on commence à jaunir.

De jaunir à sécher cela va vite. L'indifférent élargit encore sa conscience. De la messe basse écourtée, à manquer la messe de temps en temps, c'est l'affaire de quelques mois. On communie à Pâques humblement, on ne parle plus des signes du chrétien en dehors de la vie privée. Faire le signe de croix aux restaurants, aux hôtels, saluer la croix des églises, saluer son curé ce n'est plus digne de soi, il ne faut pas se singulariser; que par étiquette on le fasse encore par ci par là, passe. Mais en avoir l'habitude, c'est trop pour quelqu'un qui n'est plus enfant d'école. La conscience s'élargit toujours,

on sait faire servir son dimanche à ses affaires ou à ses plaisirs, on dégringole, on est plus qu'indifférent. Encore un pas et l'on sera MÉCHANT.

Alors on a vite envoyé promener ce qui contraint la nature, ce qui respire encore les préceptes de la sainte religion. On est une feuille jaunie, séchée, on va tomber dans la boue. Adieu la communion pascale, les retraites; on critique l'action du prêtre, on lit ce qui s'écrit contre la religion, on se laisse endoctriner, on vit selon le monde et la chair, en dehors de l'Église, on est DÉGRINGOLÉ.

Gare donc à la dégringolade. Si on l'avait commencée, si elle était par malheur, un fait accompli, que vite on se relève. Le Dieu qu'on abandonne est un Dieu qui n'abandonne pas et qui guérit.

Entre ouvriers

— «Butor de Camille!

— Qu'y a-t-il donc, père François ?

— Ça n'entend ni des pieds ni de la tête, ça raisonne comme un tambour.

— Mais...

— Ne me parle pas de discuter avec un homme qui ne veut rien comprendre. A l'entendre, les *unions* ont tous les droits et pas une gueuse d'obligation.

— Ah! j'y suis.

— Drôle d'histoire!

— Tant que vous voudrez, mais c'est l'histoire d'un groupe que vous connaissez. A les entendre, c'est l'*union* qui *crée* le droit. Tout est juste du moment que *l'union* le veut.

— C'est absurde.

— Evidemment. Des ouvriers entrent au service d'un patron. Ils passent un contrat: l'ouvrier fera tant et recevra tant. Selon eux, le patron est obligé par sa parole, les ouvriers ne le sont pas. Si le patron flanche, il est coupable. Si l'ouvrier brise le contrat, gâche son ouvrage, flâne, gaspille les outils et les matériaux, laisse les machines s'abîmer, taille quatre semelles dans le cuir qui en fournirait six ou débite du noyer quand il faudrait de l'épinette,

pourvu qu'il échappe aux yeux du contremaître, il est blanc comme neige et sa conscience est en paix.

— Je voudrais bien les voir patrons: ce serait une autre paire de manches, va!

— Ce n'est pas tout. Voici un patron qui paie bien et qui traite bien. Son usine est ventilée, bien éclairée. Les ouvriers gagnent leur vie largement, tout marche sur des roulettes. S'aperçoit-on que le patron prospère et que l'ouvrage presse, ils voudraient une grève. Selon ces drôles, le patron devrait hausser les salaires et multiplier les congés, tant qu'il n'a pas partagé avec les ouvriers tous les profits qu'il fait.

— Bêtise! Si le patron n'a pas de profits, comment pourra-t-il renouveler sa machinerie, développer ses entreprises, parer les risques et le temps mort, payer les assurances, augmenter le personnel, fournir aux ouvriers un travail constant ? S'il n'a pas les profits, qui paiera son temps et son talent pour les affaires, le génie des inventeurs ? Qui trouvera des débouchés pour la marchandise ? Tout cela, ça se paie, et ça se paie avec les profits.

— Tout cela ils y songent comme aux vieilles bottes de leurs grand'pères. *L'union* décide la grève, donc, diront-ils, la grève est juste. Pendant cette grève, le patron ne peut pas disposer de son usine, il n'a pas le droit d'embaucher de nouveaux ouvriers, et personne n'a le droit de travailler sans un permis de sa majesté *l'Union.* Gare au malheureux *scab* qui préfère gagner trois piastres par jour que laisser crever sa famille!

— Est-ce juste cela, Baptiste ? Si je veux travail-

ler pour trois piastres par jour, moi, qui diantre peut m'en empêcher ?

— Sans doute, la grève est permise. D'ordinaire tout travailleur est libre de quitter l'ouvrage s'il trouve plus cher ailleurs. Mais en conscience, on ne peut pas déclarer brusquement la grève si elle doit compromettre le travail commencé, détériorer l'outillage ou faire subir aux patrons d'autres pertes injustes. Il n'est pas permis, non plus, de faire une grève dirigée contre le public, d'affamer une ville, d'arrêter les affaires.

— C'est clair. Agir ainsi, c'est prendre son monde en traître. Je te demande, un peu: tu déménages, toi; au beau milieu du chemin le charretier te demande double prix, sinon il se met en grève et bascule tes effets dans la rue. Trouverais-tu cela juste, toi Baptiste ? On ne prend pas ainsi les gens au collet.

Allez donc parler à ces gens de justice à l'égard des patrons: plusieurs vous riront au nez.

— Je le sais bien.

— Si l'on en croit certains discours, l'employeur, celui qui nous donne du travail, qui nous paie fidèlement, qui nous fait vivre avec nos familles, c'est l'ennemi mortel auquel on a le droit de faire autant de mal qu'on en reçoit de bien.

— Absolument. Et ces beaux principes, sais-tu que bien des catholiques les gobent ? Ils les goberont tant que quelqu'un ne sera pas à *l'union* pour dire ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Veut-on parler d'honnêteté dans les réunions: on vous ferme tout de suite la bouche sous prétexte que *l'union* est neutre.

— Aussi en voit-on des accrocs à la justice! Parmi nos beaux parleurs, ceux qui passent dix heures à l'usine ne sont pas toujours des hommes qui travaillent dix heures par jour, c'est moi qui te le dis. Tu sais, Baptiste, que François Toupin n'a jamais laissé traîner son bacul: aussi ça me brûle fièrement de voir des gens qui jaunissent sur leur ouvrage. Dieu nous a faits ouvriers, soyons contents d'être ouvriers.

— Vous avez le mot, monsieur François. Rendre les ouvriers fiers de leur condition et satisfaits de leur état, voilà bien ce que devrait faire une association ouvrière, au lieu d'aller souffler des espérances insatiables et des mécontentements injustifiés.

—Mais c'est ce que l'*Internationale* ne fera jamais, sois-en certain. Seule une association catholique peut inspirer la résignation et le contentement, parce que seule la religion paie la journée de bon travail d'un salaire qu'aucune grève ne peut augmenter, le salut de nos âmes, et que seule elle sait revendiquer les droits de l'ouvrier et lui prêcher ses devoirs. Car, n'en déplaise aux beaux parleurs, l'ouvrier a aussi des devoirs.

Microbes

Il y a microbes et microbes, c'est entendu.

Les pires ne sont pas ceux dont on parle le plus, ni ceux qu'on poursuit avec le plus d'acharnement.

On a des hôpitaux contre la tuberculose, la typhoïde et la diphtérie. A ces institutions l'administration donne son appui, et elle fait bien.

Des médecins, des dentistes visitent, à nos frais, les écoles, surveillent le microbe ennemi, c'est très sage.

Mais il est d'autres microbes qui se répandent avec une incroyable rapidité et, chez nous, causent impunément des ravages terribles.

Le microbe du mauvais livre qui franchit la douane, s'étale aux vitrines de certains magasins et dans nos gares de chemin de fer, flétrit l'esprit et le cœur de notre jeunesse. Que fait l'administration publique pour le combattre ? Que font les citoyens ?

Microbe du journal frondeur qui nous calomnie, ronge sournoisement le respect à l'autorité, répand les idées malsaines et nous prépare une génération d'émancipés.

Microbe du socialisme qui pénètre dans nos usines, y sème le malaise, le mécontentement, les malentendus et la défiance contre l'Église, et fera le malheur de toute une classe de citoyens.

Microbe de l'intempérance qui, de la buvette où il couve, engendre les rixes, les blasphèmes, le scandale, jette les enfants sur le pavé, la femme dans la misère ou le vice, et des familles entières dans le déshonneur.

Microbe de l'impureté qui s'étale partout, court nos rues, se développe dans les usines et les bureaux, et ferait verser aux épouses et aux mères des larmes de sang, si elles soupçonnaient la millième partie des victimes qu'il souille.

Que fait-on pour prévenir la contagion du vice ? Que fait la ville — notre ville catholique — pour empêcher la propagande malsaine ? Que faites-vous vous-mêmes ?

Si l'on néglige d'arroser les rues, d'enlever les déchets, d'inspecter le lait, le pain, la viande, vous savez bien à qui vous adresser pour rappeler les fonctionnaires à l'ordre.

Quand il s'agit de sauvegarder l'âme de vos enfants, l'honneur de vos familles, la tranquillité de tous les gens honnêtes, vous êtes inactifs, indifférents, sans influence. On ne voit donc pas ces effrontés placards où l'enfance déchiffre les premières leçons du vice ? On en soupçonne aucun danger dans ces salles de spectacles où s'entassent chaque soir, à côté d'enfants innocents des êtres dégradés.

***

Ce n'est pas tout.

A ces microbes que tous les citoyens respectables devraient combattre par une action commune et énergique, ajoutez ceux-ci :

Le microbe de la médisance qui colporte de maison en maison ses commérages et ses cancans, peut infester de calomnies tout un quartier, et ruiner des multitudes de réputations.

Le microbe de l'indépendance des enfants à l'égard des parents. Aujourd'hui on ne tolère plus de surveillance. Le jeune homme, la jeune fille gagnent assez pour ne tenir compte d'aucune menace, pour ne rendre compte à personne. Les fréquentations se font sur la rue, dans les parcs, dans les théâtres, loin de l'œil des parents, sous le regard aveugle de l'homme de police. Le résultat, c'est le gaspillage, la vie déréglée, la perte du sentiment religieux, quelquefois pire encore.

Enfin le microbe du respect humain, si mortel pour la piété. Une tête forte, une voix railleuse peuvent glacer les plus fervents, faire cesser les meilleures pratiques religieuses, porter le désastre dans les congrégations les plus florissantes.

***

Contre tous ces microbes, vous n'avez pas d'hôpitaux, mais vous avez l'Église et le confessionnal; vous n'avez pas de vaccin, mais vous avez la sainte communion; vous n'avez pas de médecins payés par la ville ou la commission scolaire, mais vous avez le prêtre qui vous offre ses services à peu près gratuitement.

Profitez de ces avantages. Que les hommes publics, que les particuliers fassent leur devoir, et votre paroisse aura l'âme en bonne santé.

C'est le principal.

Parlons médecine

LA CONSOMPTION

Voulez-vous ? nous parlerons médecine.

— Pardon, Monsieur le curé, dites-vous, mais ce n'est ni notre métier, ni le vôtre.

— C'est vrai. Aussi pour ne pas mettre devant vous les pieds dans le plat, je ne ferai que vous répéter, en fidèle écho, les enseignements de la science et vous indiquer ses prescriptions, malheureusement peu connues et encore moins suivies.

***

Dans l'armée des maladies, il en est une terrible entre toutes et toujours en activité. A elle seule, elle couche chaque année dans le cercueil deux millions d'individus; le tiers de ceux qui tombent de 20 à 45 ans succombent sous ses coups. Vous et moi nous l'appelons tout bonnement la consomption; les médecins, eux, s'ils n'ont pas encore trouvé un remède absolument efficace pour la guérir, ont eu du moins la consolation de lui trouver des noms plus distingués; ils la nomment phtisie et tuberculose.

QU'EST-CE DONC QUE LA CONSOMPTION ?

Cette maladie, comme d'ailleurs plusieurs autres des plus redoutables, est causée par un microbe que les savants appellent bacille. Ce bacille, ayant la forme d'un batonnet, est une sorte de mousse ou de champignon, si petit, que 7000 mis bout à bout, formeraient à peine un pouce de long. On le trouve par milliers dans un seul crachat de poitrinaire. Or, et cela n'arrive que trop souvent, lorsque les crachats sont desséchés, les microbes sont soulevés avec la poussière du chemin, aspirés ou avalés par les passants, ou délicatement déposés sur vos assiettes par les mouches toujours friandes d'impuretés.

Alors le bacille se loge dans les poumons, la gorge ou les intestins et, s'il y trouve un terrain favorable il se multiplie, et s'y développe au dépens de l'organe qu'il ronge comme la rouille ronge le fer

Mais pour cela il faut un terrain préparé, c'est-à-dire un organe déjà affaibli par un travail prématuré, trop intense ou trop prolongé, par la fatigue physique ou nerveuse, l'alcoolisme, par la misère ou par un séjour prolongé dans des bureaux, des ateliers ou des chambres mal ventilées. Alors la besogne ira vite et bientôt on constate quelques uns des symptômes de la maladie: toux continue, faiblesse progressive, amaigrissement, perte d'appétit, transpirations nocturnes, crachements de sang, douleurs de poitrine.

COMMENT ÉVITER LA CONSOMPTION ?

Les bacilles, ai-je dit, n'ont de prise que sur les personnes qui leur offrent un terrain favorable. Or de l'avis unanime des médecins, les grands préservatifs sont l'air pur, le soleil, le travail modéré, et une nourriture substantielle.

Si nos gens, règle générale, se nourrissent bien, ne semblent-ils pas ignorer que l'air pur et le soleil sont encore plus nécessaires que la nourriture ?

Écoutez plutôt les rapports de nos médecins:

«L'air vicié est le plus grand ennemi de l'homme et l'on ne tient pas compte de l'action vivifiante et désinfectante des rayons solaires. L'on semble même prévenu contre ces deux agents de vie et de santé, car l'on prend des précautions inouies pour s'en garantir. On empêche l'air d'entrer au moyen de la double fenêtre; on empêche aussi l'entrée de la lumière solaire par des volets, d'épais rideaux, des stores, et on vit ainsi sans renouvellement d'air et sans soleil pendant toute l'année; l'hiver sous prétexte qu'il faut se garantir contre l'entrée de l'air froid, et l'été contre l'air chaud. Et comme nos familles sont nombreuses et les habitations généralement petites, il n'y a pas assez d'air pour chaque membre, et d'ailleurs, l'air n'étant pas renouvelé par la ventilation, tous vivent constamment dans l'air vicié, ce qui est une des principales causes prédisposantes à la tuberculose.»

«Et ce qui aggrave le cas, c'est que les Canadiens

français ont la mauvaise habitude de choisir pour chambre à coucher les plus petites pièces et de réserver pour le salon, qui n'est occupé que de temps en temps la pièce la plus spacieuse et la plus éclairée.»

L'homme par son travail au grand air est un peu plus soulagé, mais la femme et les enfants continuent à vivre dans une atmosphère viciée dont les effets se font sentir lentement mais sûrement. Dans un tel milieu les plantes s'étiolent et les humains aussi; et voilà pourquoi aussi chez nous les femmes sont plus sujettes à la consomption que les hommes.»

«Une autre grave erreur commise et dans les villes et à la campagne, c'est le chauffage exagéré, et irrégulier, qui cause des rhumes successifs, qui dégénèrent en consomption.»

J'ajoute encore, avec un médecin, qu'il y a chez nous des maisons maudites, véritables nids de tuberculose, où presque tous ceux qui y entrent comme locataires y prennent la maladie. Avant donc de louer un logis, demandez-vous qui l'a habité et faites-le toujours désinfecter.

COMMENT GUÉRIR ?

Car la consomption est curable, pourvu qu'elle soit prise à ses débuts. De remède infaillible, on n'en connaît pas encore. Mais on emploie avec succès, la vie au grand air et au soleil, une alimentation fortifiante, le repos. Ce régime suivi avec fidélité produit d'excellents résultats et il est en honneur dans les sanatoriums.

SOINS A PRENDRE EN CAS DE MALADIE

La fenêtre doit rester ouverte jour et nuit. Personne autre ne doit partager la chambre du malade. Tout ce qui touche à la bouche du malade, cuillère, fourchette, verre, tasse devient dangereux, et doit être systématiquement bouilli.

Le malade ne doit jamais cracher par terre, ni même dans son mouchoir, mais dans une tasse contenant de l'eau, et ne servant qu'à cet usage. De temps en temps le contenu de la tasse sera jeté au feu. Car, ne l'oublions pas, la contagion se fait le plus souvent par le moyen des crachats des tuberculeux. Ces crachats contiennent des milliers de bacilles capables d'inoculer la maladie. Lorsqu'ils sont répandus sur le sol, sur les linges ou sur tout autre objet, ils se dessèchent rapidement. Les froissements qu'ils subissent ensuite les divisent, les broyent, les réduisent en petites parcelles fines qui se mêlent facilement aux poussières ordinaires de l'air que l'on respire. C'est ainsi que les germes de la maladie pénètrent dans les poumons, et chaque parcelle est un germe vivace qui n'attend, pour se développer, qu'un terrain favorable. Pour éviter ce mode de propagation de la tuberculose, il faut d'abord que tous les crachats soient recueillis sans qu'ils puissent se dessécher.

CONSEILS POUR TOUS

Avant tout: propreté, sobriété, soleil, air pur.

Si je voulais entrer dans les détails, je dirais: Ne vous mouillez jamais les doigts avec la langue, surtout pour tourner les pages d'un livre, ou d'un cahier.

Ne portez pas à la bouche un objet ayant servi à d'autres, tel que crayon.

Ne balayez jamais à sec, mais avec un balai humide, pour prévenir la mise en mouvement des poussières, souvent infestés de bacilles, car, cet ennemi pénètre chez vous. Il pénètre avec la poussière de vos pas, il s'attache sur la rue à la semelle de vos souliers, aux pans de vos robes, et n'attend qu'une chance de s'implanter chez vous.

Évitez de séjourner dans les locaux publics ou privés, où l'air risque d'être vicié, soit par le grand nombre de personnes qui s'y trouvent, soit par le défaut de ventilation.

N'oubliez pas non plus que les veillées tardives, les fatigues répétées, ou excessives, l'abus des boissons alcooliques, les excès de toutes sortes, sont des causes d'épuisement et prédisposent aux atteintes de la maladie.

Et n'oubliez pas le vieil axiome:

«Mieux vaut prévenir que guérir.»

Danger

Un peu partout, dans nos rues que la *Ville* est en train de refaire, l'on voit de ces longs chevalets rouges qui barrent le passage, et sur lesquels est écrit en grosses lettres: DANGER. Les voitures et les piétons doivent passer ailleurs.

Eh bien! en regardant cela l'autre jour je me disais: «Ce que les sages ouvriers de nos chemins font pour mettre en garde notre vie du corps, les très sages ouvriers de l'Église le font pour sauver la vie de notre âme. Aussi chaque fois que l'autorité ecclésiastique vient dire aux fidèles: *N'entrez pas dans telle société, n'allez pas à tel théâtre, n'ouvrez pas tel livre, ne lisez pas tel journal*, c'est un barrage qu'elle vient mettre sur le chemin de l'enfer, c'est une affiche où est écrit en grosses lettres: DANGER. Les fidèles doivent donc passer ailleurs.»

Cependant devant une mesure si nécessaire et de si grande sagesse, il se trouve des gens qui se révoltent. Faisant fi de leur âme et de l'éternité, ils renversent le barrage et cheminent à pas orgueilleux vers l'abîme.

Mais lisez plutôt ce petit fait qui remonte à un passé encore peu lointain. Je laisse parler le héros de l'événement.

«Nous faisions, un compagnon et moi, les cent

pas sur la rue Ste-Catherine. La température était délicieuse et nous allions en gens peu pressés, lorgnant un tant soit peu les passants, donnant un coup d'œil aux vitrines et discourant sur les sujets les plus variés. Mon compagnon, un ami d'enfance, est un avocat distingué de la métropole canadienne qui, bien que plongé dans les affaires, a su conserver sa belle humeur et sa façon d'autrefois. Seulement, cela se comprend, au milieu des âpres combats de la vie, dans cette agitation fébrile où s'écoule l'existence des hommes publics, *son instruction religieuse* a subi quelques brèches, ses convictions de légères atteintes. Au fur et à mesure qu'il a oublié ses principes de philosophie, désappris son catéchisme, voire même ses notions d'apologétique, il lui est venu tout un monde d'idées baroques.....

«Bref, il en avait ce jour-là contre notre archevêque...et en général contre l'Église qui se mêle de proscrire des livres, des journaux, etc....

«Comment, en ce siècle de lumière et de progrès, oser conserver ces vieux restes de la barbarie ? — c'était bon au temps de l'Inquisition, alors que la liberté n'avait pas encore étendu sur le monde des ailes protectrices!...Mais de nos jours ?...

«Que pouvais-je contre un tel flot de paroles ? je laissais aller mon ami sans songer à l'interrompre, sachant bien qu'il finirait par perdre haleine.

«Ce fut ce qui arriva. Mais voici que tout juste au moment où il s'arrêtait pour respirer, un bébé frais et rose, emmitouflé des pieds à la tête dans de chauds vêtements blancs, se penche tout près de nous et ramasse sur le trottoir, une saleté quelconque

qu'il veut ensuite porter à sa bouche. La mère, une gentille maman, ma foi, un moment distraite par la vue d'un chapeau exposé dans une vitrine, se retourne à ce moment et avec un geste de dégoût que je ne saurais rendre, prononça ce simple mot: *Titi! ca...!!!* L'effet fut instantané. L'enfant rejeta ce qu'il tenait...Je me retournai alors vers mon compagnon et lui dis: Eugène, le progrès moderne, la marche des idées et tout le bataclan des doctrines libérales n'empêcheront jamais une mère de jeter le cri d'alarme quand elle voit son enfant sur le point de s'empoisonner.

«Un moment interloqué, mon ami allait répliquer; je pris les devants, cette fois, prévoyant les objections:

«Nous sommes des hommes, nous, veux-tu dire, et ce bébé n'est qu'un enfant.

«Oui, d'une certaine façon, pour les choses de la terre, nous avons, je crois, laissé les langes et le berceau, mais dans le domaine de la religion et de la morale, l'homme le plus barbu n'est qu'un simple bébé que l'*Église doit protéger*.

«Comme le pharmacien, elle met *les étiquettes* sur les poisons si bien embouteillés qu'ils puissent être; comme le pharmacien, elle marque d'une tête de mort, l'erreur sous toutes ses formes, quel que soit le style, le savoir et la condition sociale de ceux qui en sont les auteurs.

«Elle sait cette mère de nos âmes qu'il est un bon nombre de ses enfants qui ont comme une disposition maladive, un penchant déréglé aux choses malsaines de l'esprit.

«C'est pourquoi comme nos *bureaux de santé*, elle s'efforce de mettre en quarantaine tout ce qui peut propager la maladie morale. *Qui pourrait l'en blâmer?*

«Les bacilles de la tuberculose, de la typhoïde ou de la vérole ne sont-ils pas infiniment moins actifs que celui du scandale dans les milieux corrompus et corrupteurs ?

«Je vois d'ici, ajoutai-je, la douleur que tu éprouverais si un jour tu surprenais ta fillette de seize ans avec un de ces romans pornographiques que le Japon lui-même rejette avec dégoût.

«Quoi, l'Église pourrait-elle être blâmée parce qu'elle nous oblige de jeter au feu les ouvrages mauvais! Non, mon cher, c'est là l'unique réponse de tout homme qui réfléchit et se respecte.»

Mon ami était devenu songeur, il ne faisait plus d'objection. J'aime à croire que le gros bon sens de la foi aura tôt ou tard le dessus, dans cette âme plus enténébrée que pervertie.

Race de sacreurs

C'est la nôtre, et le rouge m'en monte au front!

Pas une langue n'écorche les lèvres et les oreilles comme la douce langue française parlée par une bouche malapprise.

Le pire, c'est que toutes les classes de notre société ont leur contingent de sacreurs. Ce n'est pas seulement le gamin qui court les rues ou le terrassier qui frappe du pic, qu'on entend jurer, c'est l'écolier qui fait son homme, c'est l'élégant sur les boulevards, c'est la femme au foyer, c'est l'homme de profession.

Le charretier sacre pour faire avancer son cheval, il sacre pour le faire reculer. On sacre quand on est fâché, on sacre quand on est de bonne humeur. On sacre en contant une histoire, en parlant d'un ami comme en parlant d'un ennemi. *On sacre à tout propos et hors de propos.*

A tout propos, dans les tramways, sur les places publiques, à la manufacture, au magasin, sur la rue et jusque dans les salons, on est exposé à entendre des mots grossiers, crachés par des bouches qui parfois sembleraient assez honnêtes. Ne pouvez-vous donc rien affirmer sans faire sursauter les voisins par la grossièreté de vos jurons ?

Et cette coutume est si répandue que le jeune homme ne se croit pas homme, s'il n'a pas sur les

lèvres un mot vulgaire ou choquant. Une parole triviale lui semble un trait d'esprit, il en épice tous ses discours.

Je sais qu'un sacre n'est pas un blasphème et que tout juron n'est pas un péché. Mais je sais aussi qu'on commence par la parole grossière et qu'on finit par le blasphème. La limite est facile à franchir entre les deux, et celui qui la franchit devient vite un blasphémateur d'habitude. C'est alors que les péchés se multiplient, péchés énormes, puisque ce sont des insultes directes à Dieu, aux saints ou aux choses saintes.

D'ailleurs pourquoi cette passion de passer pour des mal élevés ?

Comment s'expliquer que tant d'enfants formés par des mères pieuses, instruits par des religieux, parlent si jeunes un langage si vulgaire ? C'est que, souvent, le père détruit à mesure ce que fait la mère, ce que le Frère enseigne.

Allez donc décider l'enfant à tenir un langage poli, réservé, quand les hommes qu'il admire et qu'il veut imiter, mettent leur orgueil à jurer comme des gens de chantier. *Dame! dit l'enfant, avec les loups il faut hurler!* Et il hurle.

A vous, messieurs les hommes, de vous corriger de cette sotte et vilaine habitude. Et quand votre enfant laissera échapper une de ces expressions qui choquent l'oreille par leur vulgarité, vite, intervenez; que votre fils comprenne de suite et pour toujours qu'à votre foyer on se respecte et que vous ne tolérerez pas cet abus.

Mais pour cela, donnez l'exemple.

La buvette

TEMPLE DU VICE

La buvette, qu'est-elle? «La buvette est le temple du vice et de la dégradation, le lieu où se fait le sacrifice de l'honneur et de la dignité individuelle. Là, le père sacrifie le pain, les vêtements et le respect de ses enfants. Là, l'époux sacrifie l'amour d'une femme aimante et dévouée. Là, le jeune homme sacrifie son avenir, sa santé et le bonheur de ses parents.» C'est un juge de Québec qui le proclame, et l'expérience ne confirme que trop ses paroles.

POURQUOI ?

«Pourquoi les buvettes sont-elles si fatales à ceux qui les fréquentent ?» La réponse le même juge va nous la donner: «Elles sont fatales, parce qu'elles sont fréquentées par des désœuvrés, des fainéants, des vicieux dont le seul contact est une souillure; parce qu'on y tient souvent des conversations abominables; parce qu'il s'y passe des scènes dégoûtantes; parce qu'elles causent les trois quarts des

crimes. On serait scandalisé de voir l'archevêque, les juges, le maire, les curés fréquenter les cabarets; pourquoi se permettre ce qu'on trouverait inconvenant chez eux!»

QUI EST RESPONSABLE ?

Songez aux blasphèmes que les murailles de l'auberge ont entendus! aux projets coupables qui y ont germés, aux larmes des pauvres femmes, à la misère de la famille, aux scandales donnés par l'ivrogne. Tout cela doit retomber en malédictions. Mais sur qui ?

1° Sur tous ceux qui par *leur vote*, ou leurs cabales ont rendu possible l'octroi de la *licence*.

2° Sur tous ceux qui se sont croisé les bras et se sont abstenus soit par lâcheté, soit par intérêt, car *un catholique est responsable non seulement de ses propres fautes, mais aussi de toutes celles qu'il a laissé commettre, quand il pouvait par son vote, les empêcher.*

Nous demandons aux hommes de peser ces paroles.

Ça, c'est une injustice!

C'était par une belle matinée d'avril, dans un village du comté de B...

L'Angelus du matin venait de saluer la Vierge et le soleil levant semait des perles sur le gazon vert.

Deux bons rentiers montent la rue de l'église; ils causent d'une voix de trompette, qui arrache à leurs rêves les plus affamés de sommeil.

Michel dit à Pierre: Comment trouves-tu ça, toi ? Isidore qui vient d'avoir sa licence! Qui se serait attendu à celle-là ?

— C'est une surprise, pour le sûr! As-tu vu les signatures de son certificat ?

— Non, mais je connais les parrains de sa licence. Ce sont d'abord nos bons ivrognes: Jean Soulard, Isaïe Lacarafe, Jean-Baptiste Laribotte, puis ceux qui sont en train de le devenir, Jos. Latraite, Paul Boitrop; les autres signataires sont des bonnes pâtes molles, qui veulent être bien avec tout le monde, même avec le diable. D'ailleurs paraît-il, Isidore avait avancé de l'argent à quelques-uns d'entre eux, alors tu comprends ?...

— Oui, oui. Figure-toi, qu'il a eu le front de venir me demander ma signature! Je ne lui ai pas envoyé dire ma façon de penser, je t'en réponds. «Je ne mêle pas mon nom à ces sales affaires-là, lui ai-je

dit. Une licence pour faire boire les hommes et pour débaucher la jeunesse, on n'a pas besoin de ça!

— Bien, dit Pierre! Mais moi, je ne comprends pas que 25 individus comme ceux-là puissent imposer une licence à tout un village comme le nôtre. C'est une injustice!

— C'est vrai; mais entre nous, si nous n'étions pas si endormis, nous aurions pu empêcher la licence en signant une requête de majorité.

— Pourquoi exiger de nous la majorité des électeurs quand il suffit à l'hôtelier de 25 soulards pour avoir son permis ? Pourquoi ne pas exiger aussi, pour avoir une licence, la majorité des électeurs ? Est-ce que par hasard la signature des ivrognes ou de gens souvent tarés a plus de poids que celle des honnêtes citoyens ? De quel droit 25 individus viennent-ils imposer à 170 familles un hôtel où l'argent ira s'engouffrer, où nos garçons iront se dégrader ? Une loi comme celle-là n'a pas de bon sens, ou elle est faite par des hôteliers.

— Peut-être serait-il à propos d'attirer là-dessus l'attention de notre député ?

— Notre député! notre député! Tiens, je vais te dire, les députés, c'est comme certains petits gars, ça marche droit quand ça pressent la taloche. Si on n'a pas l'œil sur eux, la plupart malgré leurs touchantes promesses, s'occupent d'abord de leurs affaires et puis des affaires de ceux qui leur offrent des pots de vin ou de whiskey. Or tu sais que personne ne s'entend aussi bien à offrir des pots...que les hôteliers; que veux-tu, c'est leur métier, comme qui dirait. Aussi il faut voir comme les lois les favo-

risent les pauvres hôteliers! Non, ce n'est pas à eux qu'on demande la majorité des électeurs; il faut bien qu'ils vivent et qu'ils aident les députés à vivre, aussi on se contente de 25 signatures, si on exigeait la majorité, toutes les licences tomberaient.

— Mais alors si tous les honnêtes gens s'entendaient pour exiger de tous les candidats un engagement formel d'amender la loi, il faudrait bien les écouter.

— Pour le sûr. Ce serait à essayer.

Nos deux rentiers entrèrent dans l'église. Je doute qu'ils mettent à exécution leur beau projet: il y a si loin des paroles aux actes, même chez ceux qui parlent très fort.

Pour vous, messieurs qui me lisez, voyez vos candidats et, s'ils persistent à croire que dans un gouvernement démocratique comme le nôtre, c'est la minorité qui fait loi, ils ne sont pas dignes de vous représenter.

Donc que le gouvernement se hâte d'amender l'article 11 de la loi des licences de la province de Québec, en exigeant que les certificats de licence pour la vente des liqueurs enivrantes soient signés, avant leur présentation pour vérification, de la majorité des électeurs municipaux résidant ou ayant leur place d'affaires dans la municipalité ou l'arrondissement de votation, selon le cas.

Le respect du droit comme le bon sens du peuple l'exigent.

N'oublie jamais cette maudite face

Ce n'est pas chez les nègres d'Afrique que ça se passe, mais à Montréal; à l'âge d'or des règlements trrrès-sévères de la trrrès-vigilante ville de Montréal.

***

X. n'était pas un tapageur; mais, c'était un buveur si lâche, si lâche, qu'il ne déposait jamais son verre, avant qu'il ne lui tombât des mains, et qu'il ne roulât, lui-même, par terre, le long du comptoir de la buvette.

Les camarades se contentaient de le repousser du pied, comme on écarte un animal assommé qui encombre le chemin; puis, on le laissait, dans un coin, cuver lentement son whisky.

Quand l'heure de fermer la boutique était arrivée, deux mains vigoureuses le secouaient brutalement et le jetaient dans la rue.

Mais, un soir, le commis de bar secoua vainement. L'ivrogne ne se réveilla pas...il était mort.

On le fit transporter chez lui.

La pauvre femme veillait encore, inquiète.

On lui jeta le cadavre de son mari entre les bras,

et l'on déguerpit, sans plus se soucier de sa détresse et de ses cinq orphelins.

La presse — toujours si prodigue d'illustrations et de détails, quand il s'agit d'affaires dégoûtantes — fit silence autour de celle-là et sut mettre le frein à toute la troupe de ses reporters.

Y pensez-vous ? Les débitants de boisson sont si bons annonceurs!

Et, le lendemain, dans cette buvette, où la mort avait passé d'une façon si tragique, on continua de ricaner, de boire et de s'enivrer. C'est à peine, si, entre deux verres, les buveurs prenaient le temps de se montrer le coin de l'appartement, où la boisson avait étranglé le malheureux ivrogne.

***

Quelques semaines plus tard, je remontais la rue C..., lorsque, tout à coup, mes regards sont attirés par l'aspect miséreux d'une femme.

Ses yeux sont rouges, enfoncés. Son vêtement, qui paraît avoir été noir autrefois, lui tombe en loques sur des hanches pointues.

Elle entraîne par la main une petite fille, qui va pieds-nus et dont la figure porte déjà des reflets de misère.

Soudain, le regard de la femme se fixe et s'enflamme.

Debout, au seuil de sa buvette, nonchalamment appuyé sur le cadre de la porte, un hôtelier, les mains dans les poches, hume l'air frais et guette la pratique. Le whisky l'a marqué de son empreinte: la figure

et le nez sont criblés de petits ruisselets rouges et le sang paraît sur le point de lui jaillir par tous les pores de la peau. Son orgueil de parvenu étale, d'une façon provocante, sur sa poitrine carrée, une grosse chaîne de montre chargée de breloques d'or.

La femme s'arrête en face de cet homme, lui jette un regard sauvage; et, saisissant entre ses mains amaigries la tête de la petite, elle lui braque la figure sur le buvetier: «Regarde-le bien, dit-elle: c'est lui qui a tué ton père!!! N'oublie jamais cette face maudite.»

Et, comme l'hôtelier tournait les talons pour filer à l'intérieur, elle ajouta entre les dents: «Oui, va-t-en gros...» et elle lâcha le seul mot capable de coiffer l'être sans entrailles, qui lui avait arraché sa subsistance sou par sou, et qui avait laissé son mari crever comme un chien.

***

Surpris, ému jusqu'au fond de l'âme, je compris alors, pour la première fois, tout ce qu'un débitant de boissons peut amasser de haine au cœur d'une épouse, d'une mère.

Et cette haine qui venait de jaillir de son cœur dans ses yeux, dans sa gorge, passait maintenant et fermentait déjà dans la petite âme toute bonne de son enfant.

Et, moi-même, je sentais monter à mes lèvres une malédiction contre cet homme qui portait sur ses épaules la responsabilité de tant de larmes, de misères et de haines.

Oh! qu'il en faut de la religion, pour pardonner à pareils meurtriers, qui ont tué le bonheur du foyer!

Un curé enragé

— Vous leur en voulez donc bien, Monsieur le curé ?

— A qui, Jos ?

— Allons, allons, Monsieur le curé, ne faites pas l'ignorant. Aux hôteliers, donc ! Car vous ne me ferez pas croire que vous les chérissez bien gros. On va jusqu'à dire, qu'en parlant d'eux, vous devenez enragé. Pourtant vous n'êtes pas méchant, et eux sont bons garçons. Tenez, c'est ma conviction, ils ne feraient pas de mal à une puce.

— Possible, mais s'ils ne font pas de mal aux puces, ils en font à mes paroissiens, et cela me suffit : car je ne suis pas chargé de défendre les puces, mais de vous protéger, vous, mes chers amis. Et je le ferai, car je n'ai pas d'intérêt à flatter, moi, ne visant ni au poste de conseiller municipal, ni à celui de député.

— Vous êtes sévère, Monsieur le curé.

— Sévère, non ! mais toi, tu es aveugle.

— On m'a pourtant dit, que j'avais bon œil... faut voir ça, Monsieur le curé. Expliquez-vous ; peut-être avez-vous raison ?

— Jos., connais-tu dans la paroisse des jeunes gens que tu ne voudrais jamais pour gendres ?... examine-les bien : *ce sont des buveurs*. Or, comment cela est-il arrivé ? L'occasion fait le larron, l'hôtel fait le buveur.

— Connais-tu des femmes malheureuses en ménage ? Regarde le mari, ou le grand garçon... Il y a un buveur quelque part. Comment est-ce arrivé ? L'occasion fait le larron... l'hôtel fait le buveur.

Connais-tu des familles, autrefois à l'aise, et qui aujourd'hui vendent... et quittent la paroisse pour cacher leur honte ? Comment cela est-il arrivé ? Cherche le buveur... L'occasion fait le larron, l'hôtel fait le buveur.

Connais-tu dans la paroisse, des hommes bâtis comme des géants, et que la maladie a foudroyés en quelques jours ? Connais-tu des enfants malingres, rachitiques, quand les parents sont vigoureux... ? Cherche..., presque toujours tu trouveras la boisson. Comment est-elle entrée ?... L'occasion fait le larron... l'hôtel fait le buveur.

Et je pourrais continuer encore; mais il y en a assez pour te faire réfléchir.

Or, Jos., si je ne luttais pas pour empêcher tous ces malheurs, je manquerais à mon devoir, — comme y manquent ceux qui encouragent par leur vote l'établissement d'hôtels inutiles, et ceux qui se croisent les bras et se taisent.

— Quoi, Monsieur le curé, ça nous regarde donc ces affaires-là ?

— Oui, Jos., et je te le prouverai plus tard. En attendant, tu peux comprendre que j'ai raison d'être enragé contre les hôtels, et que vous devriez bien m'aider à culbuter les licences, au lieu de me critiquer.

— On y viendra peut-être bien, Monsieur le curé.

C'est très curieux

Il paraît que plus on sert de liqueurs, moins les gens boivent, et que moins on en offre, plus les gens s'enivrent.

C'est très curieux! n'est-ce pas ?

Oui, devant une bouteille et des verres pleins, les ivrognes restent sobres; mais en face d'une bouteille et des verres vides, ça leur monte tout de suite à la tête et leurs jambes faiblissent.

Très curieux phénomène! n'est-ce pas ?

Et il parait que c'est vrai, que c'est un fait basé sur l'expérience, que c'est absolument indiscutable. La police l'admet, les journaux le répètent, et les événements le confirment.

Phénomène extraordinairement curieux!

Quand donc vous rencontrerez un pauvre ivrogne titubant, ne dites plus qu'il est plein comme un œuf, mais: «Voici un pauvre malheureux qui a évidemment le gosier trop sec. Pourquoi n'a-t-on pas la charité de lui donner à boire ?»

Oui, quand toutes les buvettes, sont fermées, on s'enivre beaucoup plus que lorsqu'elles sont ouvertes.

Quand on inaugura la fermeture des buvettes à bonne heure, les journaux annoncèrent gravement que le nombre des ivrognes augmentait... Ce fut dans le public un immense éclat de rire.

Mais chez nous le ridicule ne tue pas, et les journaux ont continué de répéter que le nombre des condamnations pour ivresse allait croissant... On riait un peu moins dans le public, mais on trouvait quand même la chose étrange.

Imperturbables les journaux s'obstinèrent à répéter que l'ivresse augmentait et qu'il serait peut-être bon de rappeler la loi démoralisatrice... Dans le public on cessa de rire du paradoxe; on s'habitua à trouver la chose moins étrange; quelques-uns même admirent que c'était assez naturel; et bientôt on y crut dur comme du fer, comme on croit aux petites nouvelles des grands journaux, et l'on commença à sourire de la naïveté de ceux qui prétendaient le contraire.

Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Qui donc a raison ?

***

Après avoir retourné une boule de métal exposée au soleil, un ami d'Arago demanda au grand physicien de lui expliquer pourquoi la partie qui se trouvait dans l'ombre était plus chaude que la partie caressée par le soleil. Arago se prit à rire, ne croyant rien du phénomène. Sérieux, l'ami insista, et le physicien touchant la boule cessa brusquement de sourire, mais n'en trouva pas moins la chose fort étrange. Un examen plus approfondi lui permit de constater qu'il n'y avait point de méprise et que toute la surface exposée au soleil était relativement froide tandis que la surface opposée était tout simplement brûlante. Le savant déclara alors que tout étrange qu'il

parût, le phénomène était parfaitement naturel, qu'en réalité ça se passait toujours ainsi, et il s'efforça d'expliquer à son ami riant dans sa barbe que le soleil chauffait davantage où il ne paraissait pas.

C'est étonnant comme les grands esprits se rencontrent... Les histoires des journalistes au sujet de l'augmentation des condamnations pour ivresse depuis la fermeture à bonne heure, ne vous font-elles point penser aux théories d'Arago se creusant la cervelle devant la boule de métal qu'un farceur avait retournée ? Allons, messieurs les journalistes et vos inspirateurs, les buvetiers, cessez de blaguer le peuple. Méditez au besoin la déclaration suivante du docteur J.-E. Dubé, médecin de l'Hôtel-Dieu de Montréal, faite dans une conférence aux institutrices catholiques, le 17 mai dernier et dont on trouve le texte dans la livraison de septembre de l'*Enseignement Primaire:*

«Je vous engage à former des générations de «sobres. Dites de plus à vos élèves et votre entou«rage qu'il est absolument faux de répéter comme le «font nos journaux et les buvetiers, que, depuis l'ap«plication de la loi de fermeture des bars de bonne «heure, il y a plus d'ivrognes qu'avant l'application «de cette loi. Ces braves gens ont même l'effronterie «d'aligner des chiffres statistiques qu'ils obtiennent «des employés de la cour du recorder. La vérité, la «voici. Avant le 1er mai 1911, on conduisait devant ce «magistrat les seuls ivrognes qui causaient du tapage, «les autres étaient renvoyés. Depuis cette date, le «chef de police a ordonné de conduire devant le re«corder tous les ivrognes arrêtés. Or si on consulte

«les statistiques, on voit immédiatement que le «nombre d'ivrognes *arrêtés* après la nouvelle loi «est BEAUCOUP MOINS FORT que celui des ivrognes «conduits au poste avant cette date. Seulement il «faut avoir soin de comparer le nombre total des «ivrognes arrêtés avant comme après.»

Quand on vous affirmera qu'il y a plus d'ivrognes qu'auparavant, depuis la fermeture des buvettes à bonne heure, racontez l'histoire de la boule d'Arago, puis citez la déclaration du Dr Dubé... puis regardez quelle binette fera l'interlocuteur qui vous soupçonnait de naïveté.

Il buvait...

C'était vers les trois heures.

Je venais d'entrer à l'école Saint-X., quand mes yeux tombent sur deux fillettes assises autour d'une table, au fond du corridor et mangeant à belles dents, tout en pleurant à chaudes larmes. La plus petite pouvait bien avoir dix ans, l'autre treize.

— Quoi, ma Sœur, dis-je à la religieuse, qui venait au-devant de moi, est-ce une pénitence de votre invention ? Faire manger les gens pour les corriger! c'est un plan qui ne peut sortir que de la tête ou du cœur d'une sœur. Et je lui montrais les deux petites, attablées, les yeux rouges.

— Mon Père, si vous saviez! C'est bien triste, allez. Et la religieuse vous avait une larme qui lui dansait au coin de l'œil.

— On a beau être homme, on a un petit brin de curiosité. Voyons, ma Sœur, vous m'intriguez.

— Eh bien, voici; en entrant à l'école, à une heure, la plus petite s'est mise à pleurer. Une fille qui pleure, ce n'est pas rare. Je n'y prête pas d'abord grande attention, mais l'enfant semblait tenir à me cacher ses larmes. Peut-être est-elle malade, me dis-je ? Je l'interroge. Rien. Elle se remettait, doucement, quand sa sœur la plus grande se met de la partie... les larmes coulent d'abord discrètes, essuyées qu'elles sont avec le coin du tablier, puis elles deviennent

si abondantes que je m'approche de l'enfant et lui dis: Qu'y a-t-il, ma fille ? — «Rien, ma mère.» Et voilà que dans l'intervalle la plus jeune a repris de plus belle le cours de ses sanglots et mes deux madeleines sont intarissables. Je les mène hors de la classe et là, loin des regards curieux qui les épient, et les ont peut-être empêchées jusqu'ici de parler, je renouvelle mes questions avec la plus grande délicatesse, mais aussi avec insistance. La plus grande reste muette; je désespérais même d'obtenir le moindre renseignement, quand la petite n'en pouvant plus, s'écrie en rougissant: «Ma Sœur, j'ai faim». Et elle se jette dans mes bras.

Ici, j'interromps la Sœur: «Mais ne venaient-elles pas de prendre leur dîner chez elles ?»

— Ah! bien oui, mon Père, leur dîner! Tenez vous allez voir comment ça se passe chez eux. Quand elle me dit, «J'ai faim,» je demande à la petite: «Tu ne viens donc pas de manger, chez vous ? — Non. — Et pourquoi ? — Maman n'est pas à la maison. Elle travaille à la manufacture et chez nous il n'y a plus rien.» Vous pensez, mon Père, si je suis vite allée chercher les restes de notre dîner et si j'ai fait manger ces pauvres petites!»

Ce que venait de me dire la Sœur m'avait ému. Je donnai un peu d'argent à l'aînée des enfants. «Mets ça dans ta poche, ma petite. — Je n'ai pas de poches.» Je regardai leurs robes. Elles étaient proprettes, mais combien minces! et faites de morceaux de vingt étoffes...On y lisait la pauvreté..., et l'habileté de la mère.

Ah! la mère — je l'ai su depuis — elle était aussi malheureuse que ses filles. Levée avant le jour pour faire son ménage, elle partait vite à la manufacture gagner un peu d'argent.

Et le père ? Le père, lui, il travaillait aux usines. Il gagnait trois piastres par jour. — Et cet argent ? — Il le buvait!... Et cela ne lui suffisait pas. Il avait vendu un à un tous les meubles de la maison, et le prix, il le buvait... La veille il venait de vendre le poêle...

Et le soir, quand sa femme sortait de la manufacture, il la guettait et lui arrachait sa paie.

Il buvait!...

Et pour la passion bestiale de cet ivrogne, la maison était sans meubles, la femme peinait sur une besogne à laquelle son aisance ancienne ne l'avait pas habituée, les filles grelottaient dans leurs pauvres robes, et pleuraient de n'avoir pas un morceau de pain.

Peut-être cette brute lira-t-elle ceci; qu'importe, rien ne peut plus toucher un ivrogne et le décider à mieux faire. Que voulez-vous, ce n'est plus un homme, c'est une bête sans cœur.

Oh! vous, jeunes filles, qui avez encore à choisir le compagnon de votre vie, assurez-vous qu'il ne boit pas, ou bien préparez-vous au martyre, et au martyre le plus douloureux de tous, au cœur d'une mère, le martyre dans vos enfants, exposés qu'ils seront à la souffrance, et peut-être au scandale. Car je le répète, un homme qui boit, c'est une bête malfaisante, qui ne respecte rien et que rien n'émeut.

Il faut des licences !

Il y en a, paraît-il, qui ne veulent pas de licences, ou veulent en restreindre l'octroi. Comprenez-vous ça, vous ? Eh bien! moi, Jos. Latraite, ça me dépasse.

Ainsi, évêques, curés, juges, médecins et un tas de gens respectables s'opposent absolument aux buvettes, et réclament même un contrôle sévère dans l'octroi des licences d'hôtel. Mais qu'est-ce que cela prouve, je vous le demande ? Les fainéants, les batteurs de femmes, les pochards, les piliers de prison et leurs amis connaissent bien mieux qu'eux ce qui rendra le peuple heureux, plus riche, et meilleur. Or d'une commune voix ils réclament des licences, beaucoup de licences! Donc il faut des licences.

D'ailleurs tout le monde le sait: les licences, ça fait marcher le commerce!

Ainsi, dans ma vieille paroisse il se vendait à peine une terre par an. Depuis que nous avons des licences, il s'en vend bien cinq ou six en huit mois. Et on dira que les licences ne font pas marcher le commerce.

Il est vrai que les terres ont été vendues à l'encan et que l'acheteur a toujours été l'hôtelier. Mais il faut bien qu'il vive lui aussi! Et pendant que les enfants du buveur ruiné vont travailler dans les manufactures de Montréal et des États, la fille de

l'hôtelier visite les grands magasins, marchande de belles toilettes que son papa paiera avec les profits des petits verres. Il n'y a pas à dire, tout ça fait marcher le commerce. Donc il faut des licences, beaucoup de licences!

Oui, il en faut, sans quoi ce serait injuste.

Ainsi, moi, Jos. Latraite, quand viendra le samedi soir, car c'est le samedi soir surtout que ça me prend, je sentirai une soif de damné me dévorer le corps, et je ne pourrai pas en compagnie de mes amis, aller me rincer le gosier de quelques verres de *gin?* Est-ce raisonnable, voyons!

A mon retour au logis, ma femme m'assomme de reproches et moi je l'assomme de coups de poings; elle me traite de traîneur, de sans cœur; moi, je la traite de bien pire que ça. Alors je sacre comme un démon, les enfants se cachent de frayeur et de honte, la femme maudit l'hôtelier qui m'a soutiré la moitié du salaire qu'elle attendait pour payer le boulanger, l'épicier, le cordonnier, le tailleur et le propriétaire. Mais tout ça, vous le comprenez, agrémente la vie du ménage et y met un peu de bonheur. Donc il faut des licences, beaucoup de licences!

Et puis sans licences, le pays serait trop bon, et le diable n'aurait qu'à faire son paquet. Or il faut bien que tout le monde vive, — le diable comme les autres —; or, sans licences, il ne vivrait pas.

Et j'en sais quelque chose, moi. Ainsi tenez: pas plus tard qu'à Pâques, quand je suis allé conter à Monsieur le curé les fredaines de l'année, il m'a dit comme ça: «Jos, mon enfant, tu manques la messe, tu mènes une vie sale, par-dessus le marché, te voilà

voleur, scandaleux, ta maison est un enfer. Et tout ça par suite de la boisson!!» J'ai baissé la tête car c'est vrai, si j'étais sobre je ne me permettrais jamais ces horreurs, mais il faut bien que le diable vive. Donc il faut des licences, beaucoup de licences!

A ma denière maladie, j'ai failli partir pour l'autre bord. Le médecin m'a dit: «Jos, tu te ruines à boire; tu vas laisser ta femme et tes enfants dans le chemin, et ton âme au diable. Si tu continues, tu ne feras pas de vieux os et cependant tu étais bâti pour vivre un siècle, tu avais du cœur à l'ouvrage, tu pouvais réussir.» Il avait raison le docteur; mais à présent c'est plus fort que moi, il faut que je boive quand je rencontre une chance. Donc il faut des licences! il faut beaucoup de licences!

Et puis il ne faut pas que la jeunesse soit meilleure que les papas. Pour lui apprendre à se démoraliser, il faut lui ouvrir la meilleure école pour cela: la buvette. Donc il faut des licences, beaucoup de licences! Car plus il y a de trous, plus on a de chances d'attraper une entorse, ou de se casser le cou.

Et dire qu'il y a des gens qui ne veulent pas de licences, ou en veulent restreindre l'octroi! Comprenez-vous ça, vous? Eh bien, je l'avoue, ça me dépasse, moi.

Jos. Latraite



Mon cheval, mais il est à moi, ventrebleu !

— D'où viens-tu, Baptiste ? Tu as l'air bien pensif ?

— Ne m'en parlez pas; je sors du club ouvrier: les oreilles m'en bourdonnent encore.

— Y a-t-il eu du tapage ?

— Non, mais il y a eu un discours.

— Qui a parlé ?

— Je ne sais pas son nom; c'est un petit moustachu belge ou français. Ce qu'il nous en a débité pendant une heure! Il nous a dit comme ça: «Canadiens, vous êtes des arriérés! Poussez donc avec nous à la roue, et nous obtiendrons un ministre de l'Instruction publique, comme dans les pays civilisés.

Alors, on votera l'instruction obligatoire et tous nos descendants mangeront le même pain intellectuel pétri par les mains paternelles de l'État. Ce sera l'égalité et la fraternité au banquet de la science.»

— Et que penses-tu de tout cela, Baptiste ?

— Hein!...ça ne me *revient* pas trop; je flaire quelque sale piège là-dessous.

— Tu as bon nez. Écoute, Baptiste, si tu veux bien, en montant la côte nous allons tirer cette affaire au clair.

DROITS DES PARENTS

Ton phraseur de tout à l'heure prétend donc que l'éducation appartient à l'État ?

— C'est ce que j'ai compris.

— Eh bien, Baptiste, rien n'est plus faux. Ouvre ton oreille et tu vas saisir du coup. As-tu un cheval ?

— Pas ici, à l'écurie.

— Je comprends.

— Et une belle bête, Monsieur, sauf votre respect, toute jeune, solide sur pattes, et qui vaudra de l'argent, quand j'aurai fini de la dresser.

— Eh bien, si un étranger venait te dire: «Ton poulain, je vais le dresser moi-même. Tu lui donnes de l'avoine ? à l'avenir je t'oblige à ne lui servir que de la moulée de froment.» — De quel droit, lui demanderais-tu, viens-tu m'imposer un régime pour mon cheval, et m'empêcher de l'élever comme je

l'entends ? — Et s'il te répondait: «C'est de la part du gouvernement.» — Mon petit, lui dirais-tu, va dire à ton gouvernement qu'il n'a rien à voir dans mon écurie, et que s'il veut y regarder de trop près, j'ai une fourche quelque part. Et toi, décampe et plus vite que ça; sinon, voici un fouet qui pourrait bien te cingler les côtes. A-t-on jamais vu cela ? m'empêcher d'élever mon cheval comme je l'entends! Mais elle est à moi, ma bête! Qu'ils viennent y toucher! qu'ils y viennent! mais qu'ils numérotent bien leurs côtes avant, parce qu'il y aura des dégats.

— Oui, à coup sûr, il y en aurait, car je taperais ferme.

— Et si l'autre te répliquait: «Tu t'excites trop vite, mon Baptiste, le dressage des cheveaux doit appartenir à l'état. Car le gouvernement doit assurer l'avancement du pays; or plus l'élevage est parfait, plus le pays y gagne. Donc l'État a le droit de s'emparer de tous les poulains du pays et de les soumettre à un dressage obligatoire.»

— L'État, riposterais-tu, a le droit de se mêler de ses affaires, mais il n'a aucun droit de mettre le nez dans ce qui ne le regarde pas. Si le gouvernement veut le progrès du pays et de la race chevaline, qu'il donne des prix, qu'il encourage les bonnes volontés, qu'il avance de l'argent; mais nous priver de nos droits, non, il ne peut pas le faire, car le gouvernement après tout a été établi pour assurer à chaque citoyen ses libertés, l'aider à en jouir, à les exercer et non pour les lui voler — comme ferait un vulgaire bandit. Qu'il vienne ton gouvernement mettre la

main sur mon cheval et nous verrons! Mon cheval, mais il est à moi, ventrebleu!

Baptiste, tu prétends pouvoir élever ton cheval comme tu l'entends, sans permettre au gouvernement d'y mettre le nez ou la main, parce que ton cheval t'appartient; or, tes enfants appartiennent-ils à l'État ? Est-ce lui qui leur a donné la vie, qui dans la suite les a bourrés de pain, de soupe et du reste ? Est-ce lui qui a rapiécé leurs culottes, lavé leur linge et les a chauffés et logés ?

— Non, j'en sais quelque chose et ma bourgeoise aussi!

— Donc, Baptiste, tes enfants sont à toi. En leur donnant la vie, tu as acquis le droit de la développer en eux jusqu'à son épanouissement: vie de l'intelligence par l'instruction; vie du cœur par la piété; vie du corps par l'alimentation et l'exercice. Si quelqu'un, fût-il monsieur le gouvernement, s'avisait d'empiéter sur tes droits, de gêner ta liberté, prends ta fourche et cogne dessus, c'est un voleur.

Donc à l'école, tu es maître; car l'école n'est que le prolongement de la famille, elle en est une dépendance. Le professeur n'est que ton remplaçant; s'il commande, s'il corrige, c'est parce que tu lui as remis ton autorité; s'il enseigne, ce n'est que d'après le programme que tu lui as tracé. Et tu n'as pas le droit de renoncer à ces privilèges.

— Mais alors l'Église n'a rien à voir dans l'éducation ?

— Oui, elle a aussi un rôle à jouer. Si tu as donné à tes enfants la vie naturelle, l'Église leur a donné la vie surnaturelle de l'âme, c'est pourquoi elle revendique sa part d'action dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

Ce droit elle l'exerce *d'abord au sein de la famille*, en faisant aux parents, qui la remplacent, un devoir de veiller sur leurs enfants, d'initier leur esprit aux idées religieuses.

Elle l'exerce *aussi à l'école*. Quand vient l'heure où les parents confient à des maîtres de leur choix la charge de continuer, de conpléter l'éducation de leurs enfants, l'Église réclame son droit d'entrée dans l'école, pour coopérer à l'œuvre des maîtres chrétiens, les surveiller, les aider; et c'est à elle *seule* qu'il appartient d'arrêter le programme de l'enseignement religieux, la mesure dans laquelle cet enseignement doit être distribué. Elle a le droit de renvoyer des personnes insuffisamment qualifiées au point de vue moral et religieux. Elle doit aussi prendre connaissance des livres mis dans les écoles aux mains des enfants, car elle est soumise au grave devoir de veiller à ce que dans cet enseignement rien ne se glisse de contraire à l'intégrité de la foi et des mœurs. En un mot l'Église exige: *1° des maîtres catholiques; 2° des livres approuvés par les évêques; 3° la liberté d'organiser l'école de façon à ce que l'enseignement y soit en plein accord avec la foi catholique.*

DROITS DE L'ÉTAT

— Et l'État qu'en faites-vous ?

— J'en fais, j'en fais...Tiens, as-tu lu le journal ? Il y a là, résumés en quelques phrases, les droits de l'état en matière d'éducation.

C'est un de nos évêques, Monseigneur Cloutier, qui écrit. Je lis.

Le rôle de l'État est *uniquement* de protéger les droits, et, selon que les besoins le requièrent, d'aider à l'accomplissement des devoirs.

Comme protecteur des droits et gardien de l'ordre public, il peut exercer un contrôle sur les institutions scolaires ou l'infraction aux règles de l'hygiène créerait un péril grave pour la santé publique, ou pour la morale.

Il doit venir en aide aux intérêts particuliers en suppléant à la pauvreté des familles, et exécuter, aux frais du trésor, ce que la fortune privée ne saurait accomplir, par subventions, pensions, récompenses.

Il peut aussi fonder et administrer, sans toutefois les soustraire à la direction de l'Église pour le côté religieux et moral, des écoles spéciales techniques, navales, militaires; établir, là où l'initiative privée ne saurait y pourvoir, des écoles supérieures d'industrie, d'agriculture, toujours en tenant compte des droits de la conscience et de l'autorité religieuse.

Mais en dehors de ces cas d'intervention acciden-

telle, l'État n'a pas le droit de confisquer le droit des parents.

— Ainsi le gouvernement ne peut pas obliger les enfants à aller aux écoles ?

— Non. L'Église seule peut faire aux parents, qui n'en sont empêchés ni par la pauvreté, ni par une raison valable, un devoir de conscience de procurer à leurs enfants quelque instruction, si élémentaire soit-elle, en rapport avec leur condition. Toutefois c'est un devoir de *charité*, non de *justice*. Or l'État n'a pas le droit d'intervenir quand la justice n'est pas lésée. Pas plus qu'il n'a le droit de s'immiscer dans ta cuisine pour t'imposer un menu plus favorable au développement de tes enfants. Donc tu as compris ?

— Parfaitement et je m'en souviendrai. C'est d'ailleurs plein de bon sens.

— Bonne nuit.

— Bonsoir.

Instruction gratuite

Dans un petit journal du dimanche, qui se fait à Montréal le champion des idées de la LOGE, je lisais ces jours derniers: «*dans les vieux pays on me dit que ça ne coûte rien pour envoyer les enfants aux écoles*».

Quel est ce ON qui vous renseigne si bien et vous fait avaler des canards, comme on n'en rencontre pas sur les îles de Sorel ? Il vous faut une fameuse dose de confiance dans ce monsieur ON, pour gober de pareilles sornettes. S'il vous plaît, demandez donc à Monsieur ON quels sont ces vieux pays où l'Instruction ne coûte rien. Vous rendrez ainsi service à bien du monde. Moi, tout le premier, vite, je boucle mes malles, j'astique mes enfants et je file pour ce pays de cocagne.

Mais où aller ?

Aux États-Unis ? Non évidemment, car ce pays se proclame encore jeune et puis je me suis laissé dire par le Congrès d'éducation tenu à Détroit, que, là-bas, le coût d'un élève dans les écoles publiques du Gouvernement est de 27 piastres tandis qu'il ne s'élève qu'à 7 dans les écoles paroissiales.

Il nous faut donc, au risque d'attraper le mal de mer, traverser l'océan. Où irons-nous ? Voguons de suite vers la France, car c'est à ce pays, je n'en

doute pas, que fait allusion le monsieur ON qui vous inspire.

Puisque l'idéal rêvé et qui vous fait pleurer les yeux de convoitise, c'est le régime français, parlons-en. Oui, je lis sur la porte de l'école: INSTRUCTION GRATUITE; mais ne nous laissons pas emballer par des mots.

Le budget de l'instruction publique s'élève en France à 282 *millions de francs*, 56 *millions de piastres*. Croyez-vous que cet argent tombe de la lune dans le gousset du gouvernement ? il sort bel et bien de la poche du peuple. L'État ne fait que le distribuer. Or, c'est une vérité visible à l'œil nu, même au Canada, ce qui est administré par le gouvernement, l'est toujours d'une manière plus dispendieuse qu'administré autrement.

Avec notre système actuel le coût de la construction d'une école se paye par les parents des enfants qui la fréquentent. Or, ces gens étant directement intéressés voient à ne pas faire de gaspillage ni de folies. Si par contre l'État bâtit l'école, il en fera avant tout une affaire d'élection; et puis les amis politiques, les *boodlers* seront là. Le gouvernement paiera... avec l'argent puisé dans votre poche.

C'est ce qui se passe en France, et le Français après s'être saigné n'a pas même le droit de contrôler son école et de voir à ce que ses enfants soient élevés dans les saines idées.

J'ajoute un mot. Vous regrettez que les livres ne soient pas distribués gratuitement. Si vous étiez libraire je vous comprendrais, mais vous êtes ouvrier. Ah! c'est pour le coup qu'il en faudrait des

livres, car à quoi bon se gêner quand ça ne coûte rien! Et qui paierait la note ?...Vous, en fin de compte, vous!

Tandis qu'avec le système actuel votre enfant, et vous y avez l'œil, ménage ses livres, les conserve, et puise ainsi l'esprit d'ordre et d'économie. S'il gaspille ses livres sur le banc de l'école, parce qu'ils ne lui coûtent rien, à dix-huit ans il gaspillera vos économies, parce qu'il n'aura pas eu à peiner pour les amasser. Maintenant il vous voit faire des sacrifices pour son éducation; il comprend par là le cas que vous attachez à la science, et parce que vous devez payer directement pour les fins scolaires vous veillez à ce que vos enfants répondent à vos sacrifices par leur application et leurs succès.

Je vous permets de soumettre ces idées à monsieur ON. Mais il n'en profitera pas, vous soupçonnez pourquoi. Vous du moins faites-en votre profit.

Programme ouvrier

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

Deux ouvriers, Jacques Marchand et Pierre Beaudoin, abordent au sortir de l'usine une question souvent discutée au club, ressassée chaque semaine dans le Pays *et dont l'étiquette sonore figure en évidence dans le programme du parti ouvrier.*

JACQUES. — Ah! si nous l'avions enfin, *l'instruction obligatoire*, les Canadiens français obtiendraient partout les meilleures places et chacun de nous deviendrait vite aussi riche que les plus riches Anglais.

PIERRE. — Pourquoi donc le gouvernement la refuse-t-il ?

JACQUES. — Si je comprends bien nos orateurs et mon journal, c'est qu'il aurait peur des castors et des curés qui veulent tenir le peuple dans l'ignorance.

PIERRE. — Pour les castors, ça doit être vrai! Je n'en ai jamais vu, mais *le Pays* dit que ce sont des éteignoirs. Quant aux curés, s'ils sont tous comme le nôtre, j'en doute fort. Car les enfants m'ont dit qu'il visite souvent l'école, s'informe de chacun, encourage et récompense les travailleurs. Ainsi pas plus tard que dimanche dernier, il a fait une sortie

contre les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école, ou les retirent trop tôt. Il a même affirmé que les parents négligents pouvaient se rendre coupables d'une faute grave. Mais voici M. Lajeunesse, notre organisateur électoral : il doit être au courant de tout cela, lui... Bonjour, M. Lajeunesse, vous reconnaissez vos amis, je suppose. Ça va toujours bien dans la politique depuis les dernières élections ?

M. Lajeunesse. — Pas mal du tout ! Le gouvernement est très fort, grâce à vos votes, mes chers amis. Il peut faire tout ce qu'il veut.

Jacques. — Mais alors, pourquoi ne nous donne-t-il pas l'instruction obligatoire, afin que nous puissions avoir les meilleures places et devenir aussi riches que les Anglais ?

M. Lajeunesse. — Des mots, des mots tout cela. Il ne faudrait pas croire que la réforme opérerait un tel bouleversement. Les Anglais de la province ne l'ont pas plus que vous, l'instruction obligatoire : ce n'est donc pas elle qui leur procure des places et les enrichit. Qui vous raconte ces histoires-là ?

Pierre. — Qu'importe ! Mais dites-nous pourquoi le gouvernement ne la donne pas. Est-ce parce qu'il redoute de favoriser les ouvriers ? Il ne redoute pas tant nos votes ! Il a bien trouvé de l'argent pour le chemin de fer de la baie James et pour les gros entrepreneurs. Pourquoi ne la donne-t-il pas ?

M. Lajeunesse. — Laissez-moi vous parler franc : il ne la donne pas, parce que vous n'en avez pas besoin ; parce qu'elle serait dangereuse et que vous n'en voudriez pas.

Jacques. — Vous ne parlez pas comme *le Pays*.

M. Lajeunesse. — Possible; et je m'en flatte, car il fait avaler parfois à ses lecteurs de bien grosses couleuvres.

Pierre. — Vous dites qu'on n'en a pas besoin ?

M. Lajeunesse. — Oui, je le dis et je le répète. M. Gouin l'a proclamé à la face même de ses contradicteurs: nos enfants sont aussi instruits que ceux des autres provinces et fréquentent mieux l'école qu'on ne le fait dans maints pays où sévit l'instruction obligatoire. Les chiffres sont là; on a beau coller dessus le nez de certaines gens, ils ne voient rien: il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Or, puisque chez nous les parents sont assez soucieux de l'avenir de leurs enfants pour les faire instruire, pourquoi aller les molester par des lois, et entraver leur liberté ?

Jacques. — Mais l'instruction est indispensable, or, si quelque enfant venait par la négligence de ses parents à en être privé, ne serait-il pas sage, pour le bien général, que le gouvernement intervînt.

M. Lajeunesse. — Il y a une chose plus utile au bien général que l'instruction profane, c'est l'instruction religieuse, le catéchisme. La première... apprend à lire, à écrire; le catéchisme enseigne l'honnêteté, la chasteté, l'obéissance à Dieu et à ses représentants. Or, si le gouvernement proposait une loi rendant obligatoire l'enseignement du catéchisme, voyez-vous d'ici la bande se trémousser ? entendez-vous les cris d'oie qu'on écorche s'échapper de certains bureaux ? Non, nos réformateurs n'en voudraient pas de cette instruction obligatoire; et cependant, je le répète, savoir son catéchisme afin d'être

un honnête citoyen est aussi utile au bien général que de savoir lire et écrire.

Pierre. — Vous avez bien raison: les plus gros voleurs, les plus fines canailles ne sont pas tous des ignorants. Mais, et c'est ce que je ne comprends pas, pourquoi les gens du *Pays* se démènent-ils tant en faveur de l'instruction obligatoire ?

M. Lajeunesse. — Ce n'est pas, semble-t-il, par amour de l'ouvrier. Car ils n'auraient qu'à ouvrir des écoles et à enseigner comme le font nos Frères et nos Sœurs.

Jacques. — Il paraît que ça ne paie pas.

M. Lajeunesse. — Non, ça ne paie pas. Et il faut du dévouement. Or, les écrivains du *Pays* ne semblent avoir du zèle que pour exalter tout ce qui est étranger. Leur dévouement au bien général consiste surtout, dirait-on, à nous dénigrer. C'est plus ou moins honorable, mais ça les conduit à leur but.

Pierre. — Leur but ? Que veulent-ils donc ?

M. Lajeunesse. — Le voici: Ils veulent l'instruction obligatoire: tout le monde à l'école. Ce point gagné, ils mettent l'école sous le contrôle du gouvernement. Voilà pourquoi ils demandent un ministre de l'Instruction publique et l'école gratuite. Ce ministre paiera, administrera les fonds; or, quand on paie, on a le droit de dire son mot, d'intervenir dans le choix des professeurs, dans le programme des matières de classe. Supposons un instant, tel rédacteur du *Pays*, ministre de l'Instruction publique. Croyez-vous qu'il insisterait beaucoup sur le catéchisme ? qu'il ne regarderait pas de travers les catho-

liques à tous crins ? les castors comme on dit au *Pays*. Un jour les petits juifs du quartier Saint-Louis viendraient se plaindre que, dans l'école obligatoire, on parle de religion chrétienne. Pour ne pas laisser effaroucher ses petits amis, et sous prétexte d'égalité devant la loi, notre ministre de l'instruction publique supprimerait tout simplement l'instruction religieuse nous aurions des écoles neutres, des écoles sans Dieu; nos enfants seraient de petits vauriens, mais nous serions à la hauteur des grrrands pays.

Voilà où l'on veut en venir. C'est le chemin que les francs-maçons ont pris en France et ailleurs; c'est le chemin dans lequel on veut nous engager. N'avais-je pas raison de dire que la loi sur l'instruction obligatoire est dangereuse ?

PIERRE. — Ah! oui, parfaitement.

M. LAJEUNESSE. — Eh bien, je vais plus loin; et je dis que vous n'en voudriez pas.

JACQUES. — Pardon, M. Lajeunesse, nous avons signé une requête pour l'avoir.

M. LAJEUNESSE. — Peut-être! Mais je le répète, si la loi était votée et appliquée, vous seriez les premiers à vous en plaindre.

PIERRE. — Vous croyez ?...

M. LAJEUNESSE. — J'en suis certain. D'après cette loi, quand un enfant de cinq à seize ans aura manqué la classe, l'inspecteur du gouvernement passera dans la famille et mettra à l'amende les parents qui, sans de bonnes raisons, auront gardé l'enfant à la maison.

JACQUES. — Mais mes enfants sont à moi, M. Lajeunesse; je les envoie régulièrement à la classe.

S'il arrive que j'aie besoin de l'un d'entre eux, je le garde...

M. LAJEUNESSE. — Sans doute, et tant que la loi n'aura pas été votée, vous êtes libre de régler chaque cas à votre guise, mais après, ça se fera comme j'ai dit.

JACQUES. — Je vous répète que mes enfants sont à moi et que le premier inspecteur qui viendra écornifler chez moi et se mêler de mes affaires de famille, je le flanque à la porte. Il y assez des gens du gaz, de l'aqueduc et du bureau d'hygiène à nous achaler.

M. LAJEUNESSE. — Résister à l'autorité ne fera qu'aggraver l'offense: la loi doit toujours avoir et a toujours le dernier mot. Vous paierez de $5 à $20 d'amende, pour avoir gardé l'enfant sans une bonne raison, dont les inspecteurs seront juges, et si vous vous permettez de faire de la résistance et du tapage, on vous collera d'autres frais ou de la prison.

PIERRE. — Mais à part de cela, qu'y a-t-il encore dans cette loi ?

M. LAJEUNESSE. — Pas autre chose, c'est tout, et cela suffit.

JACQUES. — En êtes-vous bien certain ?

M. LAJEUNESSE. — Absolument, comme je vous parle.

JACQUES. — Mais je n'en veux pas une miette de cette instruction obligatoire.

M. LAJEUNESSE. — Quand je vous disais que si elle était votée vous seriez les premiers à vous en plaindre.

JACQUES. — Si j'avais cru que ce n'était qu'une invention pour persécuter les pauvres gens, pour en-

gendrer des procès et faire gagner de l'argent aux avocats, je sais bien ce que j'aurais fait. Mais toi, Pierre, en veux-tu ?

PIERRE. — Cette question! Tu sais bien que je ne suis pas un fou, hein!

JACQUES. — Et quand je pense qu'on m'a fait signer une requête pour demander qu'on impose l'instruction obligatoire à tous les Canadiens, tout simplement.

PIERRE. — Et moi aussi! On m'a fait signer, mais tu comprends, je ne me doutais pas du tout que c'était ça au fond... Ah! si je les tenais!...

JACQUES. — Franchement, c'est une canaillerie! Il faut toujours se méfier des beaux parleurs. Au club, on nous a enjôlés avec de grandes phrases, et je crois les entendre encore: «Les Canadiens ne sont pas plus bêtes que les Anglais. Pourquoi ne pas demander l'instruction obligatoire puisqu'eux la demandent ? Pourquoi avoir peur des mots ? Pourquoi vous faire conduire toujours par le bout du nez par les curés ? Vous n'êtes pas un troupeau de moutons, vous êtes des hommes libres. Seuls les curés — et leurs amis, les castors, — ne veulent pas de l'instruction obligatoire. On sait bien pourquoi, allez! c'est parce qu'ils veulent tenir le peuple dans l'ignorance, afin de le mieux exploiter.»

PIERRE. — Oui, on nous a répété tout ce que tu dis là, mais je commence à voir clair dans leur jeu, et ils ont besoin de se lever matin pour m'attraper de nouveau.

JACQUES. — Moi aussi, j'en ai assez. Il y a un bout à se faire répéter chaque semaine qu'on est des

moutons, des imbéciles, des exploités, etc., et qu'une demi-douzaine d'Anglais valent plus, par l'intelligence et l'activité, que tous les Canadiens ensemble.

M. Lajeunesse. — Mais, mes bons amis, le gouvernement ne l'a pas encore adoptée cette loi!

Pierre. — Tant mieux! et dites-lui bien que si jamais ça arrive, moi je vote contre lui, et je ne serai pas le seul, je vous assure. Quand les gens sauront à quoi s'en tenir sur l'instruction obligatoire, il y aura du boucan.

Jacques. — Et moi aussi, je voterai contre...

M. Lajeunesse. — Restons tranquilles, mes chers amis. Le clan des redresseurs de torts n'est pas aussi puissant qu'il cherche à le faire croire. L'*anti-saint-jean-baptisme* ne compte pas beaucoup de fidèles dans ses processions, et il lui en resterait encore moins s'il immolait tous ses moutons. Me permettriez-vous un conseil ? Puisque vous savez maintenant en quoi elle consiste, dites bien à vos amis ce que c'est que l'école obligatoire, afin qu'il n'y ait plus de malentendus à ce sujet.

Pierre. — Soyez sans crainte, nous n'y manquerons pas. N'est-ce pas, Jacques ?

Jacques. — Vous pouvez être sûr que je ferai mon devoir.

M. Lajeunesse. — Ensuite, ne signez jamais plus de requêtes, les yeux fermés, pour demander à cor et à cris ce dont vous ne voulez pas. Au contraire, quand vous vous adresserez aux ministres et aux députés, dites très clairement ce que vous voulez, quel est votre sentiment sur l'instruction obligatoire, et je pense que tout ira bien.

Pierre. — Vous les voyez souvent, vous, les ministres et les autres messieurs du gouvernement. Dites-leur de notre part — n'est-ce pas Jacques ? — que l'école obligatoire, quand les gens sauront bien ce que c'est, ne sera jamais populaire. S'ils tiennent à ne pas trop en arracher dans leurs élections, ils font mieux de ne pas indisposer les pères de famille.

M. Lajeunesse. — Je vous en prie, restez bien tranquilles, mes bons amis. Je vous promets de faire votre commission et de la bien faire. Je suis aussi intéressé que vous dans cette question, et vous pouvez être sûrs d'avance que le gouvermenent ne tiendra pas à contrarier les électeurs et à se créer des embarras. Au revoir!



Encore l'école obligatoire

LES DÉNIGREURS

Chacun son métier: les uns bêchent, rabotent, triment au soleil ou à l'ombre, bâtissent des murs, ou grattent les rues; d'autres parlent, écrivent ou grattent autre chose; quelques-uns exploitent, beaucoup sont exploités...et l'on va répétant qu'il n'y a pas de sot métier.

Chez nous, un petit groupe d'émancipés, qui pourrait pourtant faire autre chose, exerce le métier de dénigreur. Et ces braves vont répétant sous toutes les formes, avec des airs d'apôtre du peuple, que tous leurs compatriotes sont des sots, nos professeurs des ignorants, nos écoles des sources d'ignorance, nos hommes des professions libérales, nos hommes d'affaires, nos ingénieurs, des ignorants. Leur petite gazette l'a même démontré, l'autre dimanche, en

prouvant qu'il y avait plus de villes populeuses dans l'Ontario que dans le Québec; — quelle race inférieure nous sommes! — Vous verrez que bientôt, pour nous confondre, elle prouvera qu'il y a plus d'Anglais à Londres qu'aux Trois-Rivières, et plus de Juifs en Russie qu'à Montréal. Et à toutes ces preuves, elle ajoutera par manière de refrain: «Ayons des écoles obligatoires, fermons nos collèges, et nous aurons...tout ce que les loges ne nous ont pas encore donné.»

Au fond, ce qu'ils veulent dire, nos dénigreurs, est beaucoup plus bref: nous sommes ignorants, sots, rétrogrades, parce que nous sommes catholiques; — seulement, ça, c'est ce qu'on ne dit pas au public. Ce ne serait pas dans la manière maçonnique. Pour faire avaler un mensonge, on le dose à point, on le sert souvent; les gogos finissent par le prendre.

LEUR PÈRE

Ces dénigreurs ont un ancêtre dont ils sont fiers, sans trop s'en vanter d'ailleurs. Il y a des parentés qu'on ne rappelle qu'en famille et qui compromettraient devant le monde. Cet ancêtre s'appelait Voltaire. Ses fils tâchent d'avoir son esprit, — ce qui ne les contraint pas d'avoir de l'esprit. Ils continuent son œuvre, mais autrement; ils vont au même but, mais comme à rebours. Ne pouvant plus tromper le peuple à la façon de leur père, ils essaient de le tromper autrement; ne pouvant plus entrer

par la porte de devant, ils passent par la porte de derrière.

Ce qui fait, par dessus tout, l'objet de leur convoitise, c'est l'école. Oh! s'ils pouvaient, à force de diffamation, en exclure l'Église, le prêtre, le frère, la sœur, les bons instituteurs chrétiens, quelle bonne aubaine! S'ils pouvaient introduire dans l'école la politique avec un ministre de l'éducation fait à leur image, des sous-ministres, des secrétaires, des entrepreneurs, des boodlers, du patronage, — que les braves gens paieraient à titre de gratuité, — quelle belle affaire!

Or, savez-vous ce que pense de l'éducation du peuple Voltaire, le père de nos dénigreurs? Pour lui, tout d'abord, le peuple, ce qui n'a que ses bras pour vivre, «c'est de la canaille». Il le dit en toutes lettres. Il importe, pense-t-il que ces «gueux ignorants» soient guidés, et non pas qu'ils soient instruits. Ils ne sont pas dignes de l'être. Lisez encore ce qu'il écrivait le 1er avril 1766, — «Je crois que nous ne «nous entendons pas sur l'article du peuple, que vous «croyez digne d'être instruit. J'entends par peuple «la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je «doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps «ni la capacité de s'instruire. Il me paraît essentiel «qu'il y ait des gueux ignorants.»

Donc, les ouvriers — retenons bien ce compliment — qui gagnent leurs vie avec leurs bras, sont des «gueux» qui doivent rester «ignorants». Et vous pouvez m'en croire, ce programme de la famille voltairienne est resté, au fond, partout le même.

Eh bien, au moment où ce dénigreur, père des

nôtres, répandait son mépris sur le peuple, l'Église, qui de tout temps a aimé et a travaillé à éclairer le peuple, ouvrait partout des écoles et fondait des ordres religieux d'hommes et de femmes destinés à instruire la jeunesse et les enfants pauvres. Elle a si bien continué cette œuvre bienfaisante, que les petits de Voltaire, ne pouvant plus abrutir le peuple par l'ignorance, ont dû employer une autre tactique pour l'arracher à l'Église et s'en emparer.

L'ÉCOLE OBLIGATOIRE

Voltaire ôtait aux «gueux» leurs livres; ses petits-fils veulent leur ôter la liberté, en leur imposant l'école obligatoire. Plus tard, ils leur ôteront leur argent, en leur imposant les écoles soi-disant gratuites.

Voyez un peu le bluff: le catholicisme, se disent-ils, aime le peuple et l'instruit; nous allons le relancer en y allant du double. Non seulement nous allons faire mine d'aimer le peuple et de l'instruire autant qu'il voudra; mais nous allons le forcer à s'instruire autant que nous le voudrons. A force de répéter que tout va pour le pire dans notre système d'éducation, que nous sommes ignorants, rétrogrades, sots, au point «qu'il y a plus de petites villes populeuses dans Ontario que dans Québec,» on finira bien par croire à notre dévouement et à nos lumières, et nous mettrons la main sur cette chère «canaille», comme disait notre ancêtre.

Tout le jeu est là. — Toute la farce sinistre du dénigrement n'a pas d'autre objet. Et c'est faute de voir cette pensée de derrière la tête des dénigreurs que des bonnes gens s'en font parfois les complices et en sont les dupes.

Dès que l'école obligatoire sera établie, l'ouvrier ne sera plus seulement invité, sollicité, par sa conscience et l'autorité religieuse, encouragé, aidé par l'autorité civile, à envoyer ses enfants à l'école et à les préparer pour l'avenir; il ne sera plus libre de mesurer l'instruction qui convient à son enfant, selon le métier qu'il doit exercer; il sera forcé, violenté. Un fonctionnaire de l'État entrera dans la famille, prendra la place du père, et mesurera l'instruction qu'il faut à l'enfant. Si le père résiste, le fonctionnaire appellera un *policeman*, lequel enverra l'enfant à l'école à coup de bâton.

— Mon enfant doit être ferblantier, dira le père; il est maintenant assez instruit pour cela. Je suis pauvre, et j'ai besoin qu'il m'aide en apprenant son métier.

— A l'école! Police, conduisez-le à l'école, ronchonnera le fonctionnaire; c'est moi qui suis maître ici.

— Mon enfant sait mieux lire et compter que je ne l'ai jamais su moi-même, dira le cultivateur, et je suis aussi bon citoyen, et j'ai rendu autant de services que vous à mon pays; j'ai besoin de mon garçon pour prendre soin de mes bêtes et pour lui apprendre à cultiver la terre comme moi: Laissez-le moi.

— A l'école! reprendra l'homme aux boutons jaunes. Police, emmenez-moi ce marmot-là!

— Monsieur, dira un autre travailleur, mes enfants sont à moi, et je les ai fait instruire tant que j'ai pu. Sortez de ma maison! Je suis charbonnier, mais charbonnier est maître chez soi!

— Police! emmenez le père et l'enfant: ce sont des «gueux», de la «canaille», qui se révoltent contre le progrès.

Haut, le bâton! Vive la famille de Voltaire, et vive l'école obligatoire!

Puisque le pape s'en contente!

L'autre jour, au sortir de la grand'messe, je traverse quelques groupes de mes paroissiens, pour me rendre au presbytère. Déjà depuis quelques minutes, les hommes avaient allumé leurs pipes, et faisaient un brin de causette sur le perron de l'église.

Dans plusieurs cercles, cela va sans dire, on parlait politique, que voulez-vous ?... des Canadiens!... Comme toujours, quand on touche à ce sujet, la discussion était chaude; et, comme les poumons de mes paroissiens sont aussi solides que leurs bras, pas n'était besoin de tendre l'oreille pour tout entendre.

Quand je passai, le forgeron, un colosse de six pieds, avait la parole. Et comme pour enfoncer ses idées dans l'esprit de ses auditeurs, il accompagnait chacune de ses phrases d'un vigoureux coup de poing dans le creux de sa main gauche. Fallait voir s'il était convaincu!

— «Pourquoi, disait-il, réclamer, pétitionner, faire du tapage politique avec cette question des écoles de l'Ouest, puisque le pape se contente du règlement de 1896 ? Faut pas être plus catholique que le pape!»

J'eus envie de demander à mon forgeron, qui lui

avait enfoncé cette idée-là dans la tête. Mais une seconde de réflexion me fit changer d'avis.

— A quoi bon! me dis-je. Je le sais déjà. On a tant de fois répété, et sur tous les tons à la chambre, dans les journaux ? «La question des écoles du Manitoba est réglée, elle rend justice aux minorités..., il n'y a plus à intervenir...le pape approuve le règlement.» Que de braves gens, comme mon forgeron, à force de l'entendre dire, ont fini par le croire.

Non, le pape n'a pas enterré la question des écoles du Manitoba; il est utile aujourd'hui de le rappeler. Voici les propres paroles de Léon XIII, au peuple canadien, touchant la fameuse loi réparatrice qui, de fait ne répare pas grand'chose.

Vous y verrez, d'après le pape, que le règlement est incomplet et ne rend pas entière justice. Prenez ce qu'on vous donne, ajoute Léon XIII, mais ne vous en contentez pas. Exigez la reconnaissance complète de vos droits; et, pour y arriver, ne renouvelez pas les fautes d'autrefois. Ce qui vous a perdus, c'est l'esprit de parti. Mettez de côté vos divisions politiques; catholiques, unissez-vous et vous recouvrerez vos droits.

LES ÉCOLES DOIVENT ÊTRE CATHOLIQUES

«La justice et la raison exigent que vos enfants trouvent dans les écoles, non seulement l'instruction scientifique, mais encore des connaissances morales en harmonie avec les principes de leur religion... De là, la nécessité d'avoir des maîtres catholiques,

des livres de lecture et d'enseignement approuvés par les évêques et d'avoir la liberté d'organiser l'école de façon que l'enseignement y soit en plein accord avec la foi catholique... Ces principes, il n'est pas permis de les révoquer en doute ni de les abandonner en aucune façon.»

POURQUOI NOS DROITS ONT-ILS ÉTÉ SACRIFIÉS ?

«Les inconvénients de la loi avertissaient par eux-mêmes que pour trouver au mal un adoucissement opportun, il était besoin d'une entente parfaite. Telle était la cause des catholiques, que tous les citoyens droits et honnêtes, sans distinction de partis, eussent dû se concerter et s'associer étroitement pour s'en faire les défenseurs. Au grand détriment de cette cause, c'est le contraire qui est arrivé. Ce qui est plus déplorable encore, c'est que les catholiques canadiens eux-mêmes n'aient pu se concerter pour défendre des intérêts qui importent à un si haut point et dont l'importance devrait imposer silence aux intérêts des partis politiques, qui sont d'ordre bien inférieur.»

QUE PENSER DU BILL RÉPARATEUR ?

«Nous n'ignorons pas qu'il a été fait quelque chose pour amender la loi... Nous ne pouvons toutefois dissimuler la vérité: la loi que l'on a faite, dans

un but de réparation, est défectueuse, imparfaite, insuffisante. C'est beaucoup plus que les catholiques demandent et qu'ils ont le droit de demander... Pour tout dire en un mot, il n'a pas été encore suffisamment pourvu aux droits des catholiques et à l'éducation des enfants au Manitoba.»

QUE FAIRE ?

«En attendant, et jusqu'à ce qu'il soit donné de faire triompher toutes leurs revendications qu'ils ne refusent pas des satisfactions partielles...

«Toute demande que l'on pourvoie pleinement aux droits des catholiques. C'est à quoi l'on doit viser, c'est le but qu'on doit poursuivre avec zèle et avec prudence. Or, à cela rien de plus contraire que la discorde: il faut absolument l'union des esprits et l'harmonie de l'action.»



TRAIN POUR ST-JÉROME STE-AGATHE !... MESSIEURS LES VOYAGEURS EN VOITURE....

La religion... affaire d'argent

Le train s'ébranle pour Saint-Jérôme. Le compartiment des fumeurs est presque désert, deux hommes et c'est tout.

L'un, dans la trentaine, est tiré à quatre épingles, et semble frais déballé d'un rayon de magasin: cravate, plastron, faux-col, tout est flambant neuf. Monsieur fait l'impression d'un mannequin exposé aux vitrines, qui, fatigué de la ville, va respirer l'air des champs et se détendre un peu.

En effet, monsieur se détend. Il allume une cigarette égyptienne, déplie un sale petit journal, où s'étalent de grosses annonces de gin et de whiskey, ajuste son lorgnon, étend les pieds sur le banc d'en face, et lit, entrecoupant sa lecture, pour lancer au plafond une bouffée de tabac, qui monte en spirales grises.

L'autre voyageur est un marchand, jovial et sans cérémonies. Il a tiré sa pipe, et pendant que le petit crevé d'en face grille des cigarettes égyptiennes, lui

se délecte du tabac de son jardin, et semble rêver déjà aux joies du retour au foyer.

Tout à coup le petit monsieur dépose le journal, retire ses jambes, pousse un soupir de satisfaction, tord la pointe droite de sa moustache, et, d'un air triomphant, se frappant sur la jambe: Ça c'est tapé, nom d'un chien!

Le marchand regarde; l'enthousiasme de son voisin le laisse froid. Le joli monsieur veut briser la glace et d'un air plein de cérémonie: Vous avez lu sans doute l'article de X. dans le dernier numéro du... ?

— Non monsieur; je ne lis que les bons journaux, et celui-ci sent mauvais.

— Ah! vous êtes bien tous les mêmes, vous autres catholiques; la lumière vous fait peur! Si vous lisiez ces pages de nos esprits libres de préjugés de secte, vous ouvririez les yeux, vous comprendriez qu'on vous tient sous l'éteignoir, qu'on vous exploite, qu'on vous gruge, que la religion en un mot est une affaire d'argent.

— Oh! oh! pas si vite mon petit, fait alors le marchand, en regardant son vis-à-vis bien en face; j'ignore si l'on m'a élevé sous un éteignoir, mais on m'a toujours bien enseigné une chose, qu'on a oublié de vous apprendre: C'est qu'il ne faut pas avaler toutes rondes les premières bourdes venues, sous prétexte qu'elles sont imprimées, et se frapper de suite sur la cuisse en s'écriant dans une crise d'enthousiasme: c'est-y tapé, nom d'un chien!

— On voit bien à votre surprise, dit le petit monsieur, d'un ton câlin, comme le clergé vous fana-

tise et vous endort. Veut-on vous ouvrir les yeux ? vous vous emballez, prêts à vous battre pour ceux qui vous pressurent et vous sucent, pauvres Canadiens naïfs!

— Je vous remercie de votre sympathie, réplique le marchand, mais nous n'en avons pas besoin. En vous entendant parler, pardon pour ma franchise, j'éprouve un sentiment de curiosité: si ma question est indiscrète, n'y répondez pas. N'auriez-vous pas par hasard été élevé par le clergé ?... Les plus féroces mangeurs de curés que j'ai rencontrés jusqu'ici sur mon chemin, sont ceux qui leur doivent le plus. C'est d'ailleurs tout naturel: la reconnaissance est un fardeau si lourd!

— Monsieur, je sors des lycées de France et je m'en vante.

— Ah! tant mieux, ça me soulage... vous êtes alors plus aveugle que méchant.

— Aveugle vous-même, qui ne voyez pas le prêtre passer sa vie à vous tendre la main.

LE PRÊTRE PASSE SA VIE A DEMANDER DE L'ARGENT

— Le triste métier que le sien alors! Avez-vous tendu la main, vous ? Moi, je l'ai fait. Une fois, dans ma paroisse, j'ai passé de rang en rang, quêtant pour un pauvre diable dont la maison avait brûlé. Je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie, et c'était en plein

hiver; j'en ai sué une semaine. Tenez, j'aimerais mieux aller casser de la pierre à Saint-Vincent-de-Paul que de passer ma vie à quêter pour moi..., cela va sans dire, mais même pour les autres. Avez-vous tâté à ce métier-là, vous ?

Le petit *frais*, pour se donner un air, tira une cigarette.

— Si les prêtres demandent, d'abord, sachez-le, ce n'est pas pour eux, car d'ordinaire c'est à la fabrique de fournir leurs honoraires. Si les prêtres n'avaient en vue que leur bien-être et leur popularité, et non pas le bien de la paroisse et celui des œuvres, ils feraient silence sur la question d'argent. Mais, parce qu'ils ont à cœur l'intérêt général, ils demandent, et ceux qui n'ont pas le cœur de donner, les critiquent. Et comme ils ramassent peu, ils demandent toujours. Voilà tout le mystère.

Je comprends par exemple sans peine, que votre curé demande souvent, s'il a beaucoup de paroissiens de votre calibre; car, j'imagine, vous n'avez pas dû donner grand'chose jusqu'ici aux œuvres paroissiales, entretien d'église, écoles, asiles, hôpitaux ? Mais je suis indiscret.

— Tout cela c'est l'affaire du gouvernement.

— Ah ! le gouvernement, attends s'il vient. L'église aurait le temps de crouler, et les malheureux de mourir bien des fois, avant que le gouvernement se fût décidé d'agir. Et puis, s'il venait, qui paierait la note en fin de compte ? nous, nous, et elle serait salée. Les taxes grossiraient comme les citrouilles à l'automne.

— Mais enfin, fait le petit monsieur, vous ne nierez pas que les curés vous font payer pour tout ?

LES CURÉS FONT PAYER POUR TOUT

— Pour tout! C'est vite dit, ou vite écrit: mais votre journal serait bien embarrassé de le prouver.

Tenez, moi qui vous parle, j'ai été fait enfant de Dieu sans payer le sou; tandis que pour être conseiller municipal, échevin, député, voire même franc-maçon, il faut y mettre de sa poche. Or le titre d'enfant de Dieu vaut bien le titre de conseiller et surtout de franc-maçon! Car on paie, et vous devez en savoir plus long que moi sur ce chapitre, on paie, paraît-il, une cotisation annuelle dans l'Émancipation; sinon on est excommunié... Demandez plutôt à ceux qui rédigent votre petit journal.

Çà coûte plus cher dans l'église du diable, que dans celle du bon Dieu. Car, j'ai été baptisé, confirmé, je me confesse et je communie toutes les semaines, et le curé ne m'a pas encore demandé un sou pour cela. Convenez-en, c'est bon marché!

— Mais les baptêmes, les mariages, les enterrements, fait le petit monsieur!

— Et d'abord quand il faudrait donner quelque chose dans ces trois circonstances de la vie, vous n'avez pas le droit d'en conclure qu'il faut payer pour tout. Car, règle générale, on ne vient au monde qu'une fois; on se marie, — soyons généreux pour les veufs et les veuves — on se marie en moyenne

deux fois; et l'on se fait enterrer une fois au plus. Donc cela ferait quatre versements à faire durant la vie d'un homme; ce n'est pas encore exagéré.

Mais, est-il bien vrai qu'il faut payer ? On m'a conté qu'à mon baptême, mon parrain émerveillé de ma bonne mine, fit sonner les deux cloches pour annoncer ma venue au pays, mais ça ne lui coûta pas aussi cher que de publier la nouvelle dans la gazette et ça me valut quelques bonnes prières qui m'ont aidé à marcher droit. C'est tout ce qu'on paya.

Depuis j'élève une famille; les marmots viennent aussi régulièrement que pâques, dans l'année, et on n'a pas encore exigé de moi un sou!

Quant au mariage, je suis sûr, l'Église, qui ne raffole pas de vieux garçons, est toujours prête à les marier *gratis*, s'ils sont pauvres, et à les enterrer ensuite au même prix.

— N'empêche, fit le monsieur, en secouant les cendres de sa cigarette, que l'Église, en cela comme en tout le reste, favorise les riches: car c'est évident dans toutes ces criconstances, les riches sont mieux servis.

L'ÉGLISE SERT MIEUX LES RICHES

— C'est dommage que vous n'alliez pas à l'église. Si vous suiviez dans votre paroissien, depuis la levée du corps jusqu'à la dernière pelletée de terre, jetée sur le cercueil, vous verriez que le prêtre récite les mêmes prières pour le quêteux et pour le millionnaire; l'un n'a pas un *requiescat in pace* de plus que

l'autre. S'il y a plus de tapis, de tentures, de cierges, si le catafalque est plus haut dans certains cas, c'est un détail. Qui veut les chandelles les paye, et de fait l'Église les fait payer; elle met à contribution la richesse et la vanité des riches pour subvenir à l'entretien du culte. Tous ces extra coûtent cher, mais les demande qui veut, et ceux qui les désirent le savent: c'est une aumône faite à l'Église et à Dieu, qui peut rendre plus facile au riche le passage à travers la porte étroite du paradis.

— Si du moins cet argent s'en allait aux pauvres ? fait alors le monsieur, maintenant peu à son aise, mais on l'emploie à bâtir, à décorer des églises qui jurent par leur splendeur avec la pauvreté du peuple. Pourquoi ne pas le consacrer aux indigents ?

MIEUX VAUDRAIT SOUTENIR LES INDIGENTS

Pardon mon ami, vous n'avez pas trouvé cela tout seul, réplique alors le marchand avec son franc rire. Cet air-là, un juif l'a inventé, ou du moins il le chantait il y a vingt siècles, et ce juif a mal tourné, il s'appelait Judas.

Lui aussi, tout voleur qu'il fût, se scandalisa un jour, en voyant Marie-Madeleine verser des parfums sur les pieds de Jésus et il entonna le refrain que vous répétez: «Gaspillage, gaspillage! Et les pauvres crèvent de faim!»

De fait, Judas s'en souciait fort peu des pauvres. C'est d'ailleurs de tradition chez la plupart de ceux

qui nous rabattent les oreilles de vieil air. Tiens, regarde... on voit là-bas, émergeant au milieu des cheminées, les toits d'hospices, d'asiles, de refuges. Qui les a bâtis ? qui les soutient ? L'Église et ceux qui donnent à l'Église. Ceux qui donnent à Dieu donnent aux pauvres, tandis que ceux qui n'ont pas le sou pour l'Église sont sans cœur pour les malheureux. Plusieurs fois l'Église a vendu ses calices, ses ostensoirs, pour soulager la misère... les pauvres sont ses enfants chéris. En connaissez-vous beaucoup de mangeurs de prêtres qui aient vendu leur vaisselle, ou fait seulement le sacrifice d'un paquet de cigarettes égyptiennes pour assurer un gîte aux malheureux ?

Quant aux églises, eh bien, parlons-en.

LES ÉGLISES SONT TROP BELLES

Vous trouvez nos églises belles; nous aussi, Canadiens, et nous en sommes fiers. Vous ne comprenez pas pourquoi sans doute ?

S'il s'agissait seulement de nous réunir pour une action quelconque, nous louerions une grange, nous bâtirions une salle modeste, car nous ne sommes pas difficiles. Mais pour recevoir et abriter le propriétaire, le seigneur, le roi de la paroisse et du monde entier nous tenons à faire les choses de notre mieux. Dieu mérite bien, ce me semble, qu'on le loge convenablement, et qu'on prélève quelque chose sur les biens dont il nous donne la jouissance. La splendeur

de nos églises proclame notre amour de Dieu, et voilà pourquoi nous sommes fiers de leur beauté.

— Je ne veux pas discuter ces sentiments d'un peuple arriéré, dit froidement le petit monsieur; mais je vous croyais assez intelligent pour constater qu'on vous exploite dans vos églises, et que vous ne pouvez pas même vous asseoir dans un banc sans payer...

— Tout doux, tout doux, n'exagérons pas. Et puisque vous m'amorcez, je vais vous montrer la situation à son vrai jour. Vous verrez qu'elle n'est pas précisément telle que la décrivent les calomniateurs du clergé, et qu'ils ont tort de pousser des cris de paon qu'on écorche.

— Décidément, monsieur, vous êtes un fanatique.

— Pardon, je suis un convaincu et c'est assez. Venons aux faits.

FRAIS ANNUELS DE LA FABRIQUE

Je regrette, monsieur, que vous ne soyez pas catholique, parce que peut-être auriez-vous été marguillier, vous auriez alors une idée des frais annuels que comporte une église, et des dépenses que la fabrique doit rencontrer.

Et d'abord il faut bâtir... et par suite emprunter. Or, par le temps qui court, impossible d'acheter le terrain, de construire presbytère, église et sacristie, et de meubler et décorer tant soit peu le tout à

moins de $100,000.00 Ce qui grève du coup la fabrique de $5,000.00 au bas mot, d'intérêts.

Ajoutons à cette somme, les autres dépenses courantes et nous avons ce joli tableau.

Intérêts des $100,000.00	$5,000.00
Assurances	200.00
Chauffage	900.00
Taxe d'eau	300.00
Organiste	350.00
Réparations de toutes sortes.....	600.00
Maître de chapelle	300.00
Bedeau.........................	300.00
Vicaire	200.00
Curé	600.00
Achats d'ornements	100.00
Total	8,850.00

Et remarquez bien que je ne dis rien de l'amortissement de la dette, amortissement qui s'impose.

Or, comment payer tout ça chaque année ? Voilà le problème qui s'impose et que les curés doivent résoudre.

ON FAIT PAYER LES BANCS

Pour combler ce vide, où trouver les revenus ? — Les dîmes ? Quand elles sont payées, elles sont tout au plus une fraise dans la gueule d'un chameau.

Les quêtes ? elles sont souvent dérisoires ou vont à quelque bonne œuvre. Que faire ?

L'Église a pris un autre moyen ; elle demande quelques sous noirs pour les places de banc à l'église, tout en usant de la plus grande délicatesse. Et voilà l'histoire du paiement des sièges, paiement bien raisonnable et bien léger d'ailleurs, mais qui a le don d'agacer ceux qui ne mettent pas les pieds à l'église.

Que l'ouvrier donne des pièces blanches dans les buvettes, aux théâtres et aux *scopes*, ces esprits supérieurs trouvent la chose toute naturelle, mais qu'on demande à ce même ouvrier un ou deux sous pour Dieu et l'entretien de son temple, la rage les prend, ils ne se possèdent plus, ils crient à la tyrannie.

— Ils veulent vous élargir l'esprit, vous émanciper du joug pesant du clergé, voilà tout.

— Eh bien, monsieur, qu'ils nous laissent la paix, car à la fin du compte on pourrait bien se fâcher et les envoyer au diable.

— «Saint-Martin, embranchement pour Ottawa !» crie le conducteur.

Et le petit monsieur descend.

Et puis toutes les religions sont bonnes, n'est-ce pas ?

Et dire que c'est au coin de la rue qu'on me la posait cette sotte question, et par une pluie battante encore...pendant que j'attendais le tramway!

Un bon moment vraiment pour discuter, alors qu'il vous tombe des clous sur la tête et que vous ragez contre ces lambins de tramways qui mettent un malin plaisir à ne pas venir quand vous voulez les prendre.

Ah! il faut vous dire que j'avais fait la rencontre d'un bon Canadien, gros commerçant, mais plus fort sur le prix des patates et du fromage que sur les questions religieuses. Il était un peu excusable après tout, ayant vécu, depuis de longues années, parmi les protestants d'Ontario et des États. Et c'est avec une conviction sereine qu'il venait de me lancer cette bourde: toutes les religions sont bonnes, n'est-ce pas ?»

— Nous verrons-ça tout à l'heure, lui dis-je. Voici enfin notre tramway! Montons, s'il y a de la place!

Nous escaladons le marche-pied. L'intérieur était bondé; mais comme dirait un actionnaire de la Compagnie, quand il y a de la place pour cinquante il y

en a bien pour cent. A force d'user des coudes, nous finissons par nous faire une trouée jusqu'à l'intérieur.

Répondre à mon compagnon, je ne pouvais pas y songer pour le moment, menacé que j'étais par



Voici enfin notre tramway; montons s'il y a de la place.

deux formidables épingles à chapeau toujours en mouvement pour me crever les yeux, et agacé par une plume d'autruche qui me caressait le nez. Je pestais donc contre les chapeaux et celles qui les portent, quand le conducteur cria: Saint-Laurent!

Je profite du remous qui se fait pour guetter un siège, je me glisse...et me voilà enfin assis à côté de mon ami.

— Comme ça, vous croyez que toutes les religions

sont bonnes ? Qui vous a dit ça ? Ce n'est pas votre vieux curé, je suppose ?

— Ah! mon curé et ses catéchismes, il y a belle lurette que je les ai perdus de vue. Que voulez-vous, je portais encore les culottes courtes quand je quittai Québec pour commencer mon tour d'Amérique. En voyageant on en entend de toutes sortes.

— Oui, et surtout pas mal de faussetés.

— Comment ? mais alors ce ne serait pas vrai que toutes les religions sont bonnes ?

— Non, c'est une erreur qui court le monde, et personne ne la colporte avec autant de zèle que ceux qui ne pratiquent pas. D'ailleurs je vais vous le prouver.

Tenez supposons que votre femme aille s'acheter une robe...

— Vraiment on dirait que vous la connaissez aussi ma femme... les robes, les robes, c'est son fort.

— Elle est comme les autres femmes voilà tout, continuons. Le marchand présente à votre femme différentes étoffes de soie, de laine, de coton; les unes sont finement travaillées, les autres sont bonnes tout au plus à confectionner des torchons. «Bah! dit votre femme, donnez-moi n'importe laquelle, elles sont aussi bonnes les unes que les autres.» Que penserait le marchand, que penseriez-vous vous même ?

— Ah, pas de danger qu'elle parle ainsi, pour des robes elle est bien que trop regardante.

— Mais enfin, si elle le faisait ?

— Pour le coup, elle aurait achevé de perdre la tête.

— Eh bien, en disant que toutes les religions sont bonnes, vous tenez un langage qui n'est pas plus sensé. Lisez-vous les journaux ?

— Oui, tous les jours, pour me tenir au courant des affaires.

— Alors vous avez appris qu'il circule actuellement de faux billets de cinq piastres ?

— Oui, j'en ai lu la description, et même j'ai eu peur un instant de m'être fait rouler.

— Comment, vous ne vouliez donc pas les accepter ?

— Quoi ! accepter des billets qui sont faux ! Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas si bête !

— Ainsi vous les refusez ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais ça saute aux yeux : les banques ne les acceptent pas ; ce ne sont pas elles qui les ont émis.

— Vous parlez d'or, mon ami. Eh bien, il n'y a aussi de vraie religion que celle qui est mise en circulation par le grand banquier, qui est Dieu. Toutes les autres sont fausses.

— Vraiment ?

— Comme je vous le dis. Mais savez-vous bien ce que c'est que la religion ?

— Oh ! c'est comme qui dirait la manière de servir Dieu.

— Pas mal. Or il n'y a pas cinquante-six manières de servir Dieu ; il n'y en a qu'une.

Vous avez, je suppose, un domestique, vous l'avez engagé pour planter et cultiver des rosiers dans votre jardin. Cet imbécile au lieu de rosiers, couvre votre parterre de pissenlits ou de patates. Quand vous

vous en apercevez, vous lui en faites la remarque. «Monsieur, vous répond-il, des pissenlits ou des roses, qu'est-ce que ça peut bien faire ? — Ce que ça peut bien faire, malotru ? cela fait que je veux être servi comme je l'entends; va prendre tes claques et décampe. Des pissenlits ou des roses, qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Ce sont des roses que je veux et non des fleurs de pissenlits ou de patates!

Or Dieu aussi nous a dit comment il voulait être servi.

— Oh alors ça change les affaires.

— Dieu a parlé, il a envoyé son Fils, et Notre-Seigneur a établi une Église, une *seule*. Ouvre bien tes deux oreilles.

Il a dit à Pierre: «Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai *mon Église*,...Allez, enseignez toutes les nations. Celui qui vous écoute, m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise».

Donc, Jésus-Christ a établi une Église, *une seule*, car il n'a pas dit: je bâtirai mes églises, mais *mon* Église. Cette Église est gouvernée par Pierre et ses successeurs; celui qui n'écoute pas Pierre n'obéit pas à Dieu; celui qui ne sert pas le bon Dieu comme Pierre enseigne de le servir, celui-là ne sert pas Dieu comme il veut être servi. Celui-là plante des pissenlits au lieu de cultiver les roses. Comprends-tu ?

— Parfaitement.

— Et maintenant pour te convaincre que la religion catholique, romaine, est bien la vraie, ouvre les yeux. Car Dieu, pour déjouer tous les faussaires et ne pas nous laisser tromper, a mis sa marque de fabrique, son sceau sur sa religion; de sorte que toute

contre-façon est impossible. C'est l'unité dans la doctrine, c'est la sainteté.

Voilà trois cents ans et plus que la religion protestante existe. Où sont ses saints ? où sont les miracles opérés par des protestants ? Où sont même les sanctuaires protestants où les miracles éclosent comme à Sainte-Anne de Beaupré, à Lourdes ?

— Mais alors les pauvres protestants s'en iront tous chez le diable ?

— Pardon, je ne dis pas cela. Il est vrai que tes billets de banque, s'ils sont faux, ne seront jamais payés; mais Dieu est moins dur. Quand quelqu'un vit honnêtement dans une religion fausse, et qu'il est *de bonne foi*, le bon Dieu aura pitié de lui. Car le bon Dieu ne demande pas l'impossible.

Ainsi, mon ami, comme il y a de faux billets de banque, il y a de fausses religions, mais faux billets et fausses religions ne valent rien. Donc toutes les religions ne sont pas bonnes.

— «Rue Guy; changez de char», crie le conducteur.

Je salue cet ami de rencontre qui me répond par une vigoureuse poignée de main. — Merci, Monsieur le curé, j'irai vous voir bientôt pour m'instruire encore... et me confesser... car entre nous voilà longtemps que je ne plante pas même des pissenlits dans le jardin du bon Dieu.

— Au revoir.

Les prêtres, ça c'est riche !

Toutes les fois que j'entends répéter: «*les prêtres sont riches*,» je mets instinctivement la main dans ma poche, espérant découvrir, dans quelque coin inexploré de ma soutane, une poignée de billets de banque: tant il est vrai qu'elle avait raison cette canaille de Voltaire, quand elle disait: «Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose». C'est étrange, mais c'est bien comme ça; oui, il en reste toujours quelque chose, surtout quand le mensonge attaque les prêtres.

Voilà bien des années que je suis curé, et que je palpe mon porte-monnaie, et, le misérable, il reste toujours plat comme une crêpe; mais enfin je suis riche, car on le dit: donc ce doit être vrai!...

Les prêtres, ça c'est riche! Savez-vous d'où vient cette opinion ? j'ai cherché et je cherche encore. Serait-ce de ce que les curés paient, régulièrement et sans marchander, les factures du boulanger, du boucher, de l'épicier et du tailleur; tandis que tant d'autres clients, qui ont chevaux et automobiles, qui suivent les exigences de la mode, se font affreusement tirer l'oreille et finissent par oublier dettes et fournisseurs ? C'est possible.

Cela vient-il peut-être du fait que quelques curés logent dans de beaux presbytères ? Mais ces

presbytères ne sont pas plus aux prêtres que l'hôtel Windsor n'appartient aux employés qui l'habitent. Or si vous alliez dire à ces braves gens: «Que vous êtes donc riches: vous habitez une si belle maison!» ils vous traiteraient de farceur ou de fou. Aurait-ils tort ?

De même les presbytères n'appartiennent pas aux curés, mais à la paroisse; ils y logent, mais ne peuvent pas les vendre. Et puis s'il y a des presbytères confortables, il y en a d'autres qui ne le sont pas.

Mais enfin, *les prêtres, ça c'est riche!* on le dit, donc c'est vrai.

Je connais pour ma part plusieurs curés; les uns à la chevelure couleur de neige, les autres, hélas! sans cheveux, ou avec si peu, qu'il est inutile d'en parler. Or, tous ces confrères donneraient leur démission, mais une pensée les arrête: «Si je pars, que vais-je me mettre demain sous la dent: car j'ai encore un peu d'appétit, et je n'ai pas le sou!» Pauvres curés, pensez-y donc, examinez bien, vous devez être riches, car c'est entendu: «*les prêtres, ça c'est riche!*»

— «Oui, ils sont riches, m'a dit un jour un mangeur de prêtres, car c'est clair comme le jour, les prêtres travaillent pour de l'argent.»

— Si c'est vrai, lui ai-je répondu, ils font alors comme toi et comme tout le monde. Car je ne pense pas, que tu veuilles venir débiter mon bois, transporter mon charbon et mes patates pour rien. Tu te ferais payer, comme l'avocat fait payer ses avis, le médecin ses visites et ses pilules, l'épicier ses tomates et ses choux. Or, le prêtre te donne quelque

chose: il te donne son temps. Il instruit tes fils, écoute tes misères, au confessionnal et au presbytère, et, en cas de maladie, il court chez toi, l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour. Or, ce travail ne te semble-t-il pas appréciable à prix d'argent ? Et cependant depuis que tu es baptisé, as-tu jamais reçu un compte ainsi libellé:

M. JEAN-BAPTISTE UN TEL

doit à M. le CURÉ

Pour visites de jour	$	c.
Pour visites de nuit		
Catéchisme à ses enfants		
Consultations..........................		
Baptêmes...............................		
Confessions		
Communions.............................		
Sermons		

Non, non, jamais tu n'as reçu pareille facture.

C'est qu'en effet, l'Église défend absolument à ses prêtres de recevoir des honoraires pour ce qui regarde le ministère. Elle leur interdit aussi tout commerce, afin qu'ils soient toujours à la disposition des paroissiens.

Cependant le prêtre doit vivre, pauvrement, il est vrai, mais honnêtement. Voilà pourquoi l'Église fait appel à la générosité de ses enfants. Quand une paroisse se forme, il se passe un contrat véritable entre le pasteur et les fidèles. Ceux-ci s'engagent

à assurer, par la dîme ou la cotisation, un revenu suffisant au prêtre, qui leur donnera en retour ses prières, son temps, et, au besoin, sa santé et sa vie.



Cela vient-il peut-être du fait que quelques curés logent dans de beaux presbytères ?

Or, savez-vous bien quels sont les revenus de ces prêtres contre lesquels on crie si fort, qu'on accuse d'être si riches ? Examinons la chose, en hommes sérieux qui ne s'emballent pas, mais veulent des chiffres.

Et d'abord, on ne vient pas au monde curé, pas plus que député, avocat ou médecin.

Voici donc un enfant, qui sent en lui l'appel de

Dieu; il a douze ans. Que va-t-on en faire ? L'envoyer au collège. Là, il passera huit ans et quatre autres au grand séminaire. Or, de douze à vingt-quatre ans, c'est effrayant l'appétit que l'on a; c'est effrayant comme rien ne résiste. Aussi les parents doivent-ils se saigner de 200 belles piastres par année, pour pension, livres, habits et voyages du futur prêtre; ce qui, jusqu'au jour de l'ordination, va se monter à la somme rondelette de 2,400 piastres.

Le nouveau prêtre, il est vrai, n'a pas encore touché un sou de revenu, mais attendons, *les curés sont riches;* et il est prêtre enfin.

Le nouvel ordonné reçoit sa nomination. Ira-t-il tout droit à la cure de Notre-Dame ? Comme poste, on lui assigne un collège ou une paroisse; il sera petit vicaire ou professeur, une quinzaine d'années. Les piastres vont-elles enfin pleuvoir dans sa poche, comme dans celle de nos députés ? va-t-il enfin pouvoir payer ses études ? Quel sera son traitement ? il aura de 40 à 200 piastres au plus par an: de quoi s'acheter une soutane, des livres, quelques paires de bas, aider les malheureux les plus délaissés. Il gagnera de 30 à 60 sous par jour, pendant que la laveuse de plancher et le balayeur de rue empocheront une à deux piastres, et nos hommes de profession, de 5 à 20 piastres par journée. Mais console-toi, petit vicaire, tu es riche, car c'est entendu *tous les prêtres sont riches*. Tu ne le savais peut-être pas, mais on le dit, donc c'est vrai.

Notre vicaire touche à la quarantaine. S'il a eu le bon esprit de vivre jusque-là, on le nomme curé dans quelque petit poste du Nord, ou dans une

paroisse en formation. Sera-ce enfin pour lui le Klondike, avec ses mines d'or ? Obligé maintenant de tenir maison, le voilà réduit à monter son ménage, payer une servante, acheter vaisselle, batterie de cuisine, lit, cheval. Avec un traitement de 400 à 600 piastres par année, comment, pauvre curé, vas-tu te tirer de là ? Emprunte, fais des dettes. A force d'économie peut-être parviendras-tu à les payer en quelques années. Mais ne perds pas courage, *les curés sont riches*.

Je vous le demande, quel médecin, quel avocat quel bourgeois se contenterait d'un revenu aussi modeste ? Le salaire de la plupart des curés n'est même pas aussi élevé que celui des menuisiers et des plâtriers qui gagnent leur deux piastres et demie par jour.

— Mais à Montréal, direz-vous, les curés ont plus que cela !

— C'est vrai. Dans *les grosses paroisses* leur traitement s'élève jusqu'à 1,200 piastres par an; près de trois piastres par jour. Mais ils doivent tenir maison, payer deux ou trois servantes, chauffer, laver le presbytère, recevoir convenablement les hôtes. Et puis que de misères publiques et cachées qui viennent frapper à la porte du presbytère ! C'est une famille qu'il faut assister, un enfant qu'il faut placer au collège, c'est une œuvre paroissiale qu'il faut encourager. Comment avec leurs 1,200 piastres et le casuel les curés peuvent-ils s'en tirer ? Je n'en sais rien, surtout quand j'entends des médecins, et des avocats m'avouer qu'avec une somme triple, ils

ne parviennent pas à rejoindre les deux bouts. Heureusement que *les curés sont riches.*

— Mais la dîme, la fameuse dîme ou support, que le curé exige, dont il parle si souvent, qu'il réclame à sa visite, cela doit donner un gros revenu.

— Oui; mais ce revenu à qui va-t-il ? Au curé ? non. A Montréal, il revient à la fabrique: il sert à payer l'entretien de l'église, les taxes, la lumière, le chauffage, il sert à éteindre la dette. Le curé collecte, la paroisse encaisse; le curé a l'odieux, les avantages sont pour les paroissiens. Et parce que le curé veille au bien général, qu'il fait rentrer l'argent, on crie: *Il est riche; les curés sont riches!* Est-ce que cela a du bon sens ? qu'en pensez-vous ?

D'ailleurs quels sont ceux qui crient le plus fort contre la prétendue richesse des prêtres ? Précisément ceux qui ne paient pas leurs dîmes, ceux qui, pour sauver les apparences, mettent généreusement un sou percé ou un bouton dans le plat, aux quêtes des grandes fêtes.

Voilà ceux qui trouvent que le curé ne travaille que pour l'argent, qu'il demande toujours, qu'il ne pense qu'à l'argent.

A l'avenir, en entendant ces hâbleurs parler des richesses du clergé, les vrais chrétiens hausseront les épaules et passeront leur chemin.

Les curés... bah! ils sont comme nous autres

— «Mon Père, je vous le répète, me disait hier soir Henri X., pendant qu'ensemble nous remontions la rue Papineau, mon Père, c'est affreux comme on parle mal des prêtres!»

Et la voix de mon compagnon tremblait et l'on sentait la colère bouillonner dans cette poitrine de vingt ans.

— Allons, allons, Henri, ne t'emballes pas, lui dis-je.

— Ah! vous croyez que j'exagère ? Que ne passez-vous alors une journée avec moi: cela vous ouvrirait les yeux. Croyez-moi, mon Père, dans certains milieux on mange du prêtre à pleine bouche, après l'avoir trempé dans toutes sortes de sauces sales.

Et mon ami indigné, croyant sans doute tenir au bout de ses doigts quelqu'un de ces mangeurs de prêtres, tordait avec fureur les crocs de sa moustache.

— Prends garde, mon cher, lui dis-je, en lui frappant amicalement sur l'épaule, tu vas l'arracher cette fine moustache et ce serait un malheur.

— Henri sourit. Je vois bien que vous prenez la chose plus froidement que moi.

— Pourquoi s'emballer ? Les prêtres qu'on dévore

assaisonnés au goût des insulteurs ne se portent pas trop mal, Dieu merci! Regarde bien d'ailleurs qui nous attaque. Les honnêtes gens? Non. Ceux qui nous lancent les plus grosses pierres, les plus grandes



Vois-tu là-haut, au bout de la branche, ces feuilles à demi-rongées.

pelletées de boue sont ordinairement si bas que leurs coups ne montent pas jusqu'à ceux qu'ils visent, et leurs insultes honorent plus que leur amitié. Mais dis-moi, que nous reproche-t-on?

— Ne me demandez pas de vous étaler les horreurs que...

— Mais encore?

— Ils prétendent que vous êtes comme *eux autres*.

— Beau dommage! Mais sans doute nous sommes comme eux: comme eux, nous avons des bras, comme eux, nous avons des jambes et une tête. Comme eux, car j'espère qu'ils nous ressemblent sur ce point, nous avons un cœur assez large pour y loger nos amis et nos ennemis par-dessus le marché.

— Mon Père, ce n'est pas ce qu'ils veulent dire. Ils prétendent que vous ne valez pas mieux qu'eux.

— Ils nous concèdent donc que nous ne sommes pas pires, c'est déjà une fiche de consolation, mais elle est maigre, et je ne m'en contente pas.

Que tous les prêtres ne soient pas des curés d'Ars, je l'admets volontiers. Que quelques-uns déshonorent l'habit qu'ils portent, c'est malheureusement incontestable, car le diable est friand de chair consacrée à Dieu et la soutane n'étouffe pas ce volcan de concupiscence qui bouillonne dans tout être humain. Mais si les chutes sont possibles, elles sont rares, Dieu merci. En veux-tu la preuve ?

— Très volontiers.

— Tu sais qu'en France le gouvernement ne dorlote pas les curés: quand il peut les prendre en défaut, il ne ferme pas les yeux, au contraire; il est heureux de leur cogner sur les doigts; ils les condamne pour des niaiseries: un prêtre a-t-il sonné les cloches ? vite, un procès. A-t-il dit la messe sans l'autorisation de monsieur le maire, ou refuse-t-il de quitter son presbytère qu'on lui vole ? vite, en prison. Or malgré ces condamnations absurdes, voici les statistiques dressées par le ministre de la justice en France.

Sur mille condamnations, on trouve:

7 prêtres ou religieux.

15 instituteurs.

40 artistes,

44 journalistes,

104 médecins des deux sexes.

281 notaires, avocats ou employés du gouvernement.

— Ainsi, mon Père, vous admettez cependant qu'il y a des prêtres indignes ?

— Eh oui, mon ami. Le prêtre n'est pas un ange, mais un homme. Parmi les douze apôtres, il y eut un renégat appelé Pierre et un traître nommé Judas; il peut donc y en avoir encore. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Parce qu'un prêtre est scandaleux, s'en suit-il qu'ils le sont tous ? Allons donc! Parce qu'un notaire est voleur, s'en suit-il que tous les notaires sont des filous ? Parce qu'un ouvrier est ivrogne et paresseux, faut-il en conclure que tous les ouvriers sont des fainéants et des pochards ?

— Mon Père, je l'avoue, ce serait absurde. Mais alors la religion ?...

— Ah! je te vois venir. Parce qu'il y a quelques mauvais prêtres, tu crains que la religion soit mauvaise ?

— C'est ce qu'ils disent.

— Alors rassure-toi, mon ami. Tiens, lève les yeux, regarde cet arbre. Vois-tu là-haut au bout de la branche, ces feuilles à demi-rongées par les chenilles ou piquées par les vers, pendant que toutes les autres feuilles étalent leur verdure au soleil et semblent nous dire: voyez comme nous débordons de

fraîcheur et de santé ? De ces quelques feuilles déchiquetées par les chenilles, vas-tu conclure que l'arbre est mauvais ? Vois comme le tronc est vigoureux! la sève circule dans les branches, elle afflue jusqu'aux petits rameaux, mais, que veux-tu, ces feuilles ont été piquées par un ver venu du dehors et maintenant elles dépérissent et meurent.

Comprends-tu où je veux en venir ? L'Église est le grand arbre débordant de sève vivifiante, mais malheur aux feuilles, aux prêtres, qui se laissent piquer par le ver de l'orgueil ou mordre par la chenille de la sensualité! La sève diminue dans leurs veines et bientôt ils pâlissent, se dessèchent et tombent; l'arbre reste debout, plein de vigueur.

— Mais alors, mon Père, comment les caler ceux qui nous disent; moi, je ne pratique pas, parce que j'ai rencontré de mauvais prêtres ?

— Ce n'est pas malin. Demande leur donc, s'ils ont renoncé à voyager en tramway, parce qu'un jour, un conducteur peu délicat leur a escamoté quelques piastres. Demande-leur donc, s'ils se refusent à tout jamais de faire appel à la médecine, pour eux ou pour leur famille, parce qu'un docteur a profité honteusement de la confiance qu'on lui donnait. Demandez-leur, pour se servir d'un argument plus à la portée, s'ils ont pour la vie renoncé à manger de la soupe, ou à boire leur petit coup, parce que un jour une épluchure de carotte flottait sur le bouillon, ou que les mains du commis paraissaient plutôt sales ?

— Pas de danger, mon Père, que pareilles délicatesses les arrêtent jamais: la soupe et le petit coup,

en dépit des épluchures ou des mains sales qui tendent le verre, resteront leurs menus favoris.

— Alors pourquoi renonceraient-ils à écouter les avis du bon Dieu, à s'asseoir à sa table, quand même le messager de Dieu aurait le cœur gâté ? Dis-leur donc aussi à ces délicats, de ne pas croire trop vite aux histoires que l'on colporte: car Jésus-Christ lui-même a été calomnié. «S'ils m'ont traité, moi, de buveur et de gourmet, attendez-vous à plus, disait-il à ses apôtres.» Or, la race des vipères existe encore, toujours prête à inventer, à exagérer. Elle est si habituée à ramper dans la boue, quelle voit sale, et croit se grandir en abaissant les autres à son niveau.

Si les faits ne sont que trop fondés; l'autorité religieuse est là: criez au loup! Et dans sa sagesse, elle saura rejeter les épluchures sans provoquer de scandale. D'ailleurs il vous reste toujours dans ce cas, l'obligation de mettre en pratique ce conseil de Notre-Seigneur: «Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font».

— Mon Père, c'est bon à entendre ces choses-là.

— Oui, mon ami, et pour moi, je te l'avoue, rien ne me prouve aussi clairement la divinité de l'Église que la faiblesse de ses ministres. Des prêtres tombent, mais l'Église ne tombe pas, car elle repose sur le Christ: les prêtres n'en sont que les portiers, les serviteurs.

— Mon Père, vous pourriez bien dire qu'ils en sont les bons serviteurs: car, s'il y a ça et là quelques faiblesses, dans aucune société il ne s'est rencontré un tel ensemble de vertus; l'histoire de notre pays

et de chacune de nos paroisses est là pour le prouver; que dis-je, il ne faut pas avoir vécu longtemps, ni couru bien loin pour rencontrer des prêtres selon le cœur de Dieu, des saints, oui, des saints; et cela me chiffonne de voir tant des nôtres étaler au grand jour quelques misères, ou même les inventer, et fermer les yeux sur les mérites de tant d'âmes sacerdotales. Le peuple irlandais nous donne sur ce point un exemple admirable. Dans son esprit de foi, il respecte l'autorité, même quand celui qui la représente n'est pas respectable.

— Allons, Henri, je vois que nous aurons en toi, ce dont je n'ai jamais douté, un valeureux défenseur et un ami loyal. Je t'en remercie et je t'en félicite: tu ne fais que marcher sur les traces de tes pères. Adieu.

— Au revoir.

Pourquoi se mêlent-ils de politique, ces curés ?

Le sermon venait de finir.

Les hommes, à la conscience de veau ou de mouton, sortaient l'oreille basse. Jacques Butor, organisateur politique, grand maquignon d'électeurs, qui avait reçu en pleine tête la douche servie par le prédicateur aux acheteurs de votes et aux vendus, s'en allait rouge comme une pivoine et maugréant entre ses dents: Pourquoi se mêlent-ils de politique, ces curés ? Est-ce que ça les regarde ?

Et furieux comme un dindon qui voit rouge, il entra au presbytère demander compte au prédicateur de ses paroles déplacées.

— Allons, Jacquot, comme te voilà excité ce soir! commence par prendre ce fauteuil, et par te mettre sur tes bases.

— Excité, excité, on le serait à moins! Pourquoi aussi vous mêlez-vous de parler politique ? Ces choses-là ne vous regardent pas!

— Décidément, la question que j'ai touchée est plus brûlante que je ne pensais. Tiens, nous allons nous expliquer; allume ta pipe; le tabac calme les nerfs, éclaircit les idées. Veux-tu une allumette ?

— Pas de refus.

Cette politesse alla droit au cœur de Jacquot; sa grosse figure, caressée par les vapeurs bleuâtres de la fumée, passa doucement du rouge cramoisi au rouge tendre.

— Ainsi, Jacquot, tu veux nous interdire la politique ? Tu n'es pas le premier à former ce projet. Les Juifs, pas ceux de notre ville, mais leurs arrière-grands-pères, ceux qui habitaient Jérusalem du temps de Ponce Pilate, reprochaient déjà à l'Église naissante de faire de la politique: «Ce séducteur, disaient-ils au gouverneur romain en lui parlant de Jésus, défend de payer les impots à César; il soulève le peuple, il fait de la politique: Crucifiez-le!»

Les persécuteurs de tous les temps ont égorgé papes, évêques, prêtres, toujours sous ce même prétexte: «ils troublent la paix publique, ils trouvent à redire à notre manière de faire, ils font de la politique, tuons-les». Toi, Jacquot, tu es moins féroce, tu ne voudrais pas couper le cou à ton curé; je t'en remercie. Mais quant à te promettre de renoncer complètement à la politique, oh bien! non! dussé-je y perdre ma peau!

Mes jours sont d'ailleurs en sûreté, car tu es intelligent et capable par suite de comprendre de quelle politique se mêle ton curé et pourquoi il s'en mêle.

Il me semble pourtant que tu t'en occupes parfois de politique, toi Jacquot ? Même paraît-il que notre député te doit une grosse chandelle; car, sans toi, il aurait attrapé ici une belle veste.

— C'est mon droit de m'en occuper: ne suis-je pas citoyen, électeur ?

— Et moi donc ? Me prends-tu pour un chinois émigré ? Je suis citoyen comme toi, avec cette différence que si tu es peut-être plus intelligent que moi, tu es certainement moins instruit. Car enfin,



Jacquot pencha la tête et regarda le crachoir.

qu'as-tu lu dans ta vie ? TON journal, et rien que TON journal. Tu n'as vu que ce qu'il voulait te faire voir; tu as cru tout ce qu'il a voulu te faire avaler. Or, quand on ne voit qu'un côté et qu'on le voit, non tel qu'il est, mais tel que d'autres ont intérêt à nous le montrer, on juge mal. N'est-ce pas ton avis, Jacquot ?

Jacquot pencha la tête et regarda le crachoir.

Ainsi le premier raté de collège, par ce qu'il est payé tant la ligne pour pousser les affaires de ses

patrons politiques en *emplissant* le peuple, pourra écrire tout ce qu'il voudra; des hableurs viendront parcourir la paroisse et le comté, débiter toutes sortes de principes, et le prêtre qui n'a aucun intérêt à tromper le peuple, le prêtre qui vit au milieu de ses paroissiens comme un père au milieu de ses enfants, devra se taire ? Lui qu'on vient consulter sur la maladie d'une vache, l'achat d'un terrain, les affaires de la famille, il ne pourra pas, s'il est consulté *privément*, faire part de ses lumières quand il s'agit des affaires d'intérêt général ? De quel droit le lui défendre ?

— Que le prêtre réponde avec prudence à ceux qui viendront le consulter *privément*, je n'y trouve rien à redire. Mais ce que je ne puis accepter, c'est que le prêtre traite de politique EN CHAIRE.

— Bien des chefs politiques sont moins généreux que toi Jacquot; ils voudraient nous cabaner à la sacristie, et nous interdire ce que tu m'accordes dans ton grand bon sens. Aussi je te remercie de cette concession. Peut-être vas-tu m'en faire une autre.

— Monsieur le curé, j'ai la tête dure, je vous avertis.

— Elle est dure peut-être, mais elle n'est pas croche, c'est l'essentiel; car avec une tête croche on perd son temps et ses arguments. Écoute-moi, Jacquot.

Le prêtre, par son ministère même, doit planer au-dessus des partis; aussi dans les circonstances ordinaires, quand les questions agitées ne touchent en rien aux intérêts spirituels des âmes, le prêtre se borne-t-il à développer *en chaire* les règles géné-

rales qui doivent guider le peuple dans les élections. As-tu jamais entendu lire *en chaire* un mandement des évêques sur la marine ou la réciprocité ? As-tu été invité, du haut de *la chaire*, à voter rouge ou bleu à cause de telle question de taxe, de chemin de fer, ou de voirie chaudement agitée entre les partis politiques ?

— Jamais, Monsieur le curé.

— Le prêtre dans toutes ces questions qui ne touchent en rien aux âmes, laisse les partis s'agiter et si, comme citoyen, il a son opinion formée, il n'use pas de sa position pour influencer ses paroissiens en traitant ces questions *dans la chaire de vérité.* En chaire il est l'homme de Dieu.

Mais il se présente aussi parfois des questions politiques, où le clergé peut et doit intervenir: ce sont celles qui touchent aux intérêts spirituels des âmes, soit parce que ces questions ont rapport à la foi ou à la morale.—Comme la question des écoles, la question de boisson—Soit parce qu'elles peuvent affecter la liberté ou l'indépendance de l'Église. Alors les prêtres et les évêques peuvent en toute justice et doivent en conscience élever la voix, signaler le danger, déclarer que voter en tel sens est un péché; et c'est à l'Église seule qu'il appartient d'apprécier les circonstances où le prêtre doit se taire ou élever la voix, et non pas aux meneurs politiques.

D'ailleurs, Jacquot, défie-toi de ceux qui n'aiment pas l'influence du prêtre, qui craignent son intervention. Ce ne sont pas les honnêtes gens qui redoutent la police, mais les malfaiteurs. Le prêtre

chez nous a toujours été patriote ardent, l'ami du peuple; les exploiteurs politiques, ne pouvant pas l'acheter, veulent au moins l'empêcher de leur nuire, le réduire au silence, en faire un chien muet, pour tondre à leur guise et manger les brebis. Eh bien, non, le prêtre ne sera pas muet, et sans se mêler *en chaire* aux questions d'intérêt purement matériel, il saura se faire le porte-voix des évêques, défendre les droits de Dieu et des âmes, et flageller les acheteurs de votes et les êtres assez vils pour se vendre comme des veaux.

Voyons, Jacquot, trouves-tu quelque chose à redire ?

— Ce que vous dites a bien du bon sens, mais nous sommes ici dans un pays mixte; les protestants voient de mauvais œil l'intervention du prêtre et plusieurs catholiques pour le même motif s'éloignent de la religion.

—Si des protestants fanatiques voient de mauvais œil l'intervention de l'Église, je le regrette, mais l'Église est chez elle ici; elle a ses droits, rien ne l'empêchera de les exercer. Quant aux catholiques dont tu parles je doute qu'ils soient catholiques: car le catholique doit suivre le Christ avant son chef politique, il doit obéir à l'Église plutôt qu'à son parti. D'ailleurs, je le répète, l'Église dans les questions d'ordre purement matériel n'intervient pas, quand elle le fait dans les autres, c'est pour rappeler les grands principes, guider ses enfants et défendre leurs droits en défendant aussi les droits de Dieu inséparables du bien du pays.

Eh bien! Jacquot qu'as-tu à dire ?

Et Jacquot secoua les cendres de son brûle-gueule, et dit: Monsieur le curé, m'est avis que vous avez raison. Ce n'est pas ainsi qu'on m'avait expliqué la chose mais je comprends à présent. Ce que vous venez de me dire est plein de bon sens.

— Tu vois Jacquot qu'une bonne pipe de tabac canadien éclaircit les idées, reviens l'un de ces soirs en fumer une autre, en faisant un brin de *jasette;* nous parlerons des élections.

— Je vous remercie de votre politesse, monsieur le curé, c'est pas de refus.

Et Jacquot s'en alla le cœur léger, le visage épanoui. Il avait compris!

Pour qui voter?

— Vous n'entrez pas, Monsieur le curé ?

— Tiens, c'est toi, Jacquot!

Et oui, c'était lui, qui, assis sur le seuil de sa porte, la pipe au bec, humait la brise du soir.

— Oh! pardon, mon ami, je ne t'avais pas remarqué. Ça va bien ?

— Pas mal; merci, Monsieur le curé. Vous me ferez le plaisir d'entrer et de faire un brin de causette, n'est-ce pas ? D'ailleurs vous me le devez; souvenez-vous qu'à notre dernière rencontre, vous m'avez invité à causer politique. Ce soir peut-être nous pourrions...

— Eh bien, soit! si le cœur t'en dit.

Et Jacquot avait déjà ouvert la porte du salon et me tendait une chaise.

Tu l'aimes donc bien la politique!

— C'est que voyez-vous, Monsieur le curé, ça fait belle lurette que je la courtise, je ne serais pas canadien si je ne l'aimais pas un brin. La politique c'est la blonde des gens mariés.

— Elle peut se vanter de nous en avoir fait faire de jolies, ta blonde!

— Oh! Monsieur le curé, vous êtes bien sévère pour elle. Vous ne l'aimez donc pas ? Alors vous allez en faire des potées de mauvais sang par le temps qui

court! car ce n'est que bleu d'ici, rouge de là. On discute, on se boude, on se chicane, on se bat. Les élections font chavirer les têtes.

— C'est un malheur, Jacquot. Quand les têtes chavirent le bon sens s'en va.

— Et le whiskey donc, Monsieur le curé! Comme ça, d'après ce que je puis voir, vous êtes opposé à la politique ?

— A la politique, non, c'est trop dire; mais à la mauvaise politique.

Je veux, comme tout bon citoyen doit le faire, une administration honnête, qui déteste *le boodlage* et *les boodlers*, fasse valoir les deniers publics pour l'intérêt général du pays et garantisse ses droits à chacun, même aux minorités, même à l'Église, même à Dieu; cette politique je l'aime et je la prêche.

Mais il en est une autre qui nous divise et peut-être nous perdra, c'est la politique de parti. On voit rouge, ou on voit bleu. Tout ce qui ne porte pas nos couleurs ne vaut rien, et tous les moyens sont bons pour le combattre, même la calomnie. Mais un homme porte-t-il nos couleurs, il grandit, il se transfigure à nos yeux. Nos chefs deviennent des grands hommes plus infaillibles que le pape, et incapables de se tromper; nos candidats seraient-ils bêtes comme des oies prennent à nos yeux des envergures d'aigle. Le talent, la vertu n'existent que dans notre parti, et il n'est pas jusqu'aux bambocheurs incapables et aux polissons que le vernis politique ne transforme à nos yeux en petits saints. Aux partisans les contrats, aux partisans les bonnes places. L'intérêt du parti prime l'intérêt du pays. N'est-ce pas vrai ?

— Bien que trop, Monsieur le curé. Mais alors d'après vous quel serait le remède ?

— Ce serait de déposer nos lunettes rouges ou bleues, ou au moins de les laver à grande eau pour en atténuer les couleurs; puis de voter non en moutons, mais en hommes et en chrétiens.

— Vous supposez un miracle, Monsieur le curé car l'esprit de parti est tellement enraciné chez nos Canadiens-français qu'un ignorant doublé d'un imbécile, pourvu qu'il porte l'étiquette du parti est sûr de faire mordre la poussière à l'adversaire le plus honnête et le mieux qualifié. On ne choisit pas entre deux candidats, mais entre deux couleurs. On ne considère pas le mérite, mais la cocarde rouge ou bleue.

— C'est ce qui nous perd, mon cher Jacquot. Ce qu'il nous faudrait *à la Chambre*, ce ne sont pas des ignorants ou des paresseux qui passent leur temps à jouer ou à boire dans les couloirs des palais législatifs, et à la tabagie, mais des travailleurs capables d'étudier les besoins du peuple et d'y remédier. Ce ne sont pas des moutons qui suivent aveuglément leurs chefs jusqu'aux compromis honorables, car alors autant vaudrait expédier à leur place du fond de la Beauce, des moutons à quatre pattes qui coûteraient moins cher d'entretien. Il nous faut des hommes d'honneur, incapables de prêter la main à des mesures louches, de favoriser une coterie au dépens du bien général, des hommes droits, intègres, *religieux*, mettant Dieu au premier rang, et faisant passer le pays avant le parti, des hommes assez fiers pour se séparer de leurs chefs quand l'intérêt général l'exige.

— Mais la discipline, la discipline de parti, Monsieur le curé!

— La discipline du bon Dieu qu'en faites-vous ? «Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes.» Le bon Dieu jugera les députés moutons et les électeurs qui les auront choisis; il jugera ceux qui ont élu des députés sans principes, ni caractère, simples marionnettes entre les mains des chefs, des francs-maçons et des partisans de l'intempérance. Car, mon ami, voter pour un mauvais candidat, c'est donner à un homme dangereux le moyen de faire le mal, une arme pour frapper les honnêtes gens; et par suite c'est coopérer d'avance à ses mauvaises actions et charger sa conscience devant le bon Dieu.

— Alors que dois-je faire pour bien voter, car ma conscience est déjà pas mal chargée ?

— Commence par t'éclairer; pour cela écoute paisiblement les orateurs, réfléchis, consulte des hommes instruits et honnêtes, mais surtout défie-toi des journaux de parti et des cabaleurs, ordinairement ce sont des forts *en gueule*, comme disent nos gens, payés tant par jour pour mentir. Ensuite demande-toi devant le bon Dieu, lequel des deux candidats est le plus chrétien, le plus honnête, et vote pour lui.

— Et si on me fait des cadeaux, des promesses ?

— Réponds à ces offres par un coup de botte quelque part. Tu vends tes patates, ton beurre, tes légumes, ton travail, tes animaux, tu ne vends pas ta conscience. Tu es un homme, tu n'es pas une chose ou une bête. Et si l'un des candidats par lui ou ses agents, tente de capter ton vote, vote toujours

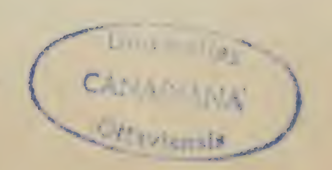
contre lui: Celui qui est capable de t'acheter sera capable de se vendre; laisse-le chez lui.

— Monsieur le curé, me dit Jacquot, vous devriez bien répéter cela à tous les électeurs, ça ferait du bien à plusieurs.

—C'est ce que je ferai, mon ami, en résumant *dans le Bulletin*, notre causerie de ce soir. Les citoyens de notre paroisse sont assez intelligents et assez patriotes, pour en tirer profit, et travailler par de bons votes au bien général de l'Église et de la patrie.

Sur ce, je serrai la main à mon ami Jacquot et j'allai me coucher et rêver aux élections qui devaient envoyer en chambre des députés inaccessibles à l'intérêt personnel, intelligents, travailleurs, patriotes et chrétiens.

TABLE DES MATIÈRES






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 07 08 10 9